

A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark brown color, framing the central text.

Le cœur qui tourne (2015)

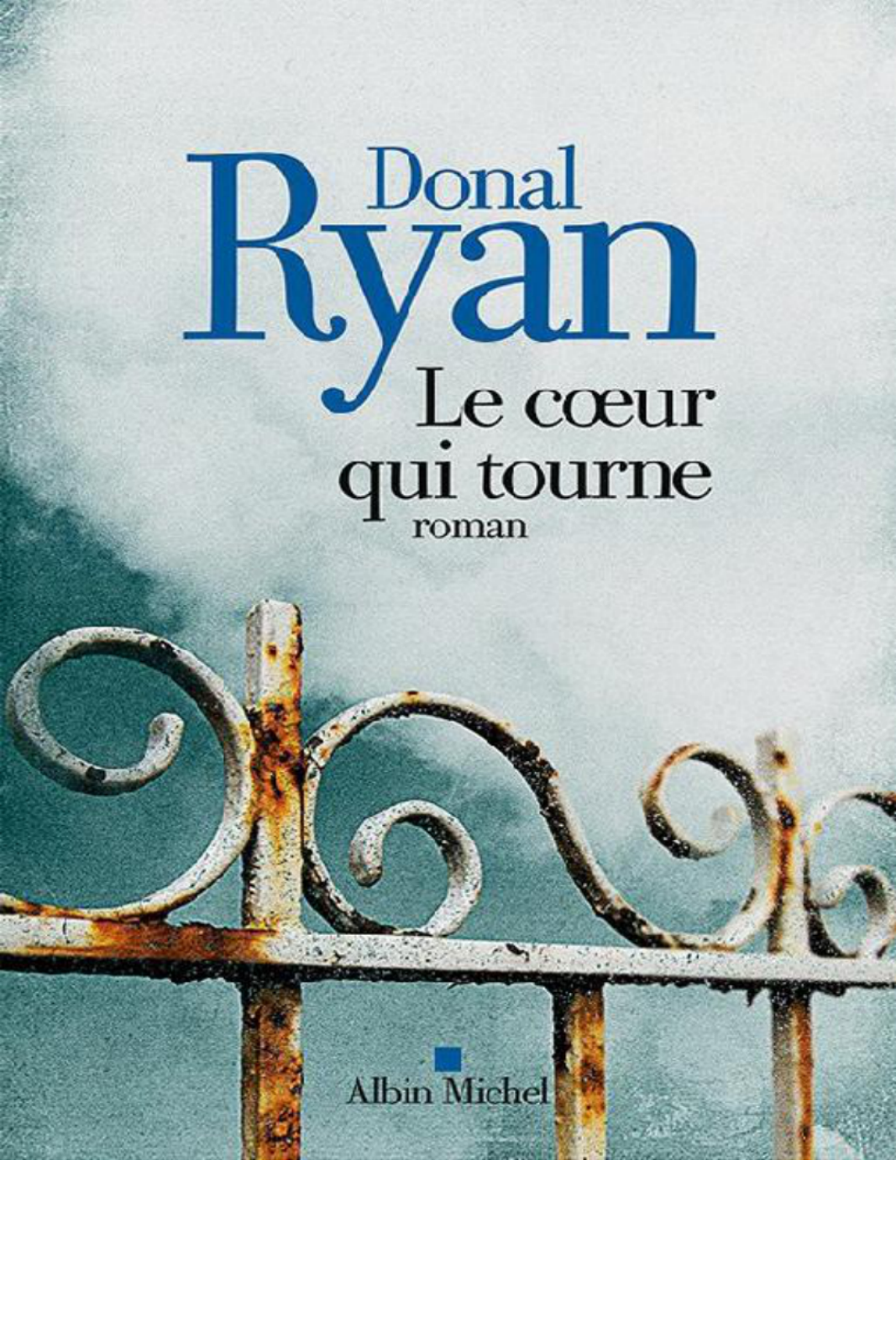
Ryan, Donal

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Donal Ryan

Le cœur
qui tourne
roman



 Albin Michel

« *Les Grandes Traductions* »
Ce livre est publié
sous la direction de Francis Geffard

© Éditions Albin Michel, 2015
pour la traduction française
Édition originale parue sous le titre :
THE SPINNING HEART
© 2012, The Lilliput Press, Dublin
ISBN : 978-2-226-34275-1

À la mémoire de Dan Murphy

Bobby

Mon père vit toujours dans la maison où j'ai grandi, sur la route au-delà du barrage. Chaque jour je vais voir s'il est mort, et chaque jour il déçoit mes attentes. Pour ça, je lui fais confiance, il est toujours prêt. Il me sourit de son odieux sourire. Il sait très bien ce qui m'amène, et il n'ignore pas non plus que je sais qu'il le sait. Il rit de son rire tordu. Quand je lui demande si tout va bien, il rigole et puis voilà. Nous nous regardons un moment, et quand je n'en peux plus de sa présence infecte, je m'en vais. Bonne chance, je lui dis alors. Je reviendrai demain. Ça, j'y compte bien, me répond mon père. Et il a tout à fait raison.

Au centre du petit portail de sa maison, il y a un cœur en métal planté sur un pivot. Il est écaillé de partout, le rouge est presque effacé. Il aurait bien besoin qu'on le décape et qu'on le ponce, qu'on y passe un peu d'huile et une couche de peinture. Malgré tout il persiste à tourner au gré du vent. Et moi je l'entends grincer, crisser sans fin tandis que je m'éloigne. Un cœur qui s'effrite et qui tourne en grinçant.

Quand il mourra, la maison et les deux arpents qui restent seront à moi. La ferme de Grand-Père, il y a belle lurette qu'il l'a gaspillée en beuveries. Dès qu'on l'aura mis en terre, j'incendierai la maison et je pisserai sur les braises, et puis je vendrai ensuite les terres au plus offrant. Chaque jour de sa vie entame la somme que j'en tirerai. Il le sait bien, ça. C'est pour me faire enrager qu'il s'accroche à la vie. Il n'a plus qu'un crassier à la place du cœur, ses poumons goudronneux sont tout rabougris, mais il se débrouille encore pour aspirer un peu d'air et le recracher dans une toux sifflante. Il y a deux mois de ça j'ai perdu mon boulot, et il n'aurait pas pu rêver d'un meilleur remontant. Je parie que ça lui a rallongé la vie de six mois. Si jamais il apprend comment je me suis fait entuber par Pokey Burke, sûr que ça va le requinquer pour de bon. Du coup, Pokey pourra prétendre à la béatification, vu qu'il aura accompli un miracle.

Qu'est-ce qui aurait pu me dissuader de lui faire confiance, à Pokey

Burke ? Il était tout jeune quand j'ai commencé à travailler pour lui – trois ans de moins que moi – mais les gens du coin avaient tous bossé pour son père, et personne n'avait jamais eu à s'en plaindre, mis à part les râleurs habituels. Le vrai nom de Pokey, c'était Seán Pól, ses parents l'avaient baptisé comme ça en hommage au pape. Mais Eamonn, son frère aîné, n'avait même pas deux ans quand ils ont ramené le bébé à la maison, et il a décrété séance tenante que le petit s'appelait Pokey. Tout le monde s'en est remis à sa décision, et ce nom de Pokey l'a suivi toute la vie. Même après sa mort, s'il y a encore des gens pour se souvenir de lui, ce sera toujours Pokey.

Quand Mickey Briars est venu réclamer sa pension de retraite, l'an dernier, j'aurais dû me douter de quelque chose. Hé, les gars, vous savez qu'on a droit à une vraie retraite, normalement ? Non, Mickey. Si, avec une caisse qui s'appelle le SIIF. Une vraie retraite, vous voyez, en plus de ce que paye l'État. Une *complémentaire*, quoi. Il tenait sa main gauche ouverte, comme pour soutenir le poids invisible de ce qui aurait dû lui revenir et dont il n'avait jamais vu la couleur. Et il énumérait tout ce qu'on lui avait sucré, son doigt osseux tapant dans sa paume desséchée par le soleil et brûlée par la chaux. Ses yeux jaunes étaient remplis de larmes. Il venait de se faire baiser. Arnaquer. Même pas par un homme digne de ce nom, en plus, mais par un petit merdeux. Et ça, c'était pire que tout.

Mickey est allé frapper chez Pokey jusqu'à ce qu'il veuille bien lui lancer une enveloppe par la porte entrebâillée du préfabriqué, avant de la lui claquer au nez pile à l'instant où il se penchait comme un vieux bouc pour lui mettre un coup de boule. Il a écaillé tout le bois avec sa tête de pioche, et le panneau a bien failli céder. Pokey devait chier dans son froc, là-dedans. Et Mickey qui gueulait à tout-va, Je veux ma retraite, petit con. Je veux cette putain de retraite et le restant de mes cotisations. Sors de là, salopard, je vais te faire la peau. À la fin il s'est complètement déchaîné, il a renversé des brouettes et arraché des coffrages, et quand on l'a vu ramasser une pelle et la brandir en l'air, on s'est tous mis à l'abri. À part ce malheureux Timmy Hanrahan, qui est resté planté là comme une bûche, avec un sourire jusqu'aux oreilles.

Avant qu'on arrive à le neutraliser, le vieux Mickey avait frappé ce pauvre innocent à la tête, deux coups de chaque côté. On a bouclé Mickey à l'arrière du camion de Seanie la Frime, le temps qu'il arrive à prendre les choses avec plus de philosophie. On a fini par le laisser sortir, et on a traîné Timmy, en pleurs et couvert de sang, jusqu'au pub de Ciss Brien où on l'a fait boire toute la soirée. Mickey Briars a coupé sa bière avec ses larmes, il a demandé pardon à Timmy en lui disant qu'il l'aimait bien, il était vraiment chouette, comme mec, il avait juste imaginé qu'il se foutait de lui, là. Mais je rigolerais jamais de toi, Mickey. Je sais, petit. Je sais.

Au moment où on partait, Pokey nous avait crié de mettre la première tournée sur son ardoise. Au final, on n'a pas déboursé un rond de toute la soirée. Le pauvre Timmy a gerbé copieusement en début de course et tout le monde l'a charrié – sans méchanceté, évidemment –, et lui s'est mis à rire à travers ses larmes et sa morve. Le sang avait coagulé sur sa tête, c'était spectaculaire. Une mince croûte s'est détachée juste avant qu'on l'expédie chez lui avec un sachet de frites, trois saucisses écrabouillées et un traumatisme qui aurait très bien pu le tuer.

Depuis ce jour, il a un œil qui le tiraille bizarrement, comme s'il ne pouvait plus battre en rythme avec l'autre. Cela dit il s'en balance, Timmy. À supposer qu'il y ait un miroir dans cette baraque où il vit, il doit pas s'arrêter souvent devant. Et si jamais ça l'a rendu plus abruti, on a du mal à en juger. Qui ça intéresse, d'abord ? Pas besoin d'être futé pour pelleter des cochonneries et charrier des parpaings, ni pour se coltiner les ordres d'une face de rat qui t'exploite à longueur de journée, se fiche de ta poire en rentrant chez lui et s'arrange pour esquiver les charges.

Ç'a été le bouquet, ça. Quand on s'est présentés pour réclamer notre allocation chômage, on nous a ri au nez. Des cotisations à votre nom ? Rien du tout. Pas un sou n'avait été versé, rien n'avait été transmis à l'État. J'ai montré mon dernier bulletin de salaire à la petite blonde du guichet, on voyait bien les sommes qui avaient été retirées : la part Sécurité Sociale, l'Avance sur Impôt, les Contributions sur le Revenu Brut, la Cotisation Retraite. Elle a examiné la feuille en fronçant le nez, comme si je m'en étais servi pour m'éponger les aisselles. Alors ? Ben alors quoi ? C'est quoi, ces histoires ? Ce ne sont pas des histoires, monsieur. En résumé, je ne figurais pas dans le système comme salarié

de Pokey Burke ni de qui que ce soit. Vous n'avez jamais réclamé la P60 à votre employeur ? Pardon ? J'ai lu dans son regard qu'elle me prenait pour une andouille, et le rouge qui m'est monté aux joues lui a confirmé que j'étais bien d'accord. J'ai l'impression qu'à ce moment-là, elle a compati. Mais quand elle a jeté un œil à la brochette de bras cassés qui attendait derrière moi – Seanie la Frime, Timmy l'arriéré, le gros Rory Slattery et les autres, tous en train de serrer leur fiche de paie crasseuse –, c'est surtout elle-même qu'elle a commencé à plaindre.

Triona répète qu'elle ne m'en veut pas de m'être laissé plumer. Chéri, tu n'avais aucune raison de vérifier, que je sache ? Tu n'es pas seul dans ce cas, il a grugé tout le monde. Ma merveilleuse Triona, je crois qu'elle n'a pas fait une affaire en choisissant de m'épouser. Elle aurait pu se caser facilement avec un des gros malins qui se sont vraiment rempli les poches au moment du boom économique. Architectes, notaires, agents immobiliers. Ils lui couraient tous après. Mais c'est sur moi qu'elle a jeté son dévolu sans vouloir en démordre, comme pour les faire enrager. Un soir, en sortant de boîte, elle a glissé sa main dans la mienne, et ça a suffi : elle ne m'a plus jamais lâché. Elle a perçu en moi des choses que j'ignorais posséder. C'est elle qui m'a fait, ni plus ni moins. Elle a même réussi à amadouer mon père. Comment tu as pu alpaguer cette fille, il me demandait. Elle ne va pas rester, tu verras. Elle est trop bien pour toi. Avec toi elle s'encanaille, c'est tout. C'est un passage obligé pour toutes les femmes. C'est ça, je me disais, ma mère aussi est passée par là, sauf que ça a duré jusqu'à ce qu'elle meure, déformée, rabougrie, usée et épuisée. Consumée par lui.

Quand je pense que je n'ai même plus de quoi payer les commissions. Bordel de Dieu. Je me la suis racontée pendant deux ou trois ans, je me suis pris pour quelqu'un. *Contremaître*, s'il vous plaît, je rentrais mille euros par semaine, à l'époque. Je me croyais arrivé. Le bâtiment, c'était l'avenir. Quand je croisais des bébés en poussette, au village, je pensais, Formidable, c'est du boulot pour plus tard. Ces gens-là auront forcément besoin de faire construire un jour ou l'autre. Pokey était un connard, on s'en rendait compte, mais tout le monde

s'en fichait. Après tout, tant que la banque lui prêtait indéfiniment pour ses projets immobiliers, on n'était pas regardants sur la personne. Il y a des années de ça, quand on a enterré le fils Cunliffe et que sa vieille tante a raflé les terres pour les partager entre les gros richards, on s'est pris pour des élus, comme des cons.

Ce pauvre gosse en savait plus long que nous tous. Je me rappelle le jour où on l'a transporté au cimetière du Height, pour qu'il repose entre ses deux parents – les Penrose poussaient le petit Eugene dans son fauteuil, avec sa jambe amputée, et il a craché sur le corbillard au passage. Le gros glaviot dégoûtant a dégouliné le long de la vitre. Même mort, il fallait qu'il insulte ce garçon. Je le revois très bien. Tout le monde le malmenait, et moi je me contentais de rigoler. Pourtant c'était le gamin le plus tranquille que je connaissais, jamais il n'aurait provoqué ou injurié quelqu'un. Ce qui l'a pas empêché de finir abattu comme un chien enragé. On a tous été contents de ce qui lui arrivait, on le détestait tous. On s'est fiés à ce que racontaient les journaux, au mépris de ce qu'on avait pu observer et entendre pendant des années, au mépris d'une vérité qu'on connaissait tous. On avait envie de le haïr. Il était perdu d'avance.

En classe, je me défendais pas plus mal que tous ces gosses de riches. J'étais plutôt doué en anglais, en histoire et en géographie. En maths et en physique, je me dépatouillais de leurs équations. Cela dit, je me serais jamais avisé de me prendre pour une tronche – dans ma bande c'était l'équivalent du suicide. En maths, je me suis contenté de la moyenne alors que j'aurais pu viser la mention. Pendant le cours d'anglais, je restais bouche cousue. Un jour, un gamin du village a rendu une dissertation, et Pawsy Rogers ne tarissait pas d'éloges, il lui a dit que son travail révélait beaucoup de talent et d'imagination. Ce gus, il s'est ramassé des coups de pied aux fesses pendant tout le chemin du retour.

N'empêche, j'avais tout pigé aux tirades du roi Lear avant que le prof nous décortique la pièce pour aider les moins dégourdis. Quel sombre connard, celui-là. Il avait déjà tout et ça lui suffisait pas, il aurait voulu encore que le monde entier vienne lui lécher le cul. Moi, j'avais bien vu que c'étaient deux sales garces, Goneril et Régane, et

que Cordélia était la seule à l'aimer, profondément et sincèrement. Simplement, elle refusait de lui raconter des mensonges, quoi qu'il fasse pour l'y inciter. Elle, elle lui disait, Tu n'es qu'un homme avec ses imperfections, mais je t'aime quand même. Cordélia avait le cœur pur. Les Cordélia sont rares en ce monde, mais Triona en est une. À l'idée d'affronter Josie Burke, j'avais la trouille sans même m'en rendre compte, et elle m'a dit ce qu'elle en pensait. Je ne réclamaï que mon dû, et c'est moi qui avais peur.

Pokey Burke a déguerpi en laissant ses parents payer les pots cassés. Le vieux a prétendu qu'il ignorait où était Pokey, mais je sais qu'il m'a menti. Josie, je lui ai dit, Pokey me doit de l'argent. Et là, il m'a répliqué : Est-ce qu'il est au courant ? Il ne t'a pas versé un bon salaire ? Il me regardait depuis la troisième marche du perron de sa maison, et j'étais pas loin de tenir ma casquette à la main et de lui donner du monsieur. Mes cotisations. Mon allocation chômage. Mes indemnités. Je me rendais compte que ma voix tremblait. L'État prend tout en charge quand une boîte met la clé sous la porte. Tu n'as qu'à aller en ville, au service des allocations. Il n'a rien ajouté, il m'a juste toisé de là-haut, avec son air suffisant. Bon, c'est ce que je vais faire. Je ne lui ai pas dit que j'avais déjà essayé, comme tous les autres, et qu'on s'était aperçus que Pokey avait quitté le navire en nous laissant en rade. J'aurais dû lui répliquer que j'avais alerté l'administration fiscale, l'inspection du travail et les syndicats, et qu'ils allaient remonter les bretelles à Pokey, mais ç'aurait été du bluff, et d'ailleurs je ne l'ai toujours pas fait. Je suis juste reparti comme ça, en ayant mal au cœur pour l'homme que j'avais cru être.

Triona m'a dit, Ne t'en fais pas, mon chéri, ces Burke ont toujours été des profiteurs et des crapules sapés comme les rois du pétrole. Aujourd'hui les gens les découvrent sous leur véritable jour. Tout le village est au courant de ce qu'ils ont fait. Tu es bon dans ton travail, ce n'est un secret pour personne. Les gens ont de l'estime pour toi, ils se battront pour t'embaucher dès que les affaires commenceront à reprendre. Par ici, ils savent tous que tu es le seul capable de tenir la bride à ce tas de barjots. Tu connais quelqu'un d'autre qui pourrait être leur contremaître ? À part toi, qui réussirait à mettre au boulot ce gros lard de Rory Slattery ? Et à empêcher Seanie la Frime d'essayer de se foutre en l'air ? Je me suis mis à rire à travers mes larmes invisibles. Je me dégoûtais. Je ne supportais pas de la voir sourire

malgré son inquiétude, obligée de me cajoler et de me consoler de mes malheurs comme un grand enfant boudeur. Je donnerais n'importe quoi pour arriver à prononcer les paroles qu'elle attend, au lieu de la laisser deviner indéfiniment ce que j'ai dans la tête. Pourquoi est-ce que je ne les trouve jamais, ces mots-là ?

C'est fou, d'être aussi lâche et de ne même pas le savoir. De se sentir d'un seul coup tellement inutile.

Hier, j'ai pensé à tuer mon père. Ça duré toute la journée. Ce n'est pas impossible, de tuer un homme sans que ça ressemble à un assassinat, surtout s'il s'agit d'un vieillard affaibli. Et puis ce ne serait pas vraiment un meurtre, je ne ferais que donner un coup de pouce à la Nature. Parce que lui, c'est la méchanceté et rien d'autre qui l'aide à tenir le coup. Je pourrais prendre un coussin ou un oreiller et l'étouffer avec. Il se débattrait, bien sûr, mais j'immobiliserais ses mains. Tout doucement, je ferais ça, il ne faudrait pas que je laisse de marques. À ce moment-là, j'évitais de croiser son regard ; il se ficherait encore de moi, sûr et certain. Même à l'instant d'y passer, il me répéterait que je suis une merde et un incapable, que je suis la honte de sa vie. Il ne me supplierait pas de l'épargner, oh non, il se contenterait de se payer ma tête encore un coup, du fond de ses yeux jaunes.

Quand on était gamins, j'étais jaloux de Seanie la Frime. Les fois où j'allais chez eux, je les entendais rigoler depuis la route. Ils se marraient comme des fous à cause des pitreries de son père, et leur mère, devant ses fourneaux, avait beau leur dire d'arrêter leurs bêtises, ça ne l'empêchait pas de rire avec eux. Ils me gardaient à dîner, certaines fois, et le repas traînait toujours en longueur parce que Seanie et ses frères et sœurs se bidonnaient trop pour pouvoir finir leur assiette. Le père était mince et tout en muscles, et on lisait la gentillesse sur sa figure. Il avait un sourire merveilleux, ça vous réchauffait le cœur rien que de le regarder. On comprenait tout de suite qu'il n'y avait pas une once de mauvais chez lui. Il conservait un paquet de numéros du *Ireland's Own* qu'il allait chercher dès qu'on avait terminé. Il en avait besoin pour le texte des chansons. « The Rathlin' Bog », « The Rising of the Moon », « Come Out Ye Black and

Tans ». Ça me remuait profondément, la joie qu'il y avait dans cette maison, ces rires, cette chaleur. C'était presque insupportable d'être au milieu de tout ça, pendant que l'autre moitié de ma tête était pleine du froid et de l'ombre de notre maison à nous, de ce silence épais qui y régnait toujours. Je haïssais Seanie la Frime d'avoir un père pareil et de ne même pas mesurer sa chance.

Mon père n'a jamais bu une goutte avant que l'acte de vente de la ferme de Grand-Père soit authentifié. Le jour même, Paulie Jackman a envoyé un courrier au fisc pour régler les frais de succession. Mon père a reçu en liquide l'héritage de Grand-Père. Là-dessus, il s'est rendu au pub de Ciss Brien et a commandé un Jameson et une pinte qu'il a descendus d'un trait et restitués sur-le-champ. Ciss, qui était encore gaillarde à l'époque, lui a expédié en plein dans la bouche son poing expérimenté. Il lui a fallu des mois de pratique pour réussir à devenir un ivrogne. Pas une fois il n'a dévié de son but. Menaces et prières ne servaient à rien, il ne les entendait pas. Les piliers de bar de chez Ciss y allaient de leurs commentaires en se fichant de lui, l'observant d'un œil ébahi. Ils avaient là un homme qu'ils côtoyaient depuis toujours sans vraiment le connaître, le fils sans histoires d'un petit fermier qui ne s'était jamais fait remarquer par ses soûleries et ses écarts de conduite, tellement réservé qu'il en devenait louche, finalement. Et voilà qu'il claquait en picole tout l'argent d'une ferme. Ils se sont mis à l'aimer, alors, ou plutôt ils aimaient ce qu'il représentait pour eux, ce qu'ils pensaient voir en lui : quelqu'un qui aurait pu aisément prétendre à un autre genre de vie, mais qui pourtant avait choisi la leur ; la rancœur et l'amertume, le whisky allongé à l'eau dans les vieux verres ternis, les salles sombres des pubs de campagne envahis de toiles d'araignée, les toilettes barbouillées de merde, le sang mêlé à la pisse et une fin prématurée. Mon père aurait pu éviter ça, mais il ne l'a pas fait. Les autres étaient juste comme ça, ils n'y pouvaient rien, et ils l'aimaient parce qu'il était pire qu'eux tous. Le roi des épaves. Il payait à boire à des hommes qui n'étaient rien pour lui, acceptait d'écouter leurs fariboles, leurs fables de poivrots. Il jetait des regards emplis de noirceur à des femmes qui croyaient y lire du désir, alors qu'il les tenait pour de vulgaires roulures. Le jour où il a dépensé le dernier penny de la ferme, il s'est arrêté de boire. Il lui a fallu près de cinq ans pour épuiser tout l'argent, et, quand il a eu terminé, il n'a jamais plus touché une

bouteille. Il n'avait pas le goût de la boisson, ce n'était pas dans sa nature. Les vieux briscards en ont eu le cœur brisé. Ils n'y comprenaient rien. Mon père n'a plus jamais posé les yeux sur eux.

Cette idée de boire tout l'argent de l'héritage, c'était dirigé contre son père. C'était le seul défaut que Grand-Père ne lui mettait pas sur le dos, alors il a décidé de le faire mentir. Grand-Père disait toujours : Au moins je te fais confiance sur un point, tu risques pas de boire l'argent de la ferme. Je crois que c'est ce « au moins » qui lui est resté en travers du gosier, à mon père. Ça recouvrait tout et n'importe quoi : Grand-Père le traitait de propre à rien, il le jugeait capable du pire, mais il n'était pas buveur et ne l'avait jamais été, ce qui faisait une chose en sa faveur, une seule, qui pouvait se rapprocher d'une qualité. Mon père lui a apporté la preuve du contraire. Après la dernière tournée, c'est moi qui l'ai raccompagné à la maison, et en chemin il m'a dit : Il me reste plus un rond, et je suis sûr que si on allait de ce pas tirer mon père de son trou, on verrait qu'il s'est retourné dans sa tombe. Il n'en pouvait plus de rire, il en avait des quintes de toux, à force, et il s'est même pissé dessus. Quand on est arrivés, il s'est écroulé sur le seuil. Le lendemain il avait dessoûlé, et il n'a plus jamais avalé une goutte.

Je peux lui pardonner d'avoir transformé un paquet d'argent en flots de pisse, et même d'avoir gâché la vie de ma mère, tellement humiliée qu'elle s'installait toujours sur les bancs du fond, quand on allait à la messe. Si elle avait à faire au village, elle se dépêchait d'en finir, tête basse et rasant les murs, pour ne pas avoir à engager la conversation. Elle allait pleurer toute sa colère, loin de tout, à Coolcappa, dans sa vieille bagnole déglinguée à l'embrayage cramé et au moteur fumant, avec un marmot braillard sur la banquette arrière, pendant qu'il engloutissait en silence ses aspirations à une vie décente. Mais il y a des choses que je ne pourrai jamais pardonner : sa mauvaise tête, le fiel assassin de ses paroles. Ces choses qui ont saccagé chaque jour de notre existence. Ivre, il gardait le silence, le regard venimeux, et dormait presque tout le temps. Sobre, il nous guettait sans répit, monstre à qui rien n'échappait, toujours une critique à la bouche. Quoi qu'on fasse, il trouvait systématiquement à redire : le plat qu'on lui servait à table, les choses que ma mère achetait, les paroles qu'on prononçait. Ses vêtements étaient mal repassés, on avait laissé en plan ce qu'on avait entrepris. Tout juste si on osait respirer en sa présence.

On ne se sentait même pas libres de parler tranquillement. On s'adorait, ma mère et moi, mais on en est venus à éviter de se regarder, de peur qu'il ne demande ce qu'on manigançait encore contre lui. À la fin, on ne s'est plus regardés du tout, elle et moi, et avec les années on n'a plus échangé un mot ; le jour où on l'a enterrée, j'ai eu envie de me jeter dans la fosse pour la reprendre, de lui hurler Reviens, reviens, on ira ensemble aux commissions et je te tiendrai par la main, on s'en fichera pas mal, de papa, je te cueillerai un bouquet de fleurs et je l'accrocherai au coffre de ta voiture, et si jamais il me traite de chochette, on lui dira d'aller se faire voir, et on rattrapera toutes ces années de silence absurde, ces années de vieillesse et de mort, et on redeviendra maman et Bobby, les meilleurs copains du monde.

J'ai toujours su que Pokey Burke avait un peu peur de moi. À entendre Triona, *j'exsudais la menace* à l'époque où je l'ai rencontrée. Elle a une manière si élégante de tourner les choses, Triona. Elle, au moins, personne ne l'a découragée de manier joliment la langue. Elle se souvient de moi appuyé au zinc de la boîte de nuit, en train de la regarder fixement. Sa copine lui a dit Merde, qu'est-ce qu'il te veut, ce dégénéré, mais Triona n'a pas marché, la fille râlait simplement parce que ce n'était pas elle qui m'intéressait. Par pitié, ne te retourne pas, a insisté la copine, ce type vient d'une famille épouvantable, ils vivent dans un taudis, le père est un vrai tordu et la mère n'ouvre jamais la bouche. Triona s'est retournée quand même, et elle a bien compris que cet air pas commode sur ma figure, c'était ma façon d'essayer de sourire. Et après, quand je l'ai raccompagnée chez elle, elle a deviné ce qu'il y avait derrière mon silence : j'étais terrifié par son aisance et par sa beauté, et au moment où elle m'a dit Bon, qu'est-ce qu'on attend ?, j'ai vraiment cru que j'avais perdu pour toujours la faculté de bouger.

Pokey Burke était dingue de Triona. Elle l'avait largué quelques semaines plus tôt, et il l'avait brutalisée. Il l'avait mordue à la lèvre, il avait tiré sur son soutien-gorge. Jamais je ne lui pardonnerai de l'avoir touchée. Même quand il m'a nommé contremaître, et qu'il me remettait chaque semaine mes vingt billets de cinquante dans leur

enveloppe, il continuait à me craindre, et moi je redoutais de le tuer. Il avait bien besoin de mes services, malgré tout ; j'arrêtais pas de le vanner, on le tenait tous pour un sale con, mais au bout du compte c'est quand même lui qui s'est fait la malle, lui qui se dore au soleil je ne sais où, planqué loin des banques et des agents du fisc, en train d'essayer de lever les nanas du coin. Et moi je reste là comme un orphelin, dépouillé de tout, avec cette peur qui me submerge comme l'eau envahit un bateau.

C'est fabuleux, d'être marié. On peut dire à sa femme des choses qu'on ne soupçonnait même pas avoir dans la tête. Quand on s'adresse à quelqu'un qui est comme une part de soi-même, les mots viennent tout naturellement. Un jour, on est allés en ville voir une pièce de théâtre, elle et moi – je ne me souviens plus du titre. Jamais on ne pourrait faire ça si on n'était pas marié. Vous imaginez, si quelqu'un découvrait qu'on est allé tout seul au spectacle ! Une épouse, c'est une bonne excuse pour profiter de toutes les douceurs de la vie. Dans la pièce, il y avait un homme et une femme assis sur scène, comme ça, aux deux bouts d'une table, placés face à la salle. Ils parlaient de leur couple. Le bonhomme m'a rappelé mon père, le même genre en moins exécrable. La femme était charmante, par contre. Elle en avait ras le bol, de l'éternel égoïsme de son mec, mais elle persévérait quand même. Et pendant qu'elle faisait son portrait au public, il fumait clope sur clope avec un grand sourire épanoui, en sirotant un whisky qui n'était qu'un soda coloré. Pour chaque reproche, il avait un argument tout préparé, le mariole. Et à mesure qu'ils parlaient, on les voyait vieillir sous nos yeux. Je me demande comment ils s'y sont pris. À la fin, ils étaient vieux tous les deux, leur vie tirait à sa fin, et là, au dernier moment, voilà que le gars avoue qu'il ne voit que par sa femme, qu'il l'a toujours adorée. Il pose une main sur sa joue, il la regarde et se met à pleurer. Sacré acteur, celui-là. Dans la voiture, pendant le trajet du retour, j'avais les larmes qui me coulaient sur les joues. Et Triona, elle n'a fait que me répéter, Mon chéri, mon chéri...

Josie

J'aime mon aîné plus que mon deuxième, c'est la vérité. Devrais-je aller me confesser pour laver mon âme ? Je me pose souvent la question. Mais est-ce bien un péché, finalement, de préférer un enfant à l'autre ? D'accord, c'est une faute, j'en suis bien conscient. Pour compenser, j'ai tout donné à mon cadet : l'entreprise que j'avais créée, des années de ma vie à lui montrer les ficelles, et un capital suffisant pour lui permettre de se planter. Pendant ce temps, ce pauvre Eamonn avait tout juste de quoi se payer sa chambre à Dublin, quand il est entré à Trinity College. Malgré tout, mes deux garçons n'étaient pas assez bêtes pour se faire des illusions sur la position de chacun. J'ai toujours été gaga de mon fils Eamonn. Pauvre Pokey, je me demande bien pourquoi il ne m'a jamais rien inspiré d'aussi fort. Même son propre nom, j'ai laissé son frère le lui enlever. Il a pointé son petit doigt potelé sur le bébé en disant « Pokey », et on l'a félicité en riant. Adieu Seán Pól. Il n'a pas eu son mot à dire, pauvre petit trésor.

L'autre jour, quand Bobby Mahon est passé voir si je savais où était Pokey et se renseigner sur les charges sociales et tout le reste, j'ai eu tort de rester perché en haut du perron. J'aurais dû descendre lui serrer la main, lui dire à quel point j'étais désolé que tout parte en vrille comme ça, au lieu de lui aboyer dessus. La vérité, c'est que j'étais furieux contre moi-même, ça explique que j'aie réagi comme ça. J'avais trop honte pour le regarder en face, voilà tout. Bobby Mahon qui n'a jamais manqué un jour, et que je me réjouissais d'avoir pour contremaître quand Pokey a repris l'affaire. Je remerciais Dieu qu'il existe un homme tel que lui, capable de l'empêcher d'avoir la grosse tête. En présence de Bobby Mahon, Pokey n'en menait pas large. Je crois qu'il aurait bien aimé être à sa place, en fait. Quand il devait prendre une décision, j'ai dans l'idée qu'il se demandait à chaque fois ce qu'en penserait Bobby Mahon. Ce que je regrette vraiment, c'est qu'il n'ait annoncé à personne qu'il hypothéquait tous ses biens pour construire encore un de ces énormes lotissements qui ne trouveraient jamais preneur, et pour acheter des parts dans un projet pharaonique

à Dubaï. Oui, j'ai eu tort, j'aurais dû serrer la main de Bobby Mahon en lui disant merci et lui présenter des excuses, au lieu de le laisser partir comme ça, rouge de colère et de déception.

Quand je pense à Pokey, c'est du dégoût que je ressens, envers lui et aussi envers moi. Je suis celui qui l'a élevé, tout de même. Mais est-ce que la source du problème ne serait pas là, justement, vu que j'ai tout délégué à Eileen, ou presque ? N'est-ce pas un devoir sacré, l'éducation de sa descendance ? Ces questions-là, je les ai remâchées plus souvent qu'à mon tour, évidemment. Dans ma tête, j'ai tout simplement confondu éduquer les enfants et subvenir à leurs besoins. Moi je n'avais qu'une obsession, le travail et l'argent, c'était plus ou moins fort selon les périodes, mais ça ne m'a jamais quitté tout au long de ma vie d'adulte. Je ne suis même pas sûr d'être déjà allé faire une course moi-même. Quand j'ai besoin d'un pantalon ou d'une chemise, c'est Eileen qui s'en charge, elle achète même mes sous-vêtements et mes chaussettes. Et je me permets de rouspéter quand il n'y a pas de linge repassé dans la corbeille. Pour les fêtes de Noël, je montais sur mes grands chevaux si je trouvais qu'elle dépensait trop pour les cadeaux. Dieu du ciel, si seulement je pouvais retourner en arrière et tout changer. Je renoncerais volontiers à tout ce que je possède pour avoir l'occasion de revisiter certains moments du passé et de rectifier le tir. Pour être encore à même de rattraper le coup avec Pokey, et avec moi-même.

Mes poulets ont engraisé. Eileen prétend que j'exagère, que je les gave de maïs. Et encore, elle ne sait pas que je ramasse dans les carrés de choux de grosses chenilles bien grasses pour régaler mes bestiaux. Dès qu'ils me voient approcher, ils deviennent frénétiques. Je parie qu'il n'y a pas de poulets plus dodus et plus satisfaits dans toute l'Irlande. J'ai aussi une fille, vous savez. Je ne supporte plus de lui adresser la parole. Autrefois c'était la prunelle de mes yeux, mais c'est fini, je préfère encore nourrir mes volailles que parler avec elle. Je suis un drôle d'individu, il faut croire. Mais enfin, si vous entendiez la flopée de foutaises qui lui sortent de la bouche, la misère en Palestine, les émissions de dioxyde de carbone, les moines tibétains et j'en passe. Et la dégaine qu'elle se paye... Pas de soutien-gorge, des pantalons militaires et des gros godillots aux pieds – en voyant ça vous préféreriez encore fréquenter la basse-cour, vous aussi. Envers elle, je n'éprouve pas la moindre culpabilité. C'est quand même monstrueux,

non ?

Dans les années soixante, j'ai été maçon à Liverpool, j'étais l'employé d'un gros lard du sud de Tipp. Un type répugnant, un ignorant complet. Quand j'ai débarqué là-bas, je n'avais aucun logement de prévu. J'étais à peine descendu du bateau qu'il m'a mis au turbin. J'ai demandé où j'allais coucher, et lui il a juste rigolé, un grand rire épais et glaireux. J'en sais rien et en plus j'en ai rien à foutre, il m'a répondu, du moment que tu te pointes à sept heures le matin. La première nuit, je me suis installé sur le parvis d'une église fermée, transi, avec toutes ces ombres qui me faisaient peur. Je me suis demandé si c'était un temple protestant, et si ça changeait quelque chose, dans le fond. Je n'ai pas chômé pour apprendre le métier, sans chercher les embrouilles. Je buvais très rarement : l'alcool, ça vous mine un homme, ça lui fait oublier ce qu'il est. Ce gros gourgafier de Cashel, j'ai fini par lui couper l'herbe sous le pied. Je me suis débrouillé de mon côté pour aller solliciter tous les boulots qui se présentaient. J'emmenais quatre ou cinq gars avec moi, des gens avec qui je pouvais m'accorder. J'ai doublé ce jean-foutre dans tout Liverpool. Il est mort d'une attaque devant un pub, à Warrington. Les clients qui sortaient ont enjambé son corps. Moi ça m'a bien fait rire, quand on m'a raconté. Avec le recul, j'ai eu des regrets. Mais au moins, tout le monde m'avait entendu me marrer sur le moment. Preuve que j'étais pas commode.

Je suis rentré au pays et je me suis investi à fond dans le boulot. J'ai monté l'entreprise et acheté un terrain pour bâtir une maison, et ensuite j'ai épousé Eileen. Après ça j'ai trimé comme un malade, sans arrêt. Dans les années soixante-dix et quatre-vingt, je n'ai jamais pris un moment pour souffler. J'ai fait construire un joli lotissement de pavillons, dans un cadre agréable où personne n'avait encore bâti de résidences. C'est moi qui ai innové, dans ce domaine. À une époque j'ai un peu levé le coude, ça a bien duré six mois. Je ne comprends toujours pas ce qui m'a pris. J'ai même fait du rentre-dedans à une femme. Elle s'est bien défendue, d'ailleurs. Je suis retourné à mon verre en me fichant d'elle, et là j'ai vu une lueur de contentement dans les yeux des hommes qui m'observaient. J'ai su à ce moment-là qu'il me fallait décrocher de la bouteille. Plus tard, j'ai souvent eu envie de retrouver cette femme pour lui présenter des excuses. Je me suis demandé si elle savait que je cachais mon alliance dans ma poche, ce

jour-là, et que j'avais une femme enceinte à la maison, qui pleurerait à cause de moi. J'aimerais savoir si elle a continué à me détester.

Mon père s'appelait Joseph Burke, comme moi. Dans le temps, c'était très courant qu'un fils cadet prenne le nom de son père. Il récupérerait le prénom pendant que l'aîné raflait tout le reste. Mon père nous a élevés dans la crainte d'être malhonnêtes. Le diable adore le mensonge, il nous serinait sans cesse. Il raffole des menteurs. Ce n'est sûrement pas auprès de moi que Pokey a appris à tromper son monde. Dire qu'il n'a jamais régularisé les prélèvements de ces gars. À mon époque, je réglais ça avant la fin janvier. Les agents du fisc me harcèlent pour toucher la TVA, les sous-traitants font la queue à ma porte tous les jours en m'apportant des factures en retard. Des gens honnêtes, qui ne connaissent rien d'autre que le travail, profondément secoués par cet arrêt brutal de l'activité. Quand je pense à l'opinion des autres, à ce qu'ils doivent raconter entre eux, j'en ai le cœur qui s'emballe. Je sens comme une boule, là, une violente pression. Ça fait l'effet d'un tuyau qui s'étire et se dilate, soumis à un débit trop puissant. Des gouttes de sueur me picotent le front. Eileen ne dit jamais rien. À quoi bon en parler ? Son silence est un réconfort. Si elle avait des reproches à me faire, sûrement qu'elle ne se gênerait pas. Qui faut-il accuser, alors, quand un enfant est pourri comme ça ?

La question mérite d'être posée. Est-ce qu'il s'est gâté avec le temps, ou était-il comme ça dès l'origine ? Dans les deux cas, c'est moi le fautif. Pas moyen de se défiler. Je suis son père, quand même, et, en tout état de cause, c'est de moi que lui viennent sa nature et son éducation. Une chose est certaine, sa mère ne lui a rien transmis de mauvais. Tout petits, Pokey et Eamonn s'adoraient. Comment ont-ils pu évoluer si différemment ? Avec eux, pourtant, j'ai toujours veillé à ne jamais faire deux poids deux mesures. Je faisais bien attention à tout compter dans ma tête : le temps que chacun passait sur mes genoux, les fois où je les soulevais dans mes bras, les sourires reçus. Mais Pokey avait l'œil aiguisé, pour ça, il remarquait jusqu'aux écarts les plus insignifiants. Il faisait le total de tous mes regards à Eamonn, des fois où je lui caressais les cheveux, où je pinçais gentiment son petit mollet grassouillet. Il gardait dans sa tête un registre où il notait

le moindre de mes mouvements, et la balance ne penchait jamais en sa faveur. J'ai commencé à lui en vouloir, c'était presque de la haine que je ressentais pour lui. Non, c'était bel et bien de la haine. Que Dieu me pardonne, je devrais au moins me confesser pour ça. J'imagine bien ce vieux curé de John Cotter, comme il me bafouillerait ma pénitence et se mettrait à rougir chaque fois qu'on se recroiserait. Je crois qu'il vaudrait mieux que je me déplace en ville, chez les cisterciens, là où personne ne me connaît. Ou alors chez ces franciscains à Moyross. Ceux-là, ils me remettraient vite fait dans les bonnes grâces du Seigneur. Quant à me réconcilier avec moi-même, ça, c'est une autre histoire.

Pour l'instant, je n'ai même pas dit à Eamonn que Pokey s'était fait la belle. L'emprunt colossal auprès de la banque, le fisc, les charges des employés, leur licenciement, il n'est au courant de rien. J'ai trop peur de le chambouler avec ça. J'ai tellement honte que je n'ose même pas avouer à mon fils à quel point son frère est mauvais. Eamonn est professeur en ville. Là-bas, tout le monde n'en a que pour lui. Les collègues, les gamins de l'école, la famille de sa femme. Mon Dieu, qu'est-ce que je deviendrais sans lui ? Je serai bien forcé de tout lui raconter, un jour ou l'autre. La prochaine fois qu'il nous rendra visite, avec Yvonne et les enfants, et qu'il demandera si Pokey doit passer, je ne pourrai plus lui cacher la vérité. Tout ce que j'espère, c'est que je ne me mettrai pas à pleurnicher comme un imbécile. Ces temps-ci, j'ai la larme facile. Eamonn et Bobby Mahon ont pas mal de choses en commun, il me semble. Des hommes dont on peut être fier, face à qui on se sent gêné d'énumérer tous les travers des gens, comme si on en était soi-même responsable.

Je suis bien obligé d'admettre que j'ai joué un rôle dans le fiasco de cette boîte. C'est moi qui ai décidé de tout céder à Pokey, à part notre maison et ma pension de retraite. Mais il y a eu cette période, là, ces sept années où on pouvait bricoler des bicoques en carton en étant certain de les fourguer sur plans. Les gens faisaient des pieds et des mains pour s'acheter un de ces clapiers entassés les uns sur les autres. Pokey a gagné une petite fortune. Il m'a versé des bénéfices et j'en ai vécu grassement. On aurait dû se douter que tout ça finirait dans les larmes. Parce que les larmes, elles étaient là dès le début. Le jeune Cunliffe qui s'est fait abattre par une patrouille dans la cour de sa maison, les terres qui sont revenues à une tante qui s'est empressée de

les partager entre nous, comme les centurions romains avec la robe pourpre de Notre-Seigneur. Sur ces bases-là, on ne pouvait rien attendre de bon.

Lily

Quand j'étais à la maternité pour accoucher de mon cinquième, une fouille-merde de sage-femme s'est débrouillée pour me faire dire le nom du père. Moi j'avais pas l'intention d'en parler, j'étais juste bourrée de médicaments. Ce vieux chameau, je suppose qu'elle en a fait ses choux gras. Bernie a débarqué chez moi quelques semaines plus tard. Probable qu'il avait fallu ce délai pour que la nouvelle se propage jusqu'à ses oreilles velues. Voilà qu'il déboule ici comme un furieux – et moi qui le contemple avec un sourire d'andouille, en m'imaginant qu'il veut connaître le bébé. Il ne pipe pas mot, il me balance juste un coup de poing dans la figure. Il se recule un peu et là, vlan, il m'en flanque un deuxième dans la bouche. Pauvre conne, il m'a répété, pauvre conne, je devrais te tuer, tiens. Du sang a coulé de ma lèvre fendue. J'avais perdu une dent de devant. Là-dessus il m'a jeté un billet de vingt et il a décampé comme il était venu. Mon œil a enflé, je n'arrivais plus à l'ouvrir, et après j'ai eu un sale coquard. Ç'a été sa dernière visite.

Quelques jours après, je suis tombée sur Jim Gildea, le sergent, à la boulangerie. Il m'a dévisagée pendant que j'attendais pour mon pain tranché, et j'ai bien vu qu'il tiquait. Il faut dire que j'avais encore le visage en charpie. Il n'avait pas envie de poser de questions, je crois, et moi ça m'allait très bien comme ça. Il m'a dit quand même : Qu'est-ce qui t'arrive, Lily ? Je suis tombée, Jim. J'ai bien remarqué son air soulagé, et son regard comme quoi il y croyait pas. Il m'était reconnaissant de lui avoir servi un mensonge. La prochaine fois il ne demanderait pas.

Dans le coin, il y a une flopée d'hommes qui sont venus me trouver chez moi. Toutes ces paires d'yeux qui ont défilé à ma porte au long des années, chacune avec un regard différent. Ceux qui fuyaient le mien, pleins d'avidité au début, et si coupables au moment de repartir ; les yeux rieurs de ceux qui ne voyaient en moi qu'un petit

jeu sans importance ; des yeux remplis de larmes, aussi. J'en ai vu d'autres qui contenaient tant de haine, je ne comprenais pas pourquoi ils me détestaient. Pas une fois je n'ai reproché à un homme d'être venu vers moi. Les hommes ont leurs besoins, il n'y a rien à ajouter. La nature est plus forte qu'eux. Les fermiers étaient gentils comme tout, une fois qu'on avait réussi à surmonter l'odeur. J'arrivais presque à me persuader de l'aimer, cette odeur. J'ai même donné le bain à quelques-uns – ils adoraient ça –, on aurait dit de gros bébés fripés qui envoyaient des éclaboussures partout en me souriant de toutes leurs gencives ramollies, la queue dressée. La bouse de vache, ça pue toujours moins qu'une crotte de chien, ou qu'un étron humain. Un jour, un type s'est amené chez moi, tellement imbibé qu'il tenait à peine debout, un accent anglais à couper au couteau, le bas de sa chemise tartiné de merde. Sans doute qu'il s'était torché avec, dans des gogues dégueulasses. Je l'ai viré illico. Je suis jamais descendue aussi bas.

J'avais tout juste onze ans quand les hommes ont commencé à me reluquer. Il y avait quelque chose en moi qui attirait leurs regards, ils ne pouvaient pas s'en empêcher. C'est vrai que j'ai grandi très vite, mais c'est aussi le cas pour beaucoup de filles de mon âge. Sauf que moi je dégageais un truc spécial, qui les poussait à me regarder. Il s'est passé des années et des années avant que j'apprenne le mot qui rendait compte de ça. J'étais lascive, voilà. Et cette lascivité, je la portais sur ma personne. Est-ce que c'est toujours vrai ? J'en sais foutre rien, mais je dirais plutôt non. Ce mot-là, je le tiens d'un petit jeune que j'ai rencontré un été en me promenant en forêt, il y a bien longtemps. J'étais venue chercher de la bardane, et lui il crapahutait dans son short bouffant qui laissait voir ses jambes blanches, un petit sac de randonnée pendu à ses épaules étroites. John-John, mon aîné, m'avait accompagnée. Il était tout môme, à l'époque, il avait encore la morve au nez et il me suivait en pleurnichant. Il essayait d'imiter la chanson que je chantais, et moi ça me faisait rigoler. Le père du petit était un sacré déconneur, faut dire. J'ai appris qu'il s'était tué du côté de Liverpool, il s'est planté en moto. Après tout ce temps, j'avoue que ça m'a pas plus touchée que ça.

J'ai ramené à la maison ce petit freluquet de la ville, en lui promettant un bouquet d'herbes que je cultivais dans mon potager. J'ai envoyé John-John avec ses jouets dans la chambre du fond, et le

type m'a sauté dessus aussi sec. Les plus petits dormaient à poings fermés. Il a expédié ça tambour battant, et puis il m'a sorti en reprenant son souffle : Ouah, mais c'est que tu es *lascive*, toi. Je suis quoi, tu as dit ? Alors il m'a donné la définition, lentement et bien gentiment, comme s'il parlait à une gamine attardée. Je l'ai revu pendant plusieurs années, il passait de temps à autre. J'ai l'impression que, grâce à moi, il pouvait se hausser du col, se donner une importance qu'il n'avait pas vraiment. En repartant, il emportait toujours un sachet d'herbes ou une conserve. De son point de vue à lui, c'était pour ça qu'il me laissait de l'argent.

Dans ma vie, je n'ai repoussé que les hommes qui me dégoûtaient profondément, viscéralement. Ceux qui préféreront toujours avoir une femme par la force, même si elle est consentante. La seule fois où j'ai dit non à quelqu'un de bien, c'est parce que je savais qu'il avait bon fond, et j'avais peur qu'il se sente sali à cause de moi. Il s'était pris une raclée monstre. Il ne savait plus où il en était. Il avait beau jouer les durs, les brutes, les sans-cœur, on sentait bien qu'il n'était pas taillé pour ça. Toute cette gentillesse qu'il avait en lui, il la prenait pour de la faiblesse. On l'avait élevé dans cette mentalité. Il picolait jusqu'à plus soif en espérant qu'après la cuite, il se réveillerait changé. Il m'a draguée devant le Frolic, à Carney. J'avais pris mon vélo pour venir, et j'attendais qu'un fermier veuille bien me ramener d'un coup de voiture. Un coup pour un coup, quoi. La Bible le dit bien, non ? J'ai compris que si je couchais avec lui, il le regretterait toute sa vie. Il était fou de sa femme, je le savais, et elle était enceinte à ce moment-là. Il s'en est fallu de très peu que j'accepte, quand même, parce que j'étais drôlement tentée. Avec quelques années de plus, j'aurais dit oui par pure méchanceté. Mais là, non, je l'ai repoussé et je l'ai cogné dans les roubignoles. Je l'ai revu très souvent à la sortie de la messe, avec sa femme, ses deux garçons et sa petite fille. Je pense qu'il ne me reconnaissait pas. Ce soir-là, à Carney, il ne m'avait pas vraiment vue.

Des tas de gens me traitent de vieille harpie, dans le coin, mais ça m'est bien égal. Le temps m'a beaucoup abîmée, et je parais plus que

mon âge. Je souffre d'une arthrite rhumatoïde, des douleurs me viennent dans tout le corps. Mon dos s'est voûté, il ne reste de moi qu'une petite chose ratatinée et anguleuse. La plupart du temps, j'ai l'allure d'un chat écorché. Les hommes ont cessé de venir. Même mes enfants ne passent jamais me voir. Ils ont trop honte de leur mère, après tout ce que j'ai fait pour eux. Les filles sont parties en Angleterre. Hughie, le deuxième de mes garçons, a épousé une petite merdeuse qui ne me regarderait pas autrement si j'étais un chewing-gum collé à sa semelle. Ils ont une petite fille, mais je ne l'ai vue qu'une fois. Je donnerais n'importe quoi pour la serrer dans mes bras, leur petite, la chair de ma chair. Millicent, elle s'appelle. Milly et Lily, ce serait pas mignon ? Mon troisième travaille dans une étude de notaire en ville, et John-John, lui, il n'arrête pas de bouger, jamais trop près, jamais trop loin non plus.

John-John s'est complètement braqué contre moi, c'est effrayant. Les autres, je les indiffère et ça va pas plus loin, mais lui il débarque chez moi à pas d'heure en braillant comme un forcené, il pleure, il a des tremblements. L'alcool l'a totalement ravagé. Physiquement, il n'est plus le même, son visage devient bouffi et pâteux. Ça me déchire le cœur, de voir ses traits se dégrader comme ça, alors qu'ils étaient si beaux, si fermes. Je me tiens sur le pas de la porte, enveloppée dans mon cardigan. Certaines fois il me bouscule pour entrer, et il fait main basse sur les quelques sous que je garde dans un bocal, sur l'étagère au-dessus de la cheminée. Ce qu'il ne sait pas, c'est que je pose l'argent à cet endroit exprès pour lui. J'ai trop attendu de lui, j'en suis consciente. Mon John-John à moi, mon petit homme. J'ai gâché le petit garçon en le considérant trop tôt comme un grand. Mon idée, c'est qu'il a cru pouvoir se sauver en me détestant.

J'aperçois le fils Mahon presque tous les jours, quand il va chez son père. J'entends le cœur de leur portail tourner lentement en grinçant. Le bruit se porte jusqu'à moi le long de la route, en flottant sur les feuilles des arbres. Il me rappelle mes propres articulations rouillées. Ma hanche enflammée, mes genoux qui craquent. Il est beau, le fils Mahon, grand et blond comme était sa mère. Le père est mauvais comme une teigne – ce garçon, il a pris tout le bon chez elle. À le voir,

il n'a rien en commun avec le vieux. Si jamais il tient un petit quelque chose du côté paternel, au fond de lui, il se débrouille bien pour le cacher. Il n'oublie jamais de me saluer quand il passe devant chez moi. Il fait bonjour de la main en souriant, il m'appelle par mon prénom. Il est superbe, franchement. J'aurais pu épouser quelqu'un dans son genre, si ne j'avais pas passé mon temps à jouer les femmes lascives et à m'entêter dans mon refus de me caser pour de bon.

Je me souviens bien de sa mère. Elle ne m'aurait jamais adressé la parole, mais pas à la manière des autres, ceux qui vous jugent du haut de leur prétendue grandeur. J'en connais un paquet qui se cassent la figure, ces temps-ci, je les vois au village, avec leur air de ne pas y croire, à rejeter la faute sur n'importe qui. La mère, je ne sais pas de quoi elle est morte. En tout cas, ça m'a fait énormément de peine, quand je l'ai appris. Le garçon était déjà adulte, mais quand il est passé sur la route, il était pâle comme un fantôme, on aurait dit un tout petit marmot, avec ses yeux tout enfoncés à force de pleurer. Je l'ai fait entrer, il a bu un thé à la cuisine. Et il me répétait, Merci Lily, merci Lily. Je savais qu'ils s'étaient brouillés, sa mère et lui, mais je ne lui en ai pas parlé, je lui ai juste dit qu'elle était rentrée chez elle, maintenant, et qu'un jour ils se retrouveraient. Le chagrin l'avait épuisé, ainsi que les regrets, qui sont pires que tout. Avant qu'il reparte, je l'ai embrassé sur la joue, en lui souhaitant le meilleur pour l'avenir, le pauvre chéri. Par la suite, il a épousé une fille adorable.

Il y a quelque chose d'inexplicable dans l'attirance entre un homme et une femme. On ne peut jamais le définir. Comment est-ce que j'ai pu m'enticher bêtement d'un gros lourdaud mal fichu comme Bernie McDermott ? Chaque fois que je le voyais, je me sentais toute drôle, j'avais les jambes qui tremblaient. C'était plus important de lui plaire que de m'occuper de mes propres enfants. S'il me l'avait demandé, je crois que j'aurais pu jeter un des petits dans la rivière, du haut du pont. Pas John-John, tout de même. Dès que mon dernier a remué dans mon ventre, j'ai eu la certitude qu'il était de lui. Il m'en a fait baver dès le début. Tous les matins j'étais debout avant le jour, à vomir et à pleurer, le souffle coupé. Pendant la grossesse, les douleurs étaient si fortes que j'arrivais tout juste à marcher. Je négligeais les

autres, c'était une horreur. Sans John-John pour les aider, je crois qu'ils n'auraient pas résisté à la faim et au manque d'hygiène. Bernie McDermott n'a rien remarqué avant que je sois ronde comme une barrique. Bordel, t'attends un gosse ou quoi ? Oui, Bernie, c'est bien ça. Putain, moi qui croyais que tu engraisais. Et comment tu comptes reconnaître le père, au milieu de tous tes culs-terreux ? Mais c'est toi, Bernie, je lui ai répondu. Moi ? Ha, ha ! Quand on tombe dans les orties, on risque pas de savoir d'où vient la piquûre. J'ai personne d'autre que toi depuis presque un an. Alors il m'a collé son poing dans l'estomac et, dans sa colère, il a renversé le buffet. Toute ma vaisselle a volé en éclats, même le Jésus de Prague si joli, qui était un cadeau de ma mère. John-John s'est précipité depuis la chambre du fond pour me défendre, et Bernie McDermott lui a mis une claque qui l'a jeté par terre, avant de prendre la porte. Il n'est plus jamais revenu, à part la fois où il m'a refait le portrait parce que j'avais donné son nom à la maternité.

Ils ont une grosse propriété, les McDermott. Imaginez un peu, s'ils apprenaient qu'il y a un notaire en ville, le fils d'une putain, qui est parent avec eux. La frousse qu'ils auraient, en pensant à lui, qui est si futé et si méchant en même temps. L'intelligence, c'est grâce à moi. Je lui ai donné de quoi se payer la fac, je lui ai acheté les bouquins pour les études, et toutes les fringues à la mode dont les jeunes ont besoin pour faire partie de la bande. Le jour de la remise des diplômes, je suis restée devant la porte de leur grand bâtiment, à plisser les yeux derrière la vitre pour tâcher de l'apercevoir. Chaque étudiant avait droit à deux entrées pour la cérémonie, et il en a fait profiter sa petite amie et la mère de cette fille. Tout ce que je voulais, moi, c'était le voir habillé de sa toge, avec son diplôme sur papier parchemin. Je rêvais simplement d'une photo à côté de lui, son bras autour de mes épaules. Après je l'aurais fait agrandir et mise dans un cadre, et puis je l'aurais accrochée dehors, sous le porche, pour que les gens ne puissent pas la manquer en passant. C'était stupide de laisser l'orgueil m'entrer dans le cœur. Je lui ai quand même payé la fin de sa formation, à Dublin. Et quand il a reçu ce diplôme-là, c'est encore la petite pétasse qu'il a invitée, avec sa mère qu'on ne me présenterait jamais.

J'aime tous mes enfants comme l'hirondelle aime le bleu du ciel. Ça ne se décide pas. Comme les hommes qui venaient frapper à ma porte, je subis la loi de la Nature. Je pleure à cause d'eux dans le noir de mes nuits. Souvent je me réveille en prononçant leurs prénoms. Pourquoi ont-ils fui loin de moi ? Je ne deviendrai jamais une charge pour eux. Je connais une petite mixture qui m'expédiera dans le monde des rêves, tout droit et sans retour. Je l'ai déjà préparée. Et le jour où je sentirai que mon corps me lâche, ou que ma tête s'en va, alors je l'avalerais d'un seul trait. Il n'y aura personne pour me regretter, je le sais. John-John récupérera tout ce qu'il aura une chance de pouvoir revendre. Ensuite il passera au pub de Ciss Brien se répandre en jérémiades, pour que les gens le prennent en pitié et lui paient un coup à boire. C'est affreux de se dire ça, alors que j'ai passé ma vie à m'enlaidir l'âme pour lui, pour eux tous. Et après ? N'ai-je pas été l'auteur de l'histoire de ma vie ? C'est déjà bien beau, de pouvoir se dire ça au moment de partir.

Vasya

Il n'y a rien de plat dans ce pays. Partout, ce sont des collines basses et des vallées dérobées aux regards. Les oiseaux chantent, cachés à mes yeux. Ils se camouflent dans les arbres et s'envolent dans un ciel invisible. L'horizon n'est jamais ouvert, jamais ample. Les pluies quotidiennes couvrent la terre d'une verdure qui survit même à l'hiver. Où que l'on soit, il suffit de se déplacer un peu pour aboutir à la mer. Un dimanche, un des hommes avec qui je travaille m'a emmené à la plage avec sa famille. Je suis resté trop longtemps à regarder déferler les vagues. Un des enfants a demandé pourquoi je faisais ça, et son père l'a obligé à se taire. J'ai entendu la femme reprocher à son mari de m'avoir invité. Elle croyait que je ne comprenais pas, ce qui était vrai et faux en même temps : je ne connaissais pas les mots, mais je saisisais le sens des paroles.

Dans ce pays, mes phrases n'ont que deux ou trois mots. Je souris beaucoup, je hoche la tête, et mon visage s'empourpre si quelqu'un s'adresse à moi. Quand je travaillais tous les jours sur des chantiers, le contremaître me désignait les choses, les sourcils levés pour demander si j'avais compris. En général je savais ce que je devais faire. Ici les gens parlent très vite. La mère de ma mère avait la même façon de parler, dans le dialecte d'une tribu d'éleveurs de rennes qui vivait plus au nord, loin des terres de ma famille. Nos chèvres, nos vaches et nos chevaux l'émerveillaient. Nous, les enfants, nous nous moquions de cette langue inconnue et si rapide, jusqu'à ce que mon père nous chasse du camp. Il nous exilait loin du cercle du foyer, où s'affrontaient le froid et la chaleur. Et pourtant nous continuions de rire, si bien qu'il nous lançait des menaces. Il était très attaché à la mère de ma mère. Lorsque nous avons appris la disparition de mon grand-père, il s'était rendu dans le nord pour la ramener vivre avec nous.

Le contremaître a une voix douce qui s'oppose à son apparence. Même s'il est plus jeune que moi, il me rappelle mon père. Nous avons terminé le gros œuvre, et beaucoup de choses restent à faire. Plusieurs

fois par mois, il me demande de l'aider à reprendre les parties de l'ouvrage qui ont été bâclées.

Ici on me surnomme le Russe, comme presque tous les immigrés installés dans le coin. Ça ne me gêne pas. Sur la plaine où je suis né, nous nous ressemblions tous aux yeux des étrangers. Les Lettons se formalisent et se plaignent amèrement entre eux d'affronts qu'il vaudrait mieux oublier. Les Russes et les Polonais, qui maîtrisent bien l'anglais, tâchent d'expliquer les différences. Mais la Khakassie, personne n'en a entendu parler. Les Irlandais rient sans cesse et s'interpellent sur les chantiers de leurs voix tonnantes. Un certain Shawnee me tapait toujours l'épaule en braillant d'une voix chantante, ce qui amusait beaucoup les autres. Moi je me contentais de sourire en me concentrant sur mon travail, et je sentais mon visage devenir écarlate. Je ne pense pas que c'était de la méchanceté de sa part.

Parfois, quand je suis de bonne humeur, il m'arrive de faire le pitre. Sur les chantiers, je singeais les exclamations des Irlandais. Si un outil ou une machine me causait des difficultés, je le reposais et je me redressais en beuglant PUTAINDEBORDEL ! Ils me fixaient avec une feinte stupéfaction, puis ils échangeaient des regards et éclataient de rire. SACRÉ DÉCONNEUR ! ils disaient, et puis ils riaient de nouveau en secouant la tête. D'abord j'étais content, et puis je me sentais honteux d'avoir fait le clown pour me mettre bien avec les autres. Je suis trop loin du foyer de mon père, trop loin de la tombe de mon frère.

Dans ce bureau où vont les hommes et les femmes qui n'ont pas de travail, une fille m'a demandé un numéro, mes relevés de cotisations et le nom de mon employeur. Je comprenais ce qu'elle disait, c'étaient des mots que j'avais déjà entendus. Pokey Burke ? Elle a poussé un soupir. Je l'ai regardée en silence et j'ai haussé les épaules. La fille a levé les yeux au ciel, et ensuite elle m'a souri, mais ce sourire signifiait qu'elle était désolée. Je n'ai pas saisi ce qu'elle m'a dit après, mais le ton était gentil. Derrière moi, Shawnee m'a chuchoté lentement, sans aucune discrétion : Hé, Chef ! Ce qu'elle cherche à te dire, c'est que... tu existes pas ! Tous les gens dans la file se sont mis à rire.

Les troupes de mon père étaient petits, éparpillés à travers une plaine et une grande vallée. Comme ils ne suffisaient pas à nourrir

tout le monde, mon frère et moi sommes partis vers le sud, dans une ville qui s'étalait comme une flaque d'eau sale. Nous habitions une cahute en tôle et en bois de récupération, près d'un immense immeuble en construction. À mes yeux, la profondeur des fondations dépassait celle d'un océan. Je n'apercevais même pas le fond. Mon frère et moi, nous transportions des parpaings pour les maçons, avançant sur des planches posées au-dessus du vide. Chaque jour nous gagnions en courage, et les autres ont commencé à nous respecter. Vous n'êtes pas si mal, les gardiens de chèvres, nous a dit un jour le chef. Je me suis senti fier, avant de me dire que c'était stupide. Je crois que mon frère s'est trompé sur le sens de la remarque, et qu'il s'est senti insulté. Il a déposé sa charge et a frappé cet homme au visage. Les autres ouvriers, qui voulaient à tout prix plaire au patron, ont roué mon frère de coups. Je l'ai défendu jusqu'à avoir le visage en sang, le nez et la bouche, et les poings écorchés et douloureusement cuisants. Mon frère avait presque perdu connaissance quand je l'ai emmené pour le mettre à l'abri. Son front était tout enflé. Dans la rue j'ai jeté un regard en arrière, et les hommes qui nous avaient attaqués s'étaient déjà détournés, penchés sur leur besogne. Le gros que mon frère avait cogné aboyait des ordres le doigt pointé, tout en se frottant le menton.

Le lendemain, mon frère a quitté notre cabane pour aller acheter de la mauvaise vodka qui se vendait dans une petite distillerie de l'autre côté de la rue, fabriquée dans une cuve et un alambic volés. Cette nuit-là, il a fredonné des bribes de chansons traditionnelles de notre enfance, dont il avait gardé un vague souvenir. Sa voix ne produisait aucune mélodie, ce n'étaient que des cris, des hurlements qui ont réveillé nos voisins. Ferme-la, abruti d'Afanassiev, ont-ils beuglé depuis leurs cahutes. Mais personne n'a eu le cran de se mesurer à lui. Quand j'ai essayé de le retenir et de l'obliger à rentrer, il s'est éloigné d'un pas chancelant. Il s'est effondré et m'a repoussé lorsque j'ai voulu l'aider. Son front était toujours aussi gonflé. Le lendemain, un membre d'une milice locale et un inspecteur de police sont apparus dans notre rue boueuse, à la recherche d'un parent de Viktor Afanassiev. J'ai répondu que c'était mon frère. Votre frère est mort, a annoncé le policier. Le milicien portait un fusil court suspendu à son cou, qu'il caressait comme un animal de compagnie. Il m'a demandé de les suivre. On avait retrouvé le corps de Viktor au centre de la ville, dans

un petit passage entre deux immeubles. On l'avait de nouveau battu, et il s'était noyé dans son propre sang. Jamais je ne pourrais rentrer chez moi sans mon frère.

J'ai entendu discuter des hommes qui comptaient partir en Europe de l'Ouest. Je leur ai posé des questions, et ils m'ont donné un papier où étaient écrits des noms, des adresses et des numéros. C'était il y a quatre ans. En arrivant en Irlande, j'ai appris rapidement comment se procurer un emploi. J'ai emprunté aux autres des expressions qui m'ont bien rendu service : au noir, au black, non déclaré. Il est possible d'apprendre un métier rien qu'en observant attentivement quelqu'un. J'ai travaillé dans deux villes différentes avant de venir dans ce village. Il y avait du boulot ici, et l'air était sain. Pendant près de deux ans, j'ai été employé par Pokey Burke. L'argent que j'ai mis de côté, je l'utilise maintenant pour payer ma nourriture et mon loyer, et le contremaître m'engage de temps à autre. Bobby. Il dit que je suis le meilleur des « Un-D ». Je ne comprends pas ce mot, je me contente de sourire en hochant la tête.

J'ai appris à connaître les routes des alentours. Je sais comment aller sur ce quai, au bord d'un lac aux eaux paisibles. Il y a des sièges en bois pour s'installer et contempler les flots. Dans la lumière du soir, la surface devient brillante et éblouissante, un spectacle qui n'a pas sa place sur cette terre grise, sinon au moment où le soleil décline. Cette clarté n'est qu'un leurre : si je nageais pour la rejoindre, ou si je montais en bateau pour la saisir entre mes doigts, elle s'enfuirait pendant que je m'approche, et je ne trouverais que les eaux sombres et froides. Il y a un lieu semblable sur l'autre rive. Par temps humide, la berge lointaine semble plus grande et plus proche, comme les collines en arrière-plan. Si l'air est sec, elle semble reculer très loin et appartenir à un autre pays, par-delà la mer. Les jours où la distance me paraît franchissable, je me vois tenter de traverser et, à mi-chemin, des crampes me prennent dans les bras ou les jambes. Ou bien la panique s'empare de moi à l'idée que j'ai mal évalué la distance, que je me suis laissé tromper par le paysage et la lumière. Personne sur la rive ne me verrait lutter. Personne n'entendrait mes appels au secours.

La route du lac est raide et tortueuse. Les maisons se dissimulent au

bout de longues allées bordées d'arbres centenaires, et j'imagine que des familles y ont vécu très longtemps, les fils succédant aux pères. Ces gens-là ont des racines, ils sont fixés et attachés à un lieu précis. Je revois le campement de mon père, le déplacement des troupeaux sur ces milliers de kilomètres d'étendues sauvages. Je pense à retourner chez moi, où je ne serais qu'un fardeau et un sujet de honte pour les miens. À la ferme d'élevage, je demanderais comment rejoindre le campement de mon père, et les hommes voudraient savoir, le visage empreint de dégoût, pourquoi je suis revenu. Mon père et ma mère ne m'étreindraient pas à mon retour. Je vais rester ici. J'ai ces routes où marcher, et cet air pur à respirer. Le calme du lac et la lumière qui danse sur les eaux.

Un jour je suis sorti me promener, à l'époque où je ne connaissais pas encore le tracé de ces routes, la façon qu'elles ont de s'enrouler sur elles-mêmes. Je n'en pouvais plus des autres occupants de la maison, toujours en train de brailler et de boire à n'importe quelle heure de la nuit, et de chanter à pleine voix des chansons de chez eux. Un voisin est venu à la porte, et je l'ai entendu dire, Le bébé, le bébé. Les hommes se sont tus, l'air maussade. Quand ils ne chantaient pas, ils se soûlaient encore plus. J'ai décidé d'aller à la rencontre du soleil levant. J'ai traversé la route, m'écartant des rangées de maisons au bois trop léger et aux murs trop minces, et je suis entré dans un champ entouré d'arbres. Tout au bout coulait une rivière. De nouveau mes yeux se sont laissé prendre, et je suis descendu dans un creux humide au milieu du champ, avant de remonter sur une petite butte et de gagner le bord du cours d'eau. Sur la rive boueuse, des vaches se désaltéraient, grasses et satisfaites, gonflées par le lait qui serait bientôt tiré. Ici l'herbe est haute et drue. Je les ai enviées. J'ai réussi à passer la rivière sur des blocs de pierres arrondies, et j'ai escaladé la berge. J'ai continué droit vers l'est à travers champs, en me dirigeant vers les contreforts d'une petite montagne où se trouvait soi-disant une ancienne mine d'argent. Je me disais que le temps que j'atteigne les collines, que je me repose un moment et que je rentre à la maison, les autres se seraient endormis, et je pourrais profiter en paix du dimanche après-midi. Je me préparerais un repas, je boirais du thé, je repérerais dans le journal les mots que je connaissais.

À force de marcher j'ai fini par me perdre. Il y avait sans cesse des montées et des descentes, tous les champs me paraissaient identiques.

J'avais l'impression que les collines étaient toujours aussi loin. J'ai rencontré un pub en route, qui s'appelait le Miner's Rest. J'ai demandé à quelqu'un où je me trouvais. Shallee, m'a-t-on répondu. J'ai expliqué en anglais que je me promenais, que j'avais perdu mon chemin. Il a eu l'air de me comprendre. D'où est-ce que tu viens, toi ? De Khakassie. Merde, c'est où, ça ? En Sibérie. Nom de Dieu, tu peux dire que t'es perdu, alors ! Il est parti d'un grand rire, et les gens au bar ont rigolé avec lui, et moi je me sentais à la fois idiot et rassuré, je ne sais pas pourquoi, et je riais aussi pendant que les autres me tapaient dans le dos. Un bonhomme jouait du violon. Sa figure était grave, mais sa musique pleine de gaieté.

À la fin de la semaine suivante, Pokey Burke m'a raccompagné chez moi en voiture. Je venais de creuser les fondations d'une grande maison qui ne serait jamais terminée. Je suis très content de toi, m'a dit Pokey. Tu es un ouvrier sensass. J'ignore ce que ça signifie, « sensass ». Je sais que je te dois du fric. Ça, par contre, je l'ai bien compris. Je réglerai ça la semaine prochaine, ça marche ? Régler ça, ça veut dire payer ce qu'on doit, dans ce pays. Il m'a regardé avec un sourire, tout en conduisant. Je savais qu'il me mentait, que je ne le reverrais jamais. Pourtant je lui ai répondu en lui rendant son sourire, C'est d'accord, Pokey. Et à cet instant mon estomac s'est retourné, parce qu'il roulait à toute vitesse vers le fond d'une vallée dont j'ignorais l'existence.

Réaltín

Il y a quarante-quatre maisons dans ce lotissement. La mienne est le numéro vingt-trois. Une dame âgée occupe le quarante. Dans les autres maisons il n'y a personne, seulement les fantômes de gens qui n'ont jamais existé. Moi je suis échouée ici, et elle, elle est abandonnée de tous. Elle ne reçoit jamais de visites. Je pense que je ferais bien de passer la voir un de ces jours. Quand papa et moi nous sommes adressés aux gens de l'agence, ils nous ont laissé entendre que les lots étaient presque tous retenus. Je voulais une maison en bout de rue avec un grand jardin, et le type a eu l'air de se ficher de moi, comme si j'exigeais des toilettes en or massif. Il avait dû se vider la moitié d'un pot de gel sur la tête. Il a pris une voix de martyr, les yeux scotchés à ma poitrine, pour dire qu'il allait voir ce qu'il pouvait faire. Il a secoué la tête avec un grand soupir en nous demandant de verser une avance le jour même. Soi-disant qu'il ne pouvait pas nous promettre qu'il resterait des lots vacants le lendemain. Et moi j'ai eu la naïveté de lui faire confiance. Papa se faisait du souci, il était dans tous ses états, et il a conduit à toute berzingue jusqu'à la Credit Union pour que j'aille virer l'argent. Si je pouvais, je retournerais voir ce vendeur et je lui balancerais mon pied dans les roustons.

Pauvre papa. Il vient ici quasiment tous les jours. Il arpente les rues défoncées. River Walk. Arra View. Ashdown Mews. Il secoue la tête en pestant devant les sillons laissés par les vélos de course des gosses. Il essaie de ramasser tous les mégots qui traînent et les bouteilles de bière. Il regarde par le trou béant des fenêtres. Il jette un coup d'œil réprobateur aux sinistres façades de pierre. Il chantonne et sifflote, en lâchant quelques jurons de temps à autre. Il fouette les mauvaises herbes du bout du pied. Il shoote dans cette jungle qui dévore tout. Il est à la fois bourru et charmant, on dirait notre vieux roi Cuchulainn luttant pour repousser la marée. Les deux seuls hommes dans ma vie sont papa et Dylan. Ce n'est pas juste, ni pour eux ni pour moi.

Il a fallu quelques mois pour qu'on découvre le pot-aux-roses. Le promoteur avait mis la clé sous la porte. Ma maison et celle de la

vieille dame étaient les deux seules qu'il avait réussi à finir, parce que nous, on avait payé. À ce qu'on sait, il a placé tout son fric dans un projet débile, une île artificielle à Dubaï, je crois. Il a fini par déguerpir. Papa dit qu'il a de la chance, parce que s'il arrive à le choper, il ne se privera pas de lui casser la gueule. C'est très rare que papa emploie ce vocabulaire. Il faut qu'il soit vraiment remonté. Je ne supporterais pas qu'il lui arrive quelque chose. Dylan l'appelle Gaga, et tous les matins il l'attend à la fenêtre du salon en criant, Gaga, Gaga, Gaga. Quand il voit la voiture de papa, il est complètement déchaîné. Il est génial, mon fils.

Papa s'occupe de couper l'herbe sur tout le pâté de maisons. Je le regarde cuire au soleil, déterminé et ruisselant de sueur. De temps en temps il s'accorde une pause, et il reste là derrière sa tondeuse, tête baissée. Je me demande s'il est en prière, ou s'il pense à maman. Peut-être qu'il est en train de pleurer. Pas ça, mon Dieu, je ne peux pas supporter cette idée. Il affirme qu'il fait ça pour s'occuper un peu, vu qu'il déteste la retraite. Pourtant je sais très bien qu'il aimerait mieux aller au golf, ou jouer aux cartes avec Bridget. S'il fait tous ces efforts, c'est pour que ma vie se rapproche un peu de la normalité, pour tâcher de donner à cet endroit l'aspect d'un lotissement digne de ce nom. Il tond, il taille, il passe le rotofil, et à la fin il entasse les déchets dans une remorque. Ensuite il roule jusqu'à Cairnsfort Lodge, où vivent les parents du promoteur, et il déverse le tout devant leur jardin. Le père ne proteste même pas. D'après papa, il n'a pas intérêt.

Une équipe de reporters est venue ici il y a quelques semaines, pour réaliser un documentaire sur les lotissements-fantômes. Ils ont installé tout leur barda avant de frapper à ma porte. C'est papa qui a ouvert, et là il a vu rouge. Quand je me suis énervée parce qu'il m'empêchait de répondre à l'interview, il m'a répliqué, Ces petits cons de Dublin Four ne vont quand même pas se faire mousser sur ton dos ! Mais je voulais juste que Dylan passe à la télé, pour que tout le monde voie que c'est le plus beau. Papa veut qu'on rentre à la maison et qu'on vive avec Bridget et lui. C'est tout simplement impossible. D'abord parce que Seanie serait trop content ; je l'imagine déjà au pub, avec ses pignoufs de copains, en train de dire, Elle est retournée chez papa, ha, ha, ha, avec son gros rire idiot de bourrique. Et puis je ne supporte pas Bridget, sa façon de circuler dans la maison avec l'air de s'excuser, pour bien faire comprendre qu'elle ne cherche pas à remplacer

maman. C'est peut-être quelqu'un de bien, mais honnêtement, elle peut aller se faire foutre. Elle porte un horrible parfum pour vieilles, éventé et fleuri. On a l'impression que quelqu'un a vidé la moitié d'un flacon de parfum normal avant de le remplir de pisses, et qu'il l'a aspergée avec. Elle essaie toujours de me parler de papa. Et là, j'ai envie de me mettre à hurler comme une môme, de lui dire de me ficher la paix, de laisser papa tranquille. Quand je ne réponds pas, elle se met à me parler jeux de cartes. Bridge. Forty-five. Whist. J'en ai ma claque.

Seanie est passé la semaine dernière. Il a salué papa d'un Bonjour Tom, et papa s'est contenté d'un signe de tête, mais il a quand même arrêté la tondeuse pour le suivre des yeux jusqu'à la porte. Seanie apportait une merdouille en plastoc pour Dylan. Je l'ai autorisé à rester cinq minutes. Et Dylan lui a fait des sourires, le petit traître. Papa trouve que Seanie est formidable, dans le fond. Tu ne voudrais pas tenter une réconciliation, ma chérie ? Il se sent trop frustré de ne pas pouvoir discuter *hurling* avec lui, parler de voitures et de mécanique, tous ces trucs qui fascinent les hommes quand ils ne sont pas en train de pourrir la vie des femmes. Se réconcilier ? Mais on ne s'est pas même pas disputés ! Il est nul, nul, nul ! Voilà ce que je crie à ce pauvre papa. Il est juste foutu de picoler et de se taper des pouffes ! Papa lève alors les yeux au plafond, il se gratte le menton en fredonnant. Il s'efforce de fermer ses malheureuses oreilles à mes éclats de voix déments et suraigus. De se blinder contre les paroles terribles qui sortent de ma bouche. Elles se déposent autour de son cœur et pèsent dessus de tout leur poids. Sa tension augmente d'un coup, une rougeur malade colore ses joues.

Mon prénom signifie « petite étoile ». Vous parlez d'une étoile. Je ne peux même pas garantir que Seanie est bien le père de Dylan. Si papa apprenait ça, quelle horreur ! J'ai couché avec mon chef, George – c'est arrivé une seule fois. Ce sale queutard nous a offert une soirée pour fêter le trentième anniversaire de sa boîte. Il prétendait qu'il organisait cet événement spécialement pour nous. C'est ça, ouais. C'était à lui que ça profitait, cette affaire, il priait pour qu'une des filles soit assez biturée pour voir de l'élégance à la place de ses rides,

et de l'humour dans ses propos déplacés. Je ne devrais jamais boire d'alcool. Les vieilles peaux sont parties de bonne heure. Ces greluches de stagiaires se sont pris un peu de bon temps, évidemment, et moi je me suis sifflé du mousseux trop sucré en rigolant de toutes les idioties que sortait ce gros porc malsain. Deux jours plus tard, quand j'ai enfin émergé de la nausée, Hillary m'a dit qu'elle était sûre qu'on allait baiser quand elle l'a vu me proposer de partager un taxi. Après coup il a repris ses airs de patron, il évitait de croiser mon regard. Il avait un pénis tout minus, et des couilles flétries et biscornues. Quand j'ai raconté ça à Hillary, elle a failli s'étrangler avec son gâteau de riz. Dylan n'a de ressemblance qu'avec mon père. Je remercie le ciel pour ça. C'est tout le portrait de papa.

Pendant la période la plus démente du boom immobilier, George facturait un acte quatre mille euros. Si on calcule les heures de travail pour une transaction moyenne, et qu'on les multiplie par le montant du salaire horaire, il aurait pu s'assurer de confortables bénéfices rien qu'en prenant sept cents euros. Il ne consultait jamais les dossiers, il nous laissait tout le boulot sur les bras. Et encore, ce n'était pas lui le plus cher de la profession. Un jour, un gars nous a appelés, complètement affolé. Les promoteurs d'un lotissement foireux avaient remis sa maison sur le marché. Je ne sais pour quelle raison, George avait son dossier au bureau. Les contrats n'avaient pas été renvoyés dans les délais, les promoteurs se rétractaient et demandaient dix mille euros de plus pour poursuivre. Le type avait l'air jeune, sa voix tremblait et se fêlait. George était au tribunal à ce moment-là. Le client a dû obtenir auprès de la Credit Union une promesse de prêt de dix mille euros. Cette entreprise jouait avec le feu, même si je ne pouvais pas lui dire ça. Avec le recul, j'estime que j'ai eu tort : Dites à ces promoteurs d'aller se faire foutre, restez dans votre appart avec votre copine, patientez deux ou trois ans, et vous achèterez la même maison deux fois moins cher. Il faut au moins espérer que, lui, il voit d'autres êtres humains dans son lotissement.

Je savais plus où j'en étais. Voilà une expression que je déteste particulièrement. Un argument pourri pour justifier des trucs pourris. A-t-elle seulement un sens, cette expression ? Au travail, j'entends des

ordures dire ça à longueur de journée, dans le bureau de George. Ah, je savais plus où j'en étais, je n'avais pas l'intention de le frapper avec cette barre de fer, j'aurais jamais fait ça, sauf que mon frère s'était fait poignarder la veille dans la nuit, et je savais au fond de moi que ce salaud se promenait en se vantant de ce qu'il avait fait...

Le pire, c'est que c'est la phrase qui me vient à l'esprit quand je repense à ce que j'étais quand je fréquentais Seanie, et que j'ai couché accidentellement avec George. Je ne savais réellement pas où j'en étais. Le décès de maman était encore assez récent, et je n'avais pas véritablement fait mon deuil. J'étais si inquiète pour papa que j'avais laissé ça de côté pour me consacrer à lui. À un moment, je me suis rendu compte que je n'étais pas la seule à me préoccuper de lui. Bridget la sangsue nous rôdait autour, avec ses grands yeux qui disaient : je suis tellement désolée pour vous, et ses nichons curieusement guillerets pour une vieille de son âge. Si je considère les choses objectivement, je ne peux pas en vouloir à papa, malgré tout. Quand maman a disparu pour de bon, elle n'était plus là depuis déjà bien des années. D'ici peu, mon congé spécial rémunéré se terminera, et je devrai reprendre le boulot, écouter des saloperies et voir George fuir mon regard en regrettant que je ne reparte pas. Qu'est-ce que je vais faire de Dylan, à ce moment-là ? Mes remboursements me coûtent la moitié de mes revenus.

Ce matin, quatre types en camionnette se sont arrêtés devant chez moi. Au début, je les ai pris pour des gens du voyage qui cherchaient quelque chose à faucher. Ils ont fait un petit tour, pour commencer, les mains dans les poches, en tapant dans les cailloux pour se donner un air innocent. J'ai eu un peu la trouille ; papa ne devait arriver que d'ici une heure, à peu près. L'un des quatre était vraiment beau gosse, un grand blond avec un visage hâlé qui faisait tout son charme. Il m'a surprise en train de les observer et, pour ne rien arranger, je me suis écartée précipitamment de la fenêtre. Il est venu à la porte. La partie raisonnable de mon cerveau de pintade m'a chuchoté des mots comme viol et meurtre, mais il fallait que j'ouvre avant qu'il appuie sur la sonnette – Dylan était en pleine sieste. Bonjour, il a dit, euh... Je lui ai fait Chut, et il a eu l'air embarrassé. Je suis sortie en refermant

derrière moi, comme pour cacher mon existence solitaire. J'ai fait un effort pour ne pas lui sourire. Pourquoi faut-il que je sois une telle poire quand je vois un mec viril ? J'ai montré la maison du doigt. C'est l'heure de la sieste. Ah, mince, excusez-moi. Pas de souci, j'ai répondu, en laissant s'épanouir mon sourire. Son visage s'est un peu éclairé. Il m'a expliqué qu'il avait travaillé pour le promoteur qui a construit le lotissement, et qu'ils étaient là pour vérifier si les indés étaient venus pour les finitions. Putain, ça veut dire quoi, les indés ? Il a eu l'air passablement choqué par mon langage. Sans doute une âme délicate. Ce sont des indépendants, m'a-t-il précisé, des sous-traitants, des travailleurs immigrés qu'on embauche uniquement s'ils se déclarent comme auto-entrepreneurs. Comme ça l'employeur évite les charges. Cotisations, impôts, retraites et j'en passe.

Ses trois copains – un gros, un type qui n'avait pas l'air d'ici et un autre avec une tête de demeuré – étaient adossés à la camionnette et faisaient comme s'ils n'étaient pas en train de nous zieuter. Tout de go, je lui ai énuméré tout ce qui n'était pas terminé chez moi, les plinthes qui se décollaient, la rampe d'escalier sans peinture, les gonds mal posés de la porte, le carrelage branlant de la cuisine, le chaos dans le jardin, le panneau manquant de la clôture. Il m'a demandé si j'avais fait un inventaire des malfaçons. Un quoi ? Encore une chose que j'aurais dû savoir. Il a soupiré en me proposant de faire les réparations à leur place, mais il devrait se faire régler, puisqu'il n'était plus employé par le promoteur. Laissez tomber, je lui ai dit, je suis absolument fauchée. Papa a voulu faire ces retouches des dizaines de fois, mais j'ai toujours refusé. Comme une imbécile, je tenais à attendre que le promoteur revienne s'en occuper. Il a regardé les autres par-dessus son épaule, puis son regard est revenu sur moi et il m'a dit doucement qu'il serait de retour le lundi suivant et qu'il se chargerait des réparations. Il me prendrait cinquante euros pour la main-d'œuvre et, pour le matériel, il pourrait certainement se servir dans les maisons d'à côté.

Me voilà donc avec un long week-end devant moi, à attendre impatiemment que Bobby l'artisan au chômage vienne piétiner dans la maison en traînant de la boue partout, ce qui fera grimacer papa et terrorisera Dylan en prime. Il faudra que je trouve le temps d'aller en ville demain, pour m'acheter un nouveau petit haut. Si c'est pas triste...

Timmy

Hier après le dîner, je suis monté sur la colline. Il commençait à faire sombre. J'ai aperçu Bobby, mais il avait l'air drôlement occupé, avec une Jeep et une remorque pleine de bois coupé. Sans doute qu'il avait abattu un arbre. Il me semble avoir entendu des bruits de scie, un de ces soirs. Rory Slattery lui donnait un coup de main. J'ai vu sa tronche de gros lard pile derrière le cul de Bobby. Seanie la Frime, il dit toujours que si Bobby ouvrait la bouche, t'y verrais la bobine de Rory Slattery qui te regarde. À ce qu'il paraît, Rory va partir en Angleterre pour se chercher du boulot sur les chantiers des J.O. La Jeep et la remorque, je parie que Bobby les a empruntées aux Burke. Je me demande s'il les a embarquées sans rien dire, ou s'il a eu l'autorisation du père à Pokey. Je suis passé tout doucement devant chez Bobby, même que son gamin m'a vu et qu'il m'a montré du doigt en disant Ti, Ti, Ti. Je lui ai juste fait bonjour de la main. Il sait comment je m'appelle, parce que dans le temps je venais me faire prendre en voiture, le matin, quand on bossait sur des chantiers où je pouvais pas aller à pied ou en vélo. Le petit était dans le jardin, entre la clôture et la resserre où travaillaient Bobby et Rory. Eux, je crois pas qu'ils m'ont remarqué. Je suis pas allé les trouver pour les aider à empiler les tronçons. J'ai continué mon chemin et après je suis redescendu par l'autre versant et j'ai pris la route du lac. J'ai lancé des cailloux dans l'eau et à un moment j'ai réussi un chouette ricochet. Il a rebondi cinq fois. Il faut toujours que ça arrive quand t'as personne pour te regarder, et les gens, ils te croient jamais quand tu leur racontes après coup.

Y a des tas de de mecs qui s'en vont à l'étranger, ces temps-ci. Mais moi je pars pas. Je crois qu'on me proposera de faire sacristain quand Padjoe Ryan sera mort. Un jour, le père Cotter, il m'a montré le tabernacle, et aussi l'armoire où on doit ranger les corbeilles pour la quête. Moi je suis un adorateur de la Vierge Marie. Padjoe, il s'est payé un triple pontage y a quelques années de ça. Avec tous les tuyaux qu'il a dans la carcasse, c'est bientôt un plombier qu'il va lui falloir.

C'est ce que me disait toujours Mamie. Elle, elle avait pas de tuyaux en cuivre accrochés à son cœur. Jamais elle était allée chez le toubib, pas une fois dans sa vie. Docteur, mon cul, elle répétait. Qu'est-ce qu'ils y connaissent, bordel ? Tout ce qu'ils font, c'est te prendre un maximum de fric avant de t'envoyer mourir à l'hosto. Dans les hôpitaux, t'as que des Noirs pour te soigner. Alors, comme ça, ils s'intéressent tellement à notre santé qu'ils partent de leur pays pour faire docteurs chez nous ? Ils feraient pas mieux de rester s'occuper de tous ces petits affamés qu'ils ont là-bas ? Et de tous ces gens qui crèvent du SIDA ? C'est ce que disait Mamie, en tout cas – moi, j'y connais rien, de toute façon. Mamie, elle a le cœur qui a lâché, comme ça, une nuit.

Elle disait aussi qu'elle avait passé toute sa vie dans le même coin, à deux pas de la maison où elle était née. C'était de la veine, d'après elle. C'est pas tout le monde qui peut en dire autant, et ceux à qui ça arrive, ils sont même pas contents. Comme s'ils rataient quelque chose en restant vivre là où ils sont nés. Pour ça, j'étais bien d'accord avec elle. Elle trouvait qu'ici, c'était l'endroit le mieux du monde. Si on a besoin de quoi que ce soit, on a qu'à prendre son vélo pour aller au village, ou même faire la route à pied, et s'il nous faut un truc qu'ils ont pas sur place, y a trois bus par jour qui vont en ville et qui te prennent juste devant la maison. Ça l'étonnait toujours que les gens se tapent des années de crédit pour s'acheter une auto. Une pour trois familles, ce serait largement assez. Puisque les gens, ils vont tous au même endroit, de toute manière. En faisant ça ils pourraient se partager les frais.

Bobby, il a toujours été super correct avec moi. C'était le seul qui se payait pas ma gueule. Le premier jour où Pokey m'a embauché, Mickey Briars, celui qui m'a tabassé l'an dernier, m'a expédié chez Chadwicks pour acheter une boîte de ressorts cylindriques, une échelle et des clous en caoutchouc. Chez Chadwicks, le gars a rigolé en me disant que mes potes me menaient sûrement en bateau. Quand je suis rentré, il était vert, Mickey Briars. Il disait que dans le temps, la blague aurait circulé et le bleu se serait fait promener d'un fournisseur à l'autre pour que tout le monde puisse bien se poêler au passage. Ce

petit con de chez Chadwicks, il pouvait pas la boucler ?

Moi, par contre, ça m'aurait pas plu. J'aime pas qu'on me prenne pour une truffe en me faisant cavalier pour que dalle. Bobby riait de ces trucs-là, lui aussi, mais il participait pas vraiment. Une fois, Seanie la Frime m'a mis sous le nez un magazine plein de filles déshabillées, et moi je savais pas du tout quoi répondre, alors j'ai juste regardé en souriant ces femmes en papier toutes nues ; les autres, ils étaient pliés de rire, ils voulaient savoir si j'avais la trique, s'il fallait m'envoyer dare-dare chez Lily couche-toi-là, et les Russes et les Polonais, ils se marraient comme des baleines. À la fin, Bobby est venu arracher la revue des mains de Seanie, et il l'a balancée dans le tonneau de goudron pour la faire cramer. Merde, il a dit, foutez la paix à ce gosse. Espèce d'abrutis. Seanie, il a pas moufté. Il avait la trouille quand Bobby se mettait en pétard.

J'ai eu le choc de ma vie le jour où Mickey Briars m'a attaqué avec sa pelle. Bobby et les autres étaient planqués dans le dépôt, et pendant ce temps Mickey faisait un foin pas possible, il courait partout en gueulant qu'il allait tuer Pokey, où était passé son putain de fric et tout ça. Au début, j'ai cru qu'il faisait juste l'andouille, parce que ceux qui se cachaient arrêtaient pas de rigoler. Y avait Seanie et Rory qui étaient baissés derrière un tas de parpaings, et Bobby perché dans la cabine de la pelleteuse, mais moi je suis resté là à regarder le Mickey me foncer dessus. Là, Bobby et les autres l'ont immobilisé et ils l'ont fourré à l'arrière du camion de Seanie la Frime. Bobby m'a tendu la main pour que je me relève, il m'a demandé si tout allait bien et j'ai dû me faire violence pour pas chialer comme un môme, sauf que c'est le genre de combat que je perds à tous les coups. Le soir quand je me suis couché en rentrant du pub, je voyais le plafond qui tournait au-dessus de moi, et j'ai filé aux toilettes pour dégobiller. J'avais des brûlures d'estomac, sûrement que l'alcool m'avait intoxiqué. Cette nuit-là je me suis senti vachement seul, pire que les autres nuits.

Quand on était petits, on nous a séparés. On était six, au total. Mon père, il a pétié les plombs à force de boire après la mort de ma mère. C'est quand je suis né qu'elle est morte. Ça m'arrive souvent de le voir au village, devant le pub de Ciss Brien, ou même en ville au Half

Barrel, en train de se fumer une clope. Il m'adresse pas la parole. J'ai horreur de le croiser. Une fois, on a tous été au bord de la mer avec mon oncle, dans son gros camion avec plein de vitres. Il est passé nous chercher là où on nous avait placés. Chez Mamie, Tatie Mary, Tonton JJ, et chez lui pour récupérer Noreen, ma grande sœur. Mamie m'a demandé de lui rapporter un sac de coquillages, et j'ai passé ma journée à en ramasser pour elle, en faisant des tas d'allers-retours le long de la grande plage. Tonton Noely a dû venir me chercher quand c'était l'heure de partir, et ça l'a super énervé de devoir me retrouver. Il m'a chopé par le bras et il m'a traîné sur les marches pour remonter de la plage. En haut, tous mes coquillages se sont renversés, et Noely m'a pas laissé le temps de les ramasser. De toute façon, le sac était foutu. J'ai jeté un coup d'œil en arrière quand le camion a démarré. Y avait des mouettes qui plongeaient, au cas où y aurait eu à manger, et puis elles se sont envolées, furieuses d'avoir rien trouvé. Tonton Noely m'a demandé pourquoi je chouinais autant à cause de quelques pauvres coquillages, et j'ai pas su lui expliquer. Mon frère Peadar s'est fichu de moi et il m'a filé un coup de coude. À la maison, Mamie a passé un savon à Tonton Noely parce que j'étais méchamment cramé. Il m'avait pas mis de crème solaire.

Noreen a eu un bébé qui est mort au bout de quelques jours. Le docteur l'avait prévenue à la naissance qu'il pourrait pas survivre. Noreen, elle voulait pas y croire. Elle répétait que c'était un bébé magnifique, qu'il était juste parfait et que tout allait bien. Elle l'a ramené chez elle et tout. Le jour où elle est sortie, les infirmières étaient en larmes. Elles savaient bien qu'il avait aucune chance, ce petit. N'empêche, Noreen acceptait toujours pas. Regarde-le, Mamie, mais regarde, il est parfait, non ? Elle mentait pas, Noreen, j'ai vu le bébé moi-même. Sauf qu'il avait le cœur qui marchait pas, il battait pas comme il faut. Quand le petit est rentré à la maison, j'ai pas bougé de devant chez ma sœur. Je voulais pas entrer pour pas les déranger alors qu'ils étaient tellement inquiets et qu'ils faisaient des prières en essayant de garder espoir. Je me mettais à l'ombre sous le grand saule pleureur qui retombait par-dessus le mur de leur jardin. J'étais là pour monter la garde contre la mort. Pourtant j'ai pas réussi à l'empêcher de venir. À un moment j'ai entendu les hurlements de Noreen. PJ est sorti, il s'est approché du mur pour me dire d'entrer. Noreen tenait le petit bébé dans ses bras, et elle m'a attiré contre elle. Entre les larmes

qui ruisselaient, la chaleur de son corps et le bébé pressé contre moi, j'arrivais tout juste à respirer. Mon cœur, je sais que tu es resté dehors pendant tout ce temps. Je regrette tellement, tu sais. Je ne me suis pas bien occupée de toi, mon cœur, et tu vois, je suis bien punie. Pardon mon chéri, mon petit amour. À la fin, je savais plus si elle me parlait à moi ou à son enfant. J'y repense souvent, à ce qu'elle a dit ce jour-là. J'ai l'impression qu'elle pense que c'est ma faute si elle a perdu le bébé, comme c'était ma faute que maman soit morte. Je dis ça, mais au fond j'en sais foutrement rien.

Qu'est-ce que je vais pouvoir me trouver comme boulot ? Si seulement Bobby s'installait à son compte et me proposait une place ! Le rêve, quoi. Pour lui, je suis prêt à trimer comme un bœuf. J'ai refait les peintures de la maison, j'ai emprunté le taille-haie du mari à Noreen et j'ai coupé les haies sur tous les côtés du jardin. J'ai aussi fabriqué un panneau neuf pour réparer la clôture du fond, là où elle était toute défoncée et déglinguée, et puis je me suis débarrassé des mauvaises herbes, en arrachant bien les racines pour qu'elles repoussent plus. Mamie, elle aurait été enchantée de voir ça. Mon frère Peadar, il prétend que je me fourre le doigt dans l'œil si je m'imagine récupérer la maison. D'après lui, on est tous égaux devant la loi, rapport à la propriété. Même si Mamie avait signé des papiers pour que j'hérite, ce qui est pas le cas, il dit que je paierais une fortune en frais de succession. Tiens, tu aurais bonne mine d'aller à la Credit Union réclamer trente ou quarante mille euros, toi qui es sans boulot et qui as pas un radis sur ton compte. Voilà ce qu'il me dit, Peadar. Mais du boulot, y en a nulle part. Peadar veut qu'on mette en vente la maison. Il pense d'abord à ses enfants, lui. Dernièrement, il a rappliqué avec un type d'une agence, qui se servait d'un de ces gadgets trop cool qui te mesurent une pièce rien qu'en appuyant sur un bouton. Magique, ce truc. Le mec, il m'a fait un clin d'œil en m'expliquant que c'était du laser. Il m'avait tout l'air d'un fouille-merde, celui-là.

Tu ferais aussi bien de te remuer, me dit Peadar. J'ai vraiment envie de lui répondre de se casser et d'aller se faire foutre, mais il est fichu de péter un câble et de m'arracher la tête. Il disjoncte facilement, mon

frère. Noreen m'a proposé de loger chez elle, mais je peux pas accepter. Je voudrais pas qu'en me regardant, ils pensent à leur petit bébé qui leur a été enlevé parce que Noreen prenait pas soin de moi. C'est pas la vérité, mais si Noreen s'est mis ça dans la tête, ça revient au même. Je veux jamais faire de peine à Noreen, c'est une fille tellement bien.

Je me suis déplacé en ville, jusqu'à cet hôtel qui vient d'ouvrir, parce que Pôle Emploi me l'avait demandé. J'ai eu un entretien et tout, et on m'a annoncé que ce serait en cuisine, pour la plonge. C'est un métier exigeant, a dit le type qui m'a reçu. Il s'était mis une cravate rose. Mamie l'aurait traité de tête de nœud, j'en suis sûr. Cette cravate rose, j'avais les yeux qui revenaient tout le temps dessus. Il m'a montré l'endroit où je devrais récurer les casseroles et le reste. Y avait déjà un gus en train de bosser, un étranger penché sur l'évier, qui frottait comme un malade. Il avait le pantalon tout trempé. Il m'a lancé un regard, genre je t'égorge dans la seconde si tu t'approches de mon bac. Les immigrés, ils sont pas commodes, des fois. Le bonhomme à la cravate rose a voulu savoir le nom de mon répondant, et comme je le fixais avec des yeux ronds, il m'a demandé qui appeler pour vérifier mes *références*. D'accord, je vois, c'est Bobby Mahon, je lui ai dit. Il s'agit de votre dernier employeur ? Oui, enfin, non. Oui et non, en fait.

Mon Dieu, a dit le gars en secouant la tête. On vous tiendra au courant.

J'y compte bien.

Brian

Je me rappelle encore ce que disaient mes parents, à l'époque où tous ces jeunes sont partis en Australie. Matty Cummins, les deux Walsh, Anselm Grogan et les autres, ils les tenaient pour un ramassis de glandeurs. Ces branquignols se tiraient à l'autre bout de la planète pour se bourrer la gueule, alors qu'il y avait tellement d'opportunités pour bosser sur place. Mais attention, tout est question de contexte, Pawsy Rodgers ne le répétait jamais assez. Quand on porte un jugement, il faut avant tout tenir compte du contexte. Bien envoyé, mon vieux Pawsy, en plein dans le mille. Aujourd'hui, c'est moi qui fiche le camp en Australie, et ma mère pleure toutes les larmes de son corps ; mon père, lui, il refuse carrément d'en parler. Dénî absolu. (Il se figure que les choses n'existent pas pour de bon tant qu'il n'a pas admis leur réalité – l'homosexualité, par exemple, les drogues ou encore Marilyn Manson. Quand tout le monde discutait du coming out de Donal Óg, à Cork, il regardait par la fenêtre en fredonnant si quelqu'un y faisait allusion devant lui. Dis donc, Paddy, t'as des nouvelles de Cusack ? *La, la, la...*)

Moi je pars en Australie dans un contexte de grave récession, et du coup je ne suis ni un abruti ni un fumiste. Je suis plutôt un personnage tragique, une incarnation moderne du fermier misérable écrasé par la famine, chassé de son petit lopin par un Exploiteur Sans Scrupules, contraint de choisir entre la tombe et le bateau-cercueil. Matty Cummins et compagnie étaient des racailles. Moi je suis une victime. Ils ont lâché des boulots corrects pour aller faire les cons en Australie. Moi je n'ai pas trouvé à me caser depuis que j'ai terminé ma formation. J'entends ma mère d'ici, quand elle papote avec ses copines, Vous vous rendez compte, il est obligé de s'exiler au bout du monde pour trouver un emploi. Comment expliquer qu'on les ait laissés dévaster ce pays ? Qu'on ait gobé tous leurs mensonges ? Évidemment, ce ne sont pas les fils des banquiers, des promoteurs ou des ministres qui doivent tout quitter pour chercher du travail. Et dire qu'on s'est saignés aux quatre veines pour qu'il passe ses examens.

C'est ça, ouais, saignés aux quatre veines. C'est moi qui me suis fadé tout le boulot, pas eux. Bouh ! Si on amène le sujet dans la conversation, mon père a les yeux qui se voilent, et il commence à suçoter son dentier en regardant par la fenêtre d'un air absent. Si j'abandonnais un bon job pour partir, il me traiterait d'abruti et de racaille toute la sainte journée et se mettrait en rogne. Pour moi, ce serait plus simple à gérer. Je pourrais au moins lui dire de la boucler, on aurait une prise de bec et je serais fumasse au lieu de me sentir coupable. Mais vu qu'il moufte pas, j'aurais du mal à lui demander de la fermer. Je crois même qu'il ne se rend pas compte qu'il chantonne.

Ce qui m'a donné envie d'aller en Australie, c'est que je connais des tas de gens qui y ont passé au moins une année, et ils se sont trop éclatés. Les parents pourraient se faire une raison, merde. Je vais quand même pas rejoindre les talibans en Afghanistan ! L'autre nuit, j'ai entendu ma mère faire une scène à mon père à ce sujet. Du genre, messes basses à voix haute. Il est trop jeune, Paddy. Il va prendre des cuites, c'est tout, et se vider les poches pour vivre comme les jeunes Farrell, et il ne trouvera pas d'emploi ni rien. Là-bas, tu peux parier qu'il n'ira même pas à la messe. En Australie, les gens ont une dent contre les Irlandais, en plus – tu sais qu'il y a quelques mois, ils ont battu un pauvre bougre à mort à la sortie d'un pub ? Et mon père a juste répondu, *La, la, la*, comme d'hab. Elle le torturait, je ne vois pas d'autre mot. Paddy, tu voudrais pas en discuter avec lui ? Explique-lui que c'est pas le prix du billet qui nous gêne, et d'ailleurs si jamais il vient à perdre cet argent, on lui mettra de quoi sur son compte à la Credit Union, tu veux bien, Paddy, allez... Paddy ? *La, la, la...*

Ma copine m'a jeté il y a quinze jours. Elle n'était pas du tout d'accord pour m'attendre ici comme une gourde pendant que je m'envoyais tout ce qui bougeait en Australie. Elle a vu les photos de mes potes sur Facebook, et sur toutes ils sont en train de palucher des nanas en bikini. Laisse tomber, elle m'a dit. Et là, elle m'a regardé de très près, avec un rire nerveux, en me demandant pourquoi je pleurais. Mais tu pleures ? Mince, tu pleures pour de bon ? Aucune chance. La pauvre conne. Comme si c'était pour elle que je pleurais. C'est elle qui sera en larmes la prochaine fois qu'on se verra. J'aurai perdu mon bide, je serai incroyablement bronzé, juste de passage à la maison avant de m'envoler vers ma villa en bord de plage et mon job fabuleux qui me rapporte des tas de thunes. Quelle pouffiasse. Ben quoi, elle a

fait pendant que je remettais mes baskets, tu pars comme ça ? T'as rien de plus à me dire ? Non, j'avais rien à ajouter. J'ai quand même envoyé un coup de latte dans la porte de sa chambre, avant de sortir. Nom de Dieu ! elle a crié. En partant, j'ai croisé son père dans l'escalier, avec sa grosse moustache crapoteuse genre cet enfoiré de Staline, et ses petits yeux ronds et noirs remplis de suspicion. Je lui aurais bien mis une beigne. Vieux con.

Vous connaissez le truc, quand on s'est habitué à une baise régulière, et qu'on en est privé tout d'un coup ? Si tu vois chialer un mec parce qu'il a rompu avec une femme, c'est seulement à cause de ça. C'est le cul qui lui manque, point. L'amour est un mécanisme physique qui garantit la survie de l'espèce. C'est en même temps un concept abstrait qui inspire aux gens des chansons, des livres et des films. Dans les deux cas, ce n'est qu'une construction. Voilà le genre de raisonnements à la mords-moi-le-nœud que j'écrivais dans mes disserts, au lycée. Pawsy, ça le faisait bicher. Brian, tu as un esprit très affûté. C'est ça, tu l'as dit. Mon cul, ouais. Brian, tu devrais t'orienter vers les lettres et les sciences humaines. Évite le bâtiment, ne te laisse pas allécher par les gros salaires, Brian, ils ne dureront qu'un temps. Ne gaspille pas ton intelligence, Brian. C'est bon, Pawsy, sois gentil et lâche-moi.

Ce que je me dis, c'est que j'aurai vite fait d'oublier Lorna quand je me taperai une jolie blonde en Australie. C'est le manque de baise qui me rend sentimental, ces temps-ci. L'influence envahissante de la culture de masse : je me *crois* malheureux à cause de Lorna. Tous ces machins abêtissants qui passent sur MTV. Au niveau intellectuel, j'en ai rien à battre, de cette meuf. La dichotomie est assez bizarre, d'accord. Les émotions et la connaissance. Nos sentiments sont plus puissants que notre conscience de leur artificialité. Merde, il faudrait que je note toutes ces conneries et que je les envoie à Pawsy avant de partir.

Kenny est passé tout à l'heure. Il a acheté une tonne d'ecstasy, alors qu'on part dans moins d'une semaine. Quel boulet. Comme ça, il m'a expliqué, on sera fracassés non-stop, et nos vieux pourront toujours nous bassiner, on entendra même pas. Je sais qu'il a la trouille de voyager en avion, Kenny. Il a peur aussi de faire de la peine à ses parents. On est tous pareils, pour ça, toute la vie on redoute de blesser ses parents. Pour quelle raison ? Pourquoi faut-il qu'on soit bridés par

les sentiments d'autrui ? Est-ce parce que mes actes les affectent inmanquablement ? Suis-je la particule d'anti-matière qui répond à leur particule de matière, deux objets en perpétuelle interaction, même si une galaxie venait à les séparer ? Le plus vaste océan du monde suffirait-il à engloutir toute la culpabilité que je porte ? Ho, là, mec, arrête un peu de gamberger ! Je vais finir par tenir un journal intime, style je me la pète.

Maintenant, je suis convaincu que ce sera une véritable épreuve d'aller à l'aéroport. Ma mère insistera pour m'accompagner, et elle pleurnichera tout du long. Elle fera une crise à mon père. Lui, il roulera à un petit soixante à l'heure, les doigts crispés sur le volant, les mâchoires serrées. Et si je le vois pleurer, je vais fondre en larmes moi aussi. Kenny va me casser et me chambrer pendant tout le vol. Et je parie qu'il racontera tout aux hôtes les plus sexy. Salut, beauté ! Vous savez pas que ce mec a chialé comme un gosse sur le trajet jusqu'à Shannon ! Ça vous ennuie pas de lui prêter votre trousse à maquillage, ça devrait le requinquer un minimum. Vous auriez pas un film à l'eau-de-rose à lui montrer ? Ha, ha ! Très drôle ! Par moments, j'ai envie de lui envoyer des baffes, à Kenny. En fait, j'ai tendance à m'emballer sur des trucs qu'il pourrait dire, ce qui est totalement injuste, j'avoue. Je suis à cran, ces temps-ci. On dirait une nénette avec des règles douloureuses. Merde, il faut vraiment que je dégage.

J'ai vu Bobby Mahon ce matin, sur le Height. J'aidais mon père à désherber pendant qu'il priait pour les chères âmes des absents. Bon, le moment est mal choisi pour le charrier, c'est vrai. Bobby est passé par l'échalière, près de la barrière fermée. Il paraît qu'il s'envoie une bimbo de la ville un peu allumée, une ex de Seanie Shaper qui a acheté une des maisons de Pokey Burke, dans le « lotissement de l'Apocalypse ». Ça fait pas mal de grabuge, actuellement. Il vous faudrait voir la femme de Bobby, Triona. Carrément bandante. Il en veut, Bobby, je suppose qu'il se tape les deux tous les jours. Les types comme Bobby Mahon, tout leur sourit, dans la vie. C'est peut-être pas une lumière, mais c'est un mec, quoi. Il n'a rien à prouver. Kenny trouve qu'il ressemble à Paul Newman dans *Luke la main froide*, personne est foutu de le battre. À la fin de la finale-du-comté-qu'on-a-

failli-gagner, il a foncé sur les joueurs de McDonagh en abattant son *hurley* de toutes ses forces, ensuite il l'a balancé et a cogné cinq ou six gars devant le sergent Jim Gildea, puis une dizaine des autres bouses qui s'interposaient entre lui et l'équipe de McDonagh. J'étais encore un gamin, à l'époque. Je rêvais d'être Bobby Mahon. Je pense que c'est toujours le cas. Je suis trop nul. Pourquoi je ne peux pas me contenter d'être moi-même ?

Trevor

Je ne sais pas précisément à quelle heure se lève Mère. Je suis déjà parti quand elle se réveille. Certains jours, je prends ma voiture et je vais jusqu'à Galway. J'ai toujours peur au moment de franchir le pont de Portumna, comme quand j'étais petit. Les planches mal jointes de la chaussée claquent toujours autant, comme si elles risquaient de se disloquer sous mon véhicule. Les jours de beau temps, on peut s'asseoir dans Eyre Square et passer la journée à regarder les jambes des filles. Il y en a qui s'habillent si court qu'on voit presque leurs sous-vêtements. J'ai acheté des lunettes enveloppantes qui les empêchent de voir la direction de mon regard. La seule chose, c'est qu'il faut éviter de bouger la tête pendant qu'on les suit des yeux. J'ai fait en sorte de cacher mes verres teintés à Mère, mais elle s'est débrouillée pour mettre la main dessus. Je suppose qu'elle a fouillé dans ma voiture. Elle m'a demandé ce que je comptais en faire, en disant que c'était une cochonnerie en plastique. Elle a ajouté qu'elle espérait que je ne me promenais pas dans le village avec, sinon les gens me prendraient pour un fou. J'avais l'air d'un clown avec ces lunettes. Elle m'a dévisagé en secouant la tête. Faute de trouver une réponse, j'ai baissé les yeux vers le sol. J'ai vu qu'elle rangeait les lunettes dans la poche de son tablier.

Je suis en train de mourir. C'est une certitude. Un de ces jours, mon cœur va s'arrêter et ce sera fini. Il m'arrive de ressentir une douleur lancinante dans la main gauche. Une artère bouchée, peut-être. Parfois je suis pris de vertiges, je sens un martèlement au niveau des tempes. Le sang dans mes veines coule trop lentement ou se précipite. Hier soir, au moment de sombrer dans le sommeil, j'ai sursauté violemment. Je crois que mon cœur a lâché avant de se remettre en branle. Bientôt je serai mort. Pourvu que je ne sente rien venir, que la chose se produise dans mon sommeil. J'espère que mes poumons ne vont pas se contracter et me brûler sous l'effet du manque d'air. J'espère qu'au moment de s'éteindre pour toujours, mon esprit ne me présentera pas des images épouvantables. J'espère que ma vie ne

défilera pas en l'espace d'une poignée de secondes, traversant ma conscience comme un hurlement. Je souhaite que tout s'arrête, simplement.

Hier dans l'après-midi, j'ai revu cette fille. Elle était devant sa porte, en train de regarder un enfant jouer sur son tracteur en plastique. Le petit criait très fort, comme s'il ne s'en rendait pas compte. Des cris prolongés qui s'achevaient sur une note montante. Il doit avoir dans les deux ans et demi, peut-être trois. Il avait l'air heureux. La maison est peinte en blanc, et devant il y a des bordures fleuries dans le jardinet. On dirait une dent saine plantée au milieu d'une dentition cariée. Dorothy, l'amie de Mère, occupe la seule autre maison habitée du lotissement. J'ai l'impression qu'elle me prend pour sa bonniche. D'après Mère, ce logement lui a coûté les yeux de la tête, elle l'a payé bien plus cher que le prix du marché. Elle était prête à tout pour quitter sa vieille baraque mal isolée. Dorothy ne jurait que par ce lotissement, elle s'imaginait que ce serait chic.

La semaine dernière, Dorothy m'a demandé de peindre ses rebords de fenêtre. Je suis arrivé avec de la peinture blanche et un pinceau. J'avais apporté un tournevis plat pour ouvrir le bidon. Et elle qui me crie dessus avec sa voix de crécelle, Mais ce n'est pas une émulsion ! Il faut absolument une émulsion ! Je me suis vu en train de planter le tournevis dans son œil laiteux. Est-ce que la mort serait instantanée ? Peut-être qu'elle tournerait sur elle-même en hurlant et empoignerait le manche du tournevis ? En tournoyant, elle projetterait autour d'elle une légère brume sanglante qui dessinerait un arc de plus en plus large. Le sang saturé d'oxygène aurait une teinte rose. La fille d'à côté viendrait peut-être voir ce qui se passe. Entre-temps Dorothy aurait cessé ses grimaces d'agonie, et la fille me dirait : Vous l'avez tuée. Et moi je lui répondrais : J'étais obligé de le faire, elle n'était pas vraiment humaine. C'était un vampire. Là-dessus Dorothy se réduirait à un nuage de poussière. Et la fille se jetterait dans mes bras.

Ces derniers jours, j'ai mal dans le bas du dos si je reste debout trop longtemps. Il arrive que la douleur se déplace vers l'avant. Qui sait si mes reins défectueux ne sont pas en train de déclarer forfait ? Et s'il s'agissait d'un cancer des testicules ? Je sais qu'il peut provoquer des

douleurs disséminées dans tout l'organisme. Elles circulent le long de la jambe, dans la colonne vertébrale, dans le ventre. Il se peut que je sois perclus de tumeurs. C'est très probable, selon moi. Je suis sûr et certain d'être atteint d'un cancer de la peau. Quand j'étais enfant, ma mère ne m'a jamais mis de crème solaire. Elle m'a assassiné petit garçon en m'infligeant le cancer de la peau. Un meurtre progressif et indétectable, un investissement sur l'avenir, le crime parfait. Il faut qu'elle ait du génie, pour savoir prêter au mal une telle apparence de normalité. Elle peut être malfaisante simplement en préparant un gâteau, sans même battre des paupières. Elle s'agite au milieu d'un tourbillon de farine, si bien que sa vieille figure anguleuse flotte au-dessus, comme privée de corps, et elle me dit par exemple : Pourquoi es-tu resté si longtemps dans la salle de bains ? Ou bien : Tu sais que le fils de Dorothy a le grade de capitaine ? Ou encore : À quoi ça ressemble, un homme diplômé en pédagogie Montessori ? Ou : Tu deviens gras comme un cochon.

Parfois, j'aperçois dans un éclair sa langue noirâtre et fourchue qui retourne se nicher dans sa bouche. Sait-elle que je l'ai surprise ? Je me le demande. À mon avis, elle sait que je l'ai vue, mais elle est persuadée que je ne peux pas y croire. Elle s'imagine que je doute de mon bon sens. Elle fait tout son possible pour me rendre fou. La démence est l'aliment qui nourrit ces créatures, c'est évident. Dorothy aussi en est une. Il me serait facile de les éliminer l'une et l'autre, mais avant de passer à l'acte, je dois m'assurer que leur nature est connue de tous. Sinon je finirai en prison, ou à l'hôpital psychiatrique de Dundrum si je plaide la folie. Mais si je les démasque avant de les tuer, je ferai figure de héros. Elles dégagent la même odeur, toutes les deux, et leur aspect est à peu près identique. Elles sont associées dans le mal. Je vais devoir enlever le petit de la voisine de Dorothy. Lloyd m'aidera, je l'empêcherai de faire du mal à l'enfant. Il nous faudra quand même dessiner des marques sur lui, je suppose. Ensuite je tuerai Mère et Dorothy, et je raconterai que je les ai surprises sur le point de sacrifier l'enfant. Je dirai que ce sont des sorcières. Elles me retiennent prisonnier par un sortilège depuis que je suis bébé. Ne touchez pas les corps, il est possible qu'elles ne soient pas vraiment mortes. Les autorités feront appel à mes services de consultant. Je suis sans doute le seul être humain capable de détecter ces créatures et de s'en débarrasser.

Parfois je reste assis pendant des heures, immobile, à réfléchir à certaines choses. Au bout d'un moment, je plonge dans une espèce de transe. Quand j'émerge de cet état, je ne me rappelle plus à quoi je pensais auparavant, je sais seulement que mes réflexions devenaient trop intenses. Mon crâne palpite d'un élanement sourd. C'est encore arrivé hier soir : j'étais installé sur le canapé et, par la porte ouverte, je regardais Mère préparer un gâteau à la cuisine. La première chose que je me rappelle après ça, c'est que mon corps s'était affaissé en avant, ma tête reposait quasiment sur mes genoux. L'épisode de *Judge Judy* était presque terminé. Mère était en train de me secouer. J'avais une image étrange dans la tête, Mère avec une langue bifide de serpent. Tout en me secouant pour que je me réveille, elle a prononcé mon nom plusieurs fois. Trevor, oh, Trevor. Ses yeux étaient embusés de larmes. Tout va bien, Mère. Je vois bien que non, enfin. Va donc faire un tour chez le docteur Lonergan. Il faut que tu prennes quelque chose pour t'empêcher de craquer. Je ne supporterai pas de te voir « partir en morceaux » comme ton père.

Mon père a commencé par se dédoubler, et puis il s'est cassé en morceaux. C'est ma définition de la schizophrénie : d'abord on se divise en deux, et on finit en fragments. Suis-je moi-même schizophrène ? Est-ce une maladie héréditaire ? Je pourrais me renseigner, mais je préfère éviter. C'est un peu comme s'il me suffisait d'ouvrir la porte de la penderie pour savoir si un monstre embusqué m'attend pour me tuer, mais que je ne faisais jamais le geste. Je risquerais de le réveiller, en faisant ça. Et pas question que je tire un monstre du sommeil. Surtout pas.

Je me demande si la voisine de Dorothy a un petit ami. D'après elle, elle n'est pas mariée. Dorothy est obnubilée par cette fille. Trois hommes passent régulièrement chez elle. Un individu débraillé qui semble être le père de l'enfant et qui le promène dans la rue en le tenant par la main. Un homme plus âgé qui est vraisemblablement le père de la fille. Il tond l'herbe des bas-côtés sur toute la longueur de la rue. C'est lui tout seul qui entretient la voie. Dorothy prétend que c'est

quelqu'un de convenable, à première vue, il se tient très droit et il porte beau, mais pas au point de se prendre au sérieux. Et elle ajoute qu'il doit être malade de honte à cause de sa fille, avec sa poitrine aguicheuse et son petit bâtard. Le troisième, un grand blond costaud à la peau tannée par le soleil, ne vient que depuis quelques semaines. Il est déjà passé à trois reprises, au moins. Il fait des allées et venues avec des outils et des pièces de bois. Dorothy pourrait croire qu'il vient simplement pour bricoler, si ces deux-là n'étaient pas aussi familiers l'un envers l'autre. La fille n'arrête pas de le toucher. Impossible de savoir comment elle le rémunère pour les travaux. Elle est sans emploi. Ce sont probablement les services sociaux qui lui ont procuré ce logement. Si c'est pas un peu fort ! a commenté Dorothy. De nos jours, il suffit d'être une petite traînée pour qu'on vous serve tout sur un plateau.

Je vais prendre beaucoup, beaucoup, de temps pour les peindre, ces rebords de fenêtre. J'ai besoin de voir de mes propres yeux ce grand gaillard tout en muscles. Il faut que je me fasse une idée de ses relations avec la fille. Pour le moment il reste un mystère, un facteur inconnu. Je ne peux pas penser à elle sans qu'il s'immisce dans mon esprit. L'autre jour elle portait une jupe en jean. Est-ce qu'il glisse dessous sa grande patte calleuse ? J'aimerais croire qu'il la respecte, mais de nos jours les hommes respectueux sont une exception. Il lui demande certainement de lui faire des choses, et elle doit s'imaginer qu'elle n'a pas le choix, sinon il refusera de terminer les travaux qu'il a entamés. Ils sont comme ça, ces types. Il faudra que j'intervienne si je le vois tenter d'abuser d'elle pendant que je peins les rebords de fenêtre, à l'étage. Je me vois enfoncer la porte à coups de pied, le gars se tourne vers moi et je le frappe de toutes mes forces avec le plat de la main, en plein dans le plexus solaire. Il meurt sur le coup. Je réconforte la fille qui sanglote dans mes bras. Tout va bien, le monstre est parti. J'espère que mon cœur ne s'arrêtera pas avant que j'aie pu sauver cette fille. Je ne me sens pas très bien. Je crois que j'ai encore réfléchi trop intensément.

Bridie

J'ai toujours juré que je ne remettrais plus les pieds dans le comté de Clare. Même depuis le rivage de Castletlough, je refuse de me tourner vers sa limite est, de l'autre côté du lac. La colline de Ton Tenna me nargue sur la route de Limerick : derrière elle se cache le comté de Clare. Un jour où nous mangions dans un charmant restaurant de Ballina, je suis restée obstinément dos à la rivière, parce que Clare se trouvait sur la rive opposée. Il y a près de vingt ans, mon deuxième garçon est allé pêcher là-bas avec son oncle et ses frères, et les vagues l'ont emporté. Il est tombé de son rocher et il s'est noyé. Depuis, la seule pensée de cet endroit m'est insupportable. Il n'est pas une heure de la journée où je ne pense à lui. Ce qui m'obsède plus que tout, ce sont les derniers instants de sa jeune vie : le choc qu'il a dû éprouver au moment où la mer s'est emparée de lui ; ce qu'il a ressenti en sombrant de plus en plus loin vers les profondeurs. A-t-il entendu hurler Jim et ses frères ? A-t-il senti l'océan refermer sa poigne sur lui ? Je sais bien que j'ai tort de ressasser ces idées-là, mais autant demander à l'abeille de ne plus s'approcher des fleurs.

Le jour de l'accident, notre voisin, John English, nous a conduits jusqu'à Spanish Point, où on avait organisé les recherches. Ce trajet, jamais je ne pourrai l'oublier ; c'est la dernière fois que j'ai connu l'espoir. Les portables n'existaient pas, à l'époque, et je me suis dit tout du long, ils l'auront retrouvé quand on arrivera, et il sera là, enveloppé dans d'épaisses serviettes blanches, grelottant et pleurant à cause du choc et du froid. S'il y avait eu un chemin plus long, j'aurais supplié John English de l'emprunter. Je serais restée indéfiniment dans cette voiture, à l'abri de mon espérance. À la minute où nous nous sommes arrêtés, j'ai su qu'il n'y avait plus d'espoir – personne ne semblait affairé. Je leur ai crié de retourner en mer, de se dépêcher, vite, sinon il sera déjà à mi-chemin de l'Amérique, mais ils n'ont fait que me regarder d'un air triste, avant de poser les yeux sur la mer houleuse en secouant la tête. Finalement on ne l'a jamais retrouvé. L'océan avide l'a avalé et a gardé ses petits os.

J'ai couru comme une folle sur la route côtière qui menait à Quilty, couvrant des kilomètres en scrutant les flots, comme si j'avais une chance de l'apercevoir en train de marcher sur les eaux, agitant sa petite main en attendant les secours. Ils ont dépêché une deuxième équipe pour se mettre à ma recherche. Je suis tombée sur une petite église qui portait un très joli nom : l'Étoile des mers. Je suis entrée, je me suis agenouillée en me signant, la tête inclinée, et quiconque m'aurait vue aurait pu croire que je priais Dieu pour mon fils disparu. Mais ce n'était pas ça : j'étais en train de Le maudire. Salaud, espèce de salaud, sous prétexte que Ton fils a été tué, doit-on vraiment souffrir éternellement ? Ne T'es-tu pas suffisamment vengé ? Et puis Ton fils n'est resté que trois jours chez les morts. Est-ce que mon garçon se relèvera dimanche, comme le Tien ? Je ne suis jamais retournée à la messe depuis. Pendant vingt ans, je suis restée à l'écart de Dieu et du comté de Clare. Et voilà qu'aujourd'hui j'envisage d'aller vivre là-bas, pas très loin de l'endroit où Peter a disparu, pour travailler à l'entretien dans un hôtel qui vient d'ouvrir. Je serais chef du service, rien que ça.

Mon mari m'a reproché la mort de Peter. Après tout, c'était mon frère qui l'avait emmené pêcher. Et c'était moi, ce jour-là, qui l'avait préparé au départ, avec son petit short, une tartine de crème solaire, sa canne à pêche et son sac de sandwiches et de friandises, et lui qui arrivait tout juste à parler, tellement il était excité qu'on lui permette d'accompagner son oncle et ses frères. Michael soutenait que si lui avait été là, il l'aurait averti des dangers, il aurait ordonné à mon frère de ne pas le quitter des yeux une seconde, en bref il aurait fait une foule de choses que j'avais négligé de faire. Avec les années, la liste n'a cessé de s'allonger, à tel point qu'elle a fini par nous séparer. Quand il est parti définitivement, la seule différence a été le silence. La douleur demeurerait égale à elle-même. Les rares fois où nous nous croisons, nous échangeons à peine un signe de tête. Les enfants ne me racontent jamais de quoi ils parlent avec leur père. Peu importe. Ces derniers temps, il a énormément vieilli.

Il ne me reste pas un sou. Dans le temps, Michael envoyait de l'argent chaque semaine, jusqu'à ce que le dernier des garçons ait

quitté la maison. Pendant de longues années, j'ai été employée à Thurles, au Town End Hotel. On m'a licenciée l'an dernier, pour donner ma place à une jeunette maigrichonne. Quand je suis allée me plaindre à Mary Wills, la chef du personnel, elle m'a répliqué ceci : Mais Bridie, ce n'est pas ton poste qu'on a attribué à cette fille, toi tu n'as jamais eu le titre de *manager*, alors qu'elle, elle sera *responsable* de l'entretien. Vu qu'il aurait été illégal de me mettre au chômage et de me remplacer par quelqu'un d'autre, ils se sont débrouillés pour changer l'intitulé du poste et engager cette petite connasse. Là-dessus, je lis une annonce dans le journal pour un entretien d'embauche dans un nouvel hôtel. Tout le monde pouvait postuler, il suffisait de se rendre à Nenagh, dans Abbey Court, et d'attendre son tour pour se présenter devant une petite pimbêche en jupe courte qui se donnait des airs importants. Bridie, a-t-elle observé avec un sourire suffisant, vos expériences professionnelles ne sont pas très variées. Ma vie non plus n'est pas très variée, je lui ai répondu. Cela dit, je n'ai jamais manqué un jour de travail, jamais réclamé d'augmentation ni laissé un brin de poussière dans une chambre. Je n'en voulais même pas, de leur boulot merdique, sauf qu'on me l'a donné, avec en prime le logement sur place et les repas fournis. Par les temps qui courent, on pourrait tomber beaucoup plus mal. Dans la conjoncture actuelle, comme ils disent si bien.

J'ai annoncé à l'avant-dernier de mes fils que j'envisageais de vendre la maison. Si vous aviez vu la tête qu'il a faite. Il s'est mis à la colle avec une fille ; une fille de médecin, attention. Elle étudie pour un mastère à l'université, pendant que monsieur étudie ses possibilités. Un bon coup de pied au cul, voilà le choix que je lui laisserais, à celui-là. Il est trop habitué à se radiner ici le bec enfariné chaque fois qu'il se dispute avec la fille, il me ramène des saletés et des microbes, et en plus il fait la gueule. Elle est venue ici une fois, sa copine. Mrs Connors, si vous saviez comme il est sensible. D'accord, si vous voulez, c'est une petite fleur délicate. Elle fumait des clopes sous mon nez en regardant mon intérieur d'un œil dédaigneux, et j'ai eu beau lui poser un cendrier sur les genoux, elle a laissé des pelletées de cendre sur mon joli tapis tout propre. Maigre comme un clou, elle était. Elle ne mange jamais de viande, et du coup Eugene fait pareil. Il prétend que, pour un humain, ce n'est pas naturel de consommer la chair des autres animaux. C'est une absurdité du point de vue de

l'évolution, à l'entendre. Je vais lui en fiche, moi, des absurdités. Il fallait le voir se gaver de rosbif à la maison, tout juste s'il utilisait sa fourchette.

C'est terrible de se mettre en rogne aussi facilement. Ce pauvre garçon, il en est encore au stade des expériences. Il ne sait pas à quel point il connaît rien à rien. Mon Dieu, c'est encore un enfant, dans le fond. Je réagis de la même façon avec tous mes fils : à la moindre provocation, je suis prête à leur sauter à la gorge. Je ne suis plus la même depuis que l'océan m'a enlevé mon Peter. Avant ça je n'étais pas coléreuse, je ne faisais pas la leçon aux gens. Je les encourageais, au contraire, je pardonnais sans peine et, si un problème surgissait, je prenais le parti d'en rire. Pendant les années qui ont suivi la mort de Peter, j'entendais les chuchotements nerveux de mes enfants dans la pièce d'à côté, serrés les uns contre les autres, étouffant par moments un éclat de rire qui perçait l'obscurité, alors que j'arpentais la maison en râlant contre tout et n'importe quoi, la poussière, la saleté, la vaisselle ou leur comportement, ils n'auraient pas levé le petit doigt pour aider au ménage, et si c'était pas un malheur d'avoir une grande famille et d'être pourtant si seule au monde. Et puis, un jour, les rassemblements au salon et les murmures ont cessé. Ils ont tous décampé à la première occasion. Ils préféraient payer des loyers astronomiques en ville pour des cages à poule suintant d'humidité que me voir chaque jour saccager leur vie, gâter leur joie et obscurcir leur soleil.

Je ne me suis jamais remise. C'est toujours là en moi. Je suis incapable de pardonner à mon frère et à mes fils qui étaient présents ce jour-là, à Dieu, à la mer et au vent. Je n'ai jamais réussi à ramener la lumière dans mon esprit, ni à trouver la paix. Une fois, j'ai même dit au père Cotter d'aller se faire foutre. Malgré toute la bile que les gens déversent ces temps-ci, je doute qu'ils soient nombreux à avoir répliqué ça à un prêtre. Il a été terriblement secoué : il était là, assis chez moi, en train de parler avec sa gentillesse habituelle, avec ces paroles si douces que les gens le laissent souvent poser un baume sur leur cœur blessé, mais moi je ne sentais que ma colère qui enflait, jusqu'au moment où j'ai balancé ma tasse de thé posée sur l'accoudoir, en l'envoyant valser à l'autre bout du salon. Il a sursauté, et je suppose qu'en me regardant il a vu le diable sur ma figure, parce qu'il a changé d'expression et s'est levé d'un bond pendant que je lui disais

où il pouvait se les mettre, ses Écritures. Michael s'est précipité en présentant des excuses, et là j'ai piqué une crise, j'ai crié qu'aucun salopard ne m'avait présenté d'excuses, à *moi*, et j'ai hurlé tant et plus sans que personne arrive à me calmer.

L'autre jeudi, à la poste, j'ai rencontré cette fille Cahill qui a épousé le fils Mahon. Triona, elle s'appelle. Elle était avec leur petit garçon. Le portrait craché de son père, ce gamin. Il est tout simplement magnifique. Elle était quelques places avant moi dans la queue, et je lui ai trouvé l'air patraque. La file formait un S, si bien que le bataillon des vieilles carnes qui traînent toujours par-là l'avait en plein dans sa ligne de mire. Elles l'observaient en faisant semblant de la plaindre, mais c'était du pur bonheur qu'on lisait dans leurs yeux, un sentiment de triomphe. Le bruit circule dans tout le village que Bobby batifole avec une petite pétasse de la ville qui a acheté dans le lotissement de Pokey Burke. Quelle douche froide, doivent se dire les vieilles garces. Je me demande si c'est la vérité. Je devrais m'en moquer éperdument, mais Bobby est tellement sympathique. Ça me ferait du mal d'apprendre qu'il ne vaut pas mieux que la moyenne, qu'il est tout aussi pourri et infidèle que les autres. Il n'est pas ordinaire, ce garçon ; il vous parle avec ce petit air gêné qui vous donne presque envie de le serrer contre vous. Et il a ce regard lointain, aussi, même quand il vous fixe droit dans les yeux, qui laisse deviner en lui une douleur violente et une rare bonté. Je mettrais ma main à couper que Bobby ne fricote pas avec l'autre pin-up. Peut-être parce que j'ai ce souvenir de lui, le jour des obsèques de sa mère ; il avait beau être adulte, il avait encore l'air d'un petit enfant, et je crois qu'à le voir, tout le monde à part moi aurait demandé à prendre une part de son chagrin pour alléger son fardeau. Moi j'avais rompu définitivement avec Dieu, et je ne comptais plus lui réclamer quoi que ce soit.

À une époque, j'ai eu la marotte des travaux à la maison. Michael n'a pas protesté – je suppose que le vacarme des marteaux et des perceuses le dispensait de m'entendre. Un matin de bonne heure, on nous a livré un lot de briques pour le soubassement de la véranda qu'on faisait bâtir à l'arrière de la maison, côté jardin. Michael voulait

s'assurer que le voisinage ne repérerait pas le camion, de peur qu'on nous cherche des ennuis avec le permis de construire ou je ne sais quoi. On ne sait jamais comment les gens vont réagir à un léger changement de décor, ou à un petit obstacle qui leur camouflerait un chouïa le champ qu'ils ne regardaient jamais jusque-là. Pourtant, quelqu'un s'est arrangé pour nous surprendre : Frank Mahon est passé devant chez nous juste au moment où les deux gars descendaient du camion. Il promenait une espèce de corniaud efflanqué qui portait un morceau de corde autour du cou, avec une sorte d'anneau passé à l'intérieur, pour éviter qu'il s'étrangle avec cette saleté de laisse s'il tirait trop fort dessus.

Cette histoire remonte à pas mal d'années, et la femme de Mahon était morte assez récemment. J'étais là avec Michael, qui se tenait quelques pas derrière moi, et on n'entendait rien d'autre que le tic-tac du moteur en train de refroidir. Ce que j'ai vu alors, et l'impression bizarre que j'ai ressentie, les mots me manquent pour les décrire. Frank Mahon s'est arrêté en face de notre portail, au bord du fossé, et a regardé vers la maison. Tout à coup j'ai compris pourquoi : un des deux livreurs était son fils, Bobby. Et Dieu sait si ces deux-là avaient de vieux comptes à régler.

Bobby se tenait face à moi, prêt à entrer, pendant que son copain tripotait le panneau de commande de la plate-forme. Frank, lui, ne bougeait pas et continuait à regarder, et Bobby s'est figé brusquement, on aurait juré qu'il avait deviné sa présence. Pourtant il ne pouvait pas savoir qu'il serait là, puisqu'ils étaient arrivés par deux chemins différents. J'ai vu de mes propres yeux les couleurs se retirer du visage de ce garçon. Il n'a pas changé d'expression, mais j'affirme avoir vu sur ses traits une tristesse presque palpable. Il s'est retourné lentement, il y a eu un long silence, et Michael et moi sommes restés cloués sur place. Et puis Bobby Mahon a juste dit : Papa. Rien de plus. Son père le regardait toujours, et ses yeux d'un bleu si commun étaient en même temps noirs comme la nuit. Ensuite il a levé le bras, pointant vers son fils une branchette d'arbrisseau qu'il tenait à la main, et on aurait dit qu'un nuage obscurcissait le ciel, même si la lumière du matin était toujours la même. Il a baissé le bras en ouvrant la bouche, comme s'il voulait parler. Dieu du Ciel, a soufflé Michael malgré lui. Bonjour, Frank ! Il a suffi de ça pour chasser ce froid surnaturel, et Frankie Mahon a poursuivi son chemin vers le village,

s'éloignant de son fils toujours aussi livide. Tout ça n'avait pris qu'une poignée de secondes, mais il m'a semblé après coup qu'une matinée entière était passée.

Bobby n'a même pas accepté que je lui donne quelque chose, pour ce service qu'il nous avait rendu. Il se rappelait peut-être que dans son enfance, je les avais accueillis une journée et une nuit, lui et sa mère, une fois où son père était tellement ivre qu'il fracassait tous les meubles de leur petite ferme. Quand je les ai croisés sur la route, elle était en larmes et le petit allait nu-pieds. Je les ai ramenés chez moi sans poser de questions. Je ne voulais surtout pas la mettre dans l'embarras. Elle était aimable, et elle m'a exprimé discrètement sa gratitude. Je savais qu'il était en train de ravager la maison, et elle savait que je savais. Je crois qu'on serait devenues de grandes amies, elle et moi, si mon petit Peter n'avait pas quitté ce monde en emportant avec lui mon cœur et mon âme. Comment expliquer qu'un de mes enfants ait pu prendre mon cœur tout entier ? C'était injuste pour tout le monde. La vie n'est pas juste, comme dirait l'autre. Et on ne prétendra pas le contraire.

Jason

La semaine dernière, le jour où Bobby Mahon a tué son père, j'ai aperçu un gars sur la route, il marchait dans ma direction. Il a sauté par-dessus un muret avant que je puisse voir sa tête. Les chiens ont flairé quelque chose. Je sais au fond de moi qu'il s'agissait de Bobby. Les chiens, ils sentent l'odeur de la mort. On a dépassé la maison du vieux Mahon – et dire qu'il était mort à l'intérieur, sans qu'on en sache rien. Je l'ai vu, Bobby, juste après qu'il a fait le coup. Sûr qu'il avait encore du sang sur les mains. J'ai été trop bête de pas prendre des lunettes quand la Sécu les proposait gratis, ça m'aurait évité de me balader en plissant les yeux comme un imbécile. J'ai revu Bobby aux infos, quand ils l'ont arrêté, attaché par des menottes à un gros flic balèze. T'as des mecs qui se cachent la figure quand ils vont au tribunal ou qu'ils en ressortent, mais pas Bobby. Lui, il regardait droit vers la caméra, et son visage exprimait rien du tout. Je suis sûr et certain que c'est lui que j'ai croisé l'autre soir. Je me demande si j'ai intérêt à tout raconter à la police. Ça me gêne pas de balancer un type qui a refroidi son père. Qu'il aille se faire foutre, après tout. Qu'est-ce qui pourrait m'en empêcher ? Si je les sors du merdier ce coup-ci, les flics hésiteront peut-être à fourrer leur nez rougeaud dans mes affaires, la prochaine fois. Merde, je préfère quand même la fermer. Bobby est un mec bien, dans le fond.

La pire boulette de ma jeunesse, ç'a été de me recouvrir la figure de tatouages. À partir du moment où tu te fais piquer au visage, les gens te regardent plus pareil, même si t'as des jolis motifs, tu vois, des fleurs, ou des oiseaux. C'est pour une fille que je me suis décidé. À l'époque, j'avais que deux-trois oiseaux dans le cou, pas plus, et elle m'a sorti que je serais génial avec une araignée sur la joue. Elle avait seize balais et moi dix-huit, mais c'était elle la plus futée des deux, largement. Elle avait cogité pas mal, elle avait même marqué sur un papier tout ce qu'elle pouvait espérer toucher dans telles et telles

conditions, ce qu'elle ramasserait avec un, deux, ou trois gamins. Elle était au courant de tout, quoi. Elle avait fait des plans pour toute la vie. La seule chose qu'elle voulait de moi, c'était que je baise sans capote. Après ça, elle s'est bien foutue de ma gueule, elle attendait juste de lever le prochain enfoiré. J'ai vu le petit qu'une fois. Il avait pas l'air d'aplomb. Elle, elle avait sérieusement engraisié, mais ça m'aurait pas gêné de lui sauter dessus dans la seconde. J'aimerais savoir à combien de mouflets elle en est, maintenant.

Mes parents ont eu droit à leur logement parce que je suis un adulte dépendant. J'ai la tête en vrac depuis que je suis môme, à cause de ce gros pervers du quartier qui m'a tripoté, quand on habitait encore en ville. Il m'attirait chez lui en me passant les vidéos de tous les films qu'on m'emmenait pas voir, à la maison, et il fourrait sa main dans mon pantalon pendant que je restais planté comme un neuneu à bâfrer mes barres chocolatées, scotché aux *Tortues Ninja*, au *Roi Lion* et toutes ces daubes.

On m'a diagnostiqué un choc post-traumatique avec hyperactivité associée à un déficit de l'attention, trouble bipolaire, scoliose, psoriasis, tendance aux addictions et j'en passe. J'ai appris la liste par cœur, histoire de dire à ces casse-burnes des services sociaux où ils peuvent se carrer leurs putains d'entretiens d'embauche. Jason, tu as un rendez-vous chez Dell... Mes couilles, ouais, il se trouve que je souffre de... Là je leur fais l'inventaire de tout ce qui déconne chez moi, jusqu'à ce qu'ils en aient leur claque de mes salades. C'est bon, Jason, tu nous soûles, fais pas chier et signe là. Quand tu menaces de leur pourrir leur pause, ces trouducus diraient oui à tout, ils feraient n'importe quoi pour que tu te casses.

Mon choc post-traumatique remonte à des années, quand ce gros plouc cinglé a tiré sur un gamin devant moi. Il a failli y passer et tout, il a fallu lui couper la jambe. Suite à ça, j'ai le cerveau tout bousillé. Je crois qu'il m'aurait buté moi aussi, sauf que son fusil avait que deux coups, et quand il a été vide il l'a jeté par-dessus un mur et il s'est tiré en vitesse. Je pense qu'il s'imaginait qu'on cachait un copain à lui, genre. J'ai bien failli chier dans mon froc quand il a tiré sur Eugene. Putain, je me suis dit, je vais crever. La peur m'a paralysé, tu vois, j'ai pas honte d'avouer. J'ai dû me pisser un peu dessus, quand même. Mais vu que j'avais un jogging blanc, personne a fait attention, je suppose. L'autre dingo s'est fait sauter le caisson juste après, ça prouve

bien qu'il se sentait dans son tort. Moi, je cherchais jamais de crosses. Y avait bien un fils d'agriculteur que j'ai tabassé deux-trois fois, mais c'était un petit con qui passait son temps à emmerder Eugene, à l'école. Je voulais surtout pas me mêler de leurs petites guerres de blaireaux, mais c'était la moindre des choses que je file un coup de main à ce couillon d'Eugene quand il avait des ennuis. Un chouette mec, Eugene. Mon seul pote dans ce trou. L'autre, je lui ai foutu un coup de tennis sur la tête.

L'araignée sur la joue, c'était qu'un début, en fait. Je l'avais mauvaise à cause de cette meuf qui s'était fait faire un môme avant de me virer de son appart tout neuf. Ça m'embêtait, cette araignée qui me faisait penser à elle, du coup je l'ai fait transformer en croix celtique, un pâté baveux qui me prenait une bonne moitié de la figure. Finalement c'était pas équilibré, d'avoir ce truc tout d'un côté, alors j'ai fait poser un serpent sur l'autre joue, qui regardait vers la croix en pointant sa langue. Sur le moment c'était géant, mais il faut croire que je me suis empâté, parce que le dessin est devenu merdique, le serpent s'est aplati avec le temps et il se barre dans tous les sens. J'ai eu vachement mal pendant qu'on me tatouait. Le mec du salon a une assistante qui ferait triquer un macchabée, je crois qu'elle est polonaise, cette nana. Le tatoueur se doute bien que son client va pas se dégonfler pendant que ce canon lui remue ses nibards sous le nez, ou qu'elle lui passe devant tout sourire, sans se presser, avec ses longues jambes et son cul de première bourre.

Ils sont assez classe, les logements qu'ils filent aux petites branleuses. On les leur fournit tout équipés et, franchement, c'est pas de la merde ce qu'y mettent dedans, t'as du matos de chez Reid et tout ça. Chez cette gonzesse à qui j'ai fait un gamin, t'avais le canapé en cuir et les fauteuils assortis, un plafonnier, un four à micro-ondes, un frigo avec congélateur et plein d'autres trucs. J'ai tout vu depuis l'entrée, la fois où je suis passé chez elle. J'aurais mieux fait d'entrer de force et de la dérouiller, et d'aller m'amuser un moment avec le petit, mais elle m'a dit d'aller me faire foutre, les services sociaux étaient après eux comme des mouches sur une merde, de toute façon. Je lui ai répondu, Et alors ? Moi c'est les flics que j'ai au cul. QUOI ?

elle se met à gueuler. LES FLICS ? TIRE-TOI, PUTAIN ! Et là-dessus elle me claque la porte au nez, tellement fort que j'ai cru qu'elle allait se péter en deux. Merde, je me suis dit après coup. J'aurais dû attendre de l'avoir sautée avant de lui parler de cette embrouille avec les keufs. Les femmes sont moins crispées après une bonne baise. Surtout quand c'est moi le mec – je suis un bon, pour ces trucs-là.

Par ici, tous les péquenauds sont en train de perdre la boule, comme si c'était la fin du monde parce que Bobby Mahon a écrabouillé la tronche à son daron. Les gens sont tout nerveux, on voit qu'ils se font du mouron. La vieille croûte qui vient de mourir, il en avait plus pour longtemps, de toute manière. Quand je me promenais avec les chiens, ça m'arrivait de le trouver sur le pas de la porte, en train de cracher ses poumons. Flippant, le vieux. Jamais un bonjour, ce con, il était là à tirer sur sa clope quand y toussait pas comme un perdu, on se regardait en chiens de faïence, tous les deux, et je me gardais une vanne toute prête à lui sortir une fois que je serais passé, mais chaque fois il me venait une drôle d'impression, comme quoi c'était pas la peine de s'emmerder pour lui. Il me regardait d'un sale œil, il crachait par terre, et je préférais la fermer. Les gros nases à la ramasse dans mon genre, ils font aussi bien d'écouter leur instinct. Le vieux, il envoyait comme une onde glacée tout autour de lui. Même les soirs où il faisait grand soleil, t'aurais dit qu'il était tout noir. Pas étonnant que Bobby ait dégommé ce fils de pute. Il le cherchait depuis trop longtemps.

Bobby est un mec sympa, quand même. C'est vrai qu'il voulait me coller du taf, à un moment, mais je retiens pas ça contre lui. Il s'imaginait me faire une fleur, je crois. Mon père m'a amené chez Bobby, la veille du jour où j'étais censé commencer à bosser sur cet énorme chantier de tarés. Tiens, j'aurais bonne mine, sur un chantier, moi. Dans l'état où je suis. Sauf que ces bâtards de Pôle Emploi ont mis en avant que j'avais une formation dans le bâtiment, que j'avais fait mon stage santé-sécurité et tout le bastringue. J'avais accepté ces trucs pour qu'ils me lâchent la grappe, je croyais que c'était bien clair.

J'ai dit à Bobby, Désolé, mec, mais j'ai trop mal au dos, tu vois, et puis je suis complètement largué, et il a rigolé en me disant qu'il comprenait, et qu'il me remerciait d'être venu le prévenir. Ensuite il a jeté un coup d'œil à la Corolla pourrave de mon père, et il a dit, Mince, vous avez la roue avant toute voilée. Je sais, j'ai répondu, on a l'impression de se payer un tour dans la caisse des Pierrafeu. Et là, putain, il nous dit, Attendez cinq minutes, il s'en va fouiller dans sa remise, un peu plus loin, et il se pointe avec une jante 14 pouces et un pneu tout à fait correct. Il a pris un cric pour soulever la voiture de mon père, et l'autre qui répétait pendant tout ce temps, vous êtes une crème, vous, une crème, hein, et moi je savais plus où me foutre de honte. Je vous paierai quand j'aurai de quoi, il a promis, et Bobby avait beau savoir que c'était du pipeau, il a pas ramené sa fraise. Elle me servait à rien, cette roue, de toute manière, je me rappelle même pas d'où elle sort.

Il était comme ça, Bobby. Avec la roue neuve, la bagnole de mon père a roulé impec. Bobby rendait service à des gens qu'il connaissait pas, pour ainsi dire, et il attendait rien en retour, un peu plus et il nous laissait croire que c'était lui qui nous devait quelque chose. Après ça, je me suis senti tout con. Je sais pas trop expliquer pourquoi.

Hillary

Vous voyez, j'ai l'impression que la moitié du temps, Réaltín ne se rend même pas compte des ennuis qu'elle provoque. Au boulot, tout le monde sait qu'elle s'est tapé George après la soirée des trente ans de la boîte, mais il faut que ce soit moi qui me coltine tous les jours les regards meurtriers de cette bande de connasses. Pendant ce temps elle se la coule douce, avec son « congé spécial », comme elle dit. Encore un coup de Georgie le Vicelard, ce putain d'enfoiré. Merde, pourquoi est-ce que les mecs sont tous pareils, exactement pareils ? George n'arrête pas de mater les gonzesses d'un œil salace, du moins les jeunes, et tout le monde s'en balance. Sauf que Réaltín, elle s'est crue obligée de passer à l'étape suivante et de coucher avec lui. Elle en a rien à cirer, après tout, elle fait ce qui lui chante et voilà. N'allez pas en conclure que je ne l'aime pas, en réalité j'adore cette fille, elle est magnifique et je la trouve vraiment géniale, mais soit dit entre nous, elle a intérêt à se bouger un minimum. À décider ce qu'elle veut faire de sa vie au lieu de se vautrer dans le désastre.

Par moments, j'ai tendance à croire qu'elle prend la pose – les angoisses, l'introspection, ces fixettes amoureuses qui tombent sur n'importe qui... Mais il m'arrive de l'observer, certaines fois où elle ne sait pas qu'on la regarde, et là, je la vois bien, sa tristesse. D'un autre côté, c'est elle qui se rend malheureuse, il faut l'avouer. La dernière en date : elle est tombée raide dingue de cet artisan, comme ça, d'un coup. Je crois qu'elle s'est fourré dans la tête qu'il allait quitter sa femme pour l'épouser. À ma connaissance, il n'y a pas eu l'ombre d'un mouvement d'approche de sa part, mais elle s'obstine dans son idée qu'il est fou d'elle, absolument, et que d'ici peu il va lâcher son marteau en lui proposant de voir son autre outil. Elle a dévalisé les boutiques pour s'exhiber dans une tenue différente chaque fois qu'il passe chez elle. Je précise qu'elle est fauchée. Elle invente des tas de raisons pour l'appeler. Il lui fait payer les factures – nettement moins salées que chez les margoulins de la ville –, mais elle n'a vraiment pas les moyens de jeter le fric par la fenêtre en essayant de séduire les

artisans mariés. Avec un marteau (je parie qu'elle l'a piqué dans sa caisse à outils), elle a massacré le plâtre d'une cloison, dans sa chambre, et ensuite, elle lui a demandé de réparer. Dans la cuisine, elle a arraché une porte de placard en mettant ça sur le compte du petit Dylan. Elle a même fracassé des carreaux sur le sol de la salle de bains, et après elle lui a fait poser un revêtement neuf dans toute la pièce. Quand il est dans les parages, elle se conduit comme une vraie petite pute – ce qu'elle est pour de bon, certaines fois. Elle se pavane sous son nez dans une micro-jupe ou un jean moulant, en espérant qu'il se décide. Pour l'instant il n'a pas bougé un orteil, et à mon avis il n'est pas près de le faire : croyez-le ou non, il ne pense qu'à tuer son propre père.

L'autre jour, elle me téléphone en pleurant comme une fontaine, pour se plaindre que Bridget-la-sale-bête, la bonne femme qui a épousé son père (Réaltín lui ressemble beaucoup plus qu'elle ne veut l'admettre : toutes les deux sont prêtes à tout pour mettre le grappin sur un homme), avait entendu dire pendant un tournoi de bridge à la con, ou peut-être de forty-five, que dans le bled de tarés où Réaltín a voulu acheter à tout prix, les gens ne parlaient que de sa liaison avec Bobby-le-Bricoleur, qu'il allait s'installer avec elle et que sa femme était dans tous ses états, et blablabla et blablabla. Le papa de Réaltín était tout chamboulé, le pauvre. Il doit bien savoir qu'elle fait sa belle devant ce type, puisqu'il est tout le temps chez elle, histoire de s'assurer qu'elle ne se fait pas violer ou piller par les détraqués du village, il vient lui tondre sa pelouse, à moins qu'il cherche juste à fuir Bridget-la-Boulette. Lui, il aurait simplement levé les yeux au ciel et emmené Dylan en balade pour la laisser à son affaire, mais ces rumeurs lui ont fait énormément de peine. Il est adorable, son père. Et sacrément séduisant, en prime. Il fait partie de ces hommes qui se bonifient avec l'âge, comme Colin Firth ou George Clooney. J'ai vaguement flirté avec lui, le jour des vingt et un ans de Réaltín, de façon tout à fait innocente et pudique, mais elle m'a fait une scène pas possible. Elle m'a traitée de salope, elle a fondu en larmes et tout le bazar. De sa part, c'est quand même spécialement faux-cul, vu qu'elle a failli sauter sur mon père le jour des obsèques de mamie. Sa mère à lui, notez bien.

Comme si ça ne suffisait pas que le bled des tarés la tienne à l'unanimité pour une allumeuse effrontée et une briseuse de ménages,

voilà donc que notre lascar se met dans l'idée de supprimer son propre père. Et quand il y a du drame dans le voisinage, c'est un peu fatal que Réaltín se retrouve embringuée dedans, pile dans l'œil du cyclone. Son propre père, vous vous rendez compte ? Ce Bobby, il se pointait régulièrement chez Réaltín, au bout du sinistre lotissement où elle vit, même pas achevé et inhabité, elle se penchait devant lui en remuant les fesses, et pendant tout ce temps, il y avait un meurtrier qui se cachait en lui. À ce qu'on m'a raconté, il a frappé le pauvre vieux à la tête. Un type capable de ça, il aurait tout aussi bien pu enfourner Réaltín et cet amour de Dylan dans le coffre de sa voiture, bien ficelés, et les laisser s'asphyxier là-dedans. Je n'ose même pas y penser.

Un flic à l'air barré, genre le héros de *Killinaskully*, est venu la bombarder de questions, flanqué d'un enquêteur de la ville. Imaginez, le fameux Bobby était chez elle pas plus tard que le matin même. Ils voulaient se renseigner sur leurs relations, savoir ce qu'ils se racontaient quand il venait chez elle, comment il se comportait. Le petit Dylan était tout bonnement terrorisé, il s'imaginait qu'ils allaient mettre sa maman en prison. Ils ont même proposé qu'il reste avec son père pendant qu'ils poursuivraient l'entretien au poste. Les salopards. Heureusement que Réaltín était au courant de ses droits, puisque George est le juriste attitré de toutes les ordures du coin. Disons plutôt qu'il l'était, jusqu'à ce que les coupes dans l'aide juridique le rendent beaucoup moins disponible.

C'est la grosse crise, en ce moment. Réaltín se fait passer pour la victime d'une erreur judiciaire. Elle pleure des torrents de larmes à cause de ce Bobby. J'ai été obligée de lui rappeler qu'elle n'était ni sa femme ni sa maîtresse, pas même une amie proche. Voilà à peu près ta relation avec lui, je lui ai dit : Tu es une mère célibataire totalement déjantée qui vit dans un lotissement-fantôme hyper-glauque, et tu démolis tout dans ta maison pour qu'il puisse venir faire des travaux. Certainement pas le genre de liens qui t'autoriserait à aller sangloter au pied de l'échafaud. Bobby n'est pas Braveheart et tu n'es pas sonoureuse, que je sache. Parfois il faut savoir être ferme, avec Réaltín, ne pas hésiter à lui sortir ses quatre vérités. Elle s'égare facilement dans les brumes d'une idylle imaginaire.

Et ça ne s'arrête pas là, figurez-vous. Cerise sur le gâteau, j'ai découvert que Bobby-le-Bricoleur-Assassin connaissait bien Seanie. Pour la bonne raison que Seanie est originaire du bled des tarés. Elle

le savait pertinemment quand elle a décidé d'emménager, mais elle s'est bien gardée de m'en parler. C'est incroyable tous les secrets qu'elle a, Réaltín. Elle est capable de me décrire dans le détail la couleur de ses crottes, mais ça, il fallait qu'elle le garde pour elle. Je ne mens pas, pour l'histoire de la crotte. Un jour elle débarque au bureau complètement paniquée, persuadée qu'elle avait un cancer du colon ou des intestins, parce qu'elle avait des selles vertes. Ça venait juste du tanin, après les quantités de vin qu'elle avait sifflées chez moi la veille, mais impossible de lui faire entendre raison. Du drame, toujours du drame. Et Réaltín en redemande.

Elle est quand même un peu foutraque, quand ça lui prend. Je plains son papa, qui doit culpabiliser de l'avoir laissée seule avec un meurtrier ! Celui-là, je me demande bien ce qui a pu l'inciter à liquider son père, même s'il faut avouer qu'ils ont presque tous un grain, les péquenauds. Totalement refoulés, ces gens-là. Toute la vie, ils se partagent entre la messe et les sports gaéliques, ils se nourrissent de potée de chou et de la viande de leur élevage, et jamais au grand jamais ils n'exprimeraient ce qu'ils ont sur le cœur. Jusqu'au jour où BANG, ils vont trucider quelqu'un. Ou alors ils se suicident, ça dépend. Ils sont tout aussi dérangés que les dingos des villes, sauf que les autres essaient moins de cacher la merde qu'ils ont dans la tête. Le problème, c'est que Seanie tête-de-nœud a commencé à rappliquer chez elle en faisant un scandale, comme quoi elle s'envoyait en l'air avec un pote à lui, il pleurnichait comme un môme en demandant à entrer, et puis il se pouléchait les lèvres en louchant sur son décolleté et en serrant machinalement ses bras contre lui. Je ne l'ai croisé que quelques fois, mais j'ai bien remarqué cette habitude répugnante qu'il a, de causer à tes nichons tout en se passant la langue sur les lèvres. Il est plutôt pas mal, sans doute, quand on est sensible au style mal dégrossi, et il a une silhouette fantastique (elle l'a connu comme ça, il creusait un trou dans la rue où on a les bureaux, en jean et torse nu, il portait juste un petit gilet fluo étriqué et un casque blanc, et Réaltín s'est crue dans un spot de pub à deux balles, genre Coca Light), mais à part ça c'est un animal, j'exagère pas. Il n'est pas civilisé. Pas même évolué.

C'est bien Réaltín, cette façon de tout ramener à elle. Un type se fait assassiner, et il faut encore que le monde tourne autour de sa personne. Ce qu'elle ressent, elle, la façon dont elle est maltraitée, et

elle ne peut même pas aller faire ses courses sans que ces rustauds la regardent bouche bée. Elle est comme ça, Réaltín. Quand elle me demande si je vais bien, c'est uniquement pour la forme, elle n'a pas vraiment envie de savoir. Si je commençais à lui répondre, Je suis épuisée, maman va toujours aussi mal et j'ai dû aller préparer le repas de papa, ou bien : J'ai les boules, tu vois, parce que Darren n'a pas appelé une fois depuis qu'on s'est disputés..., je vois d'ici ses yeux se voiler, elle me ferait quelques Oh, ah désinvoltes pour simuler la sympathie, en attendant impatiemment d'accaparer la parole. On est les meilleures amies du monde depuis le jour où on est entrées à l'école de commerce, c'est un fait, mais parfois j'ai l'impression de n'être que le réceptacle des pensées de Réaltín, de ses inquiétudes et de ses plaintes. Je suis très attachée à elle, d'accord, elle a tellement bon cœur, elle ferait n'importe quoi pour rendre service, mais elle se prend trop pour le centre de l'univers. Pauvre petit Dylan, il est mignon comme tout, mais je me demande quelquefois si elle se rend compte qu'il existe. Est-ce qu'il y a dans sa tête suffisamment de place pour un autre être humain, une personne qui dépend d'elle, en plus ? Je me permets d'en douter.

Je me demande pourquoi je pense autant à Réaltín, pourquoi je parle autant d'elle. De son côté, je suis sûre qu'elle se casse pas le cul pour moi. Par exemple, il a fallu que je m'invite chez elle pour voir sa nouvelle maison. Du coup, elle a essayé de me caser un jour où son père ne serait pas là, de peur que je lui saute dessus, je présume, et ensuite elle m'a rappelée pour annuler parce que Bobby-le-Bricoleur-Psychopathe venait lui déboucher des canalisations ou je ne sais quoi. Moi j'avais déjà bloqué ma journée, entre-temps, mais elle en avait rien à secouer. Elle fait ce qui l'arrange, c'est toujours pareil. L'année dernière, maman a été gravement malade, mais j'étais obligée de la boucler sous prétexte que sa mère à elle était morte, alors moi je n'allais pas gémir parce que la mienne était seulement malade. Quand Darren m'a plaquée, je n'ai pas pu me tirer du lit pendant quatre jours, mais elle a jugé que j'étais nulle de lui envoyer un texto à elle pour qu'elle prévienne George de mon absence. J'arrivais tout juste à sortir un mot, et j'étais bien en peine d'aligner deux pensées cohérentes. Au bout de trois jours elle a fini par passer me voir, et voilà tout ce qu'elle a trouvé à me dire : Réagis un peu, Hillary, ce mec était un pauvre connard, il n'avait même pas un cul digne de ce nom, juste un

trou en bas des reins. C'était marrant, quand même, et ça m'a un peu remonté le moral, mais je reste persuadée que Réaltín est incapable de ressentir de l'empathie pour qui que ce soit.

C'était exactement la même chose quand on passait nos samedis en ville, elle et moi. C'était fabuleux et j'adorais sa compagnie, je ne prétends pas le contraire, mais je restais des heures, littéralement, à poireauter devant les cabines d'essayage pendant que madame paradait dans toutes les tenues imaginables, et je servais juste à lui assurer que non, elle n'avait pas du tout un gros cul. Par contre, si j'avais le malheur d'essayer une seule pièce, elle soupirait en prenant une mine excédée, les yeux rivés à sa montre (celle que je lui ai offerte avec mes économies pour fêter la naissance de Dylan). C'est bon, Hillary, ça te va bien, dépêche un peu, j'ai trop envie d'un café et d'une clope.

Et quand les choses ont commencé à partir en couille, il y a quelques années de ça, avant même que la crise éclate, et que George nous a annoncé qu'étant les dernières embauchées, jeunes et célibataires qui plus est, on devrait accepter une sérieuse réduction de salaire suite à la chute du nombre des actes notariés, c'est moi qui ai dû me farcir les négociations pour nous deux. Je lui fais, vous savez, Mr. McSweeney, il existe une loi qui protège les salariés des discriminations sur des critères d'âge ou d'état civil... Et ce gros peigne-cul minable de George était là, tranquille, un sourcil levé pour mimer la surprise, les mains jointes sous ses lèvres fines, et il me regardait avec ce petit sourire d'arsouille, l'air de dire C'est ça, vas-y, enseigne-moi les lois... Pendant tout ce temps Réaltín est restée derrière moi, comme si elle n'était pas du tout solidaire de cette rébellion, et qu'elle se contentait de soutenir à son corps défendant, par pure loyauté, les propos déplacés de sa copine. Pour finir, elle s'est envoyé cette espèce d'enflure, et elle a obtenu un congé spécial. Sans solde, il paraît, mais je voudrais bien vérifier. Tant pis, je continue à l'aimer.

Tu t'estimes pas heureuse d'avoir un boulot ? C'est le bâton qui sert à nous faire avancer, de nos jours. Tu peux pas donner ton opinion sans qu'on te renvoie ces conneries à la gueule. George a viré la

femme de ménage, et là ce fumier commence à me regarder, moi ! Non mais, je vais quand même pas passer l'aspirateur ici, ça suffit déjà chez moi, avec ma mère qui traîne sa maladie mystère qu'aucun docteur dans ce pays n'est fichu d'identifier. Vous voulez pas que je vous récurve les toilettes, tant qu'on y est ? Ces horribles vieilles peaux chient comme des grosses vaches. C'est totalement *exclu* que je gratte leurs traces de merde, elles peuvent toujours courir. Je connais aucun boulot qui vaille ça. J'ai dû pousser une gueulante terrible pour qu'il trouve une solution, et il a établi un tour de rôle entre les secrétaires, chaque personne étant de corvée toutes les trois semaines. Je l'ai ramenée encore un coup, en disant que non, ce n'était pas du tout équitable, les stagiaires et les assistantes devaient participer comme nous. Il a accepté de les intégrer au roulement pour que je la ferme – je sais un paquet de trucs le concernant, et il ignore à quel point je suis renseignée – mais ces crevardes trouvent toujours une bonne excuse pour esquiver, elles sont coincées toute la journée au tribunal, ou bien elles partent en avance pour dîner avec un client, etc., etc. Du coup c'est moi qui m'enquille le nettoyage la plupart du temps. Le tout pour un salaire amputé de quarante euros par semaine. À part ça, il paraît que j'ai trop de veine d'avoir du boulot, moi. Vous parlez d'une chance.

Seanie

Je sais même plus comment j'en ai hérité, de ce surnom de Seanie la Frime. Je me souviens qu'on m'appelait déjà comme ça au collège, mais vu que ça craignait pas plus que ça, j'ai préféré laisser pisser. Il faut dire que côté surnoms, je connaissais des mecs vachement plus mal barrés. Y avait le fils Donnell de Gortnabracken, par exemple, qui est devenu Donnell la Gerbe parce qu'il avait dégobillé dans le bus, la fois où on est allés voir un match de la Harty Cup. Et ce gus qu'on appelait Johnny Inceste sous prétexte que ses parents étaient cousins. Quand on préparait le brevet, un gars sortait avec une gamine en première année chez les religieuses, et il a écopé du petit nom de Pédophile. Il y avait aussi ce pauvre glandu qui s'est fait choper en train de se tripoter dans les toilettes du gymnase, entre midi et deux – celui-là s'est fait baptiser Branlette, ç'a été définitif. Un autre, c'était Pue-la-Moule parce qu'à la pause de midi, il entraînait les filles de l'école des sœurs dans le parc du château, et il se reniflait les doigts tout le reste de la journée. Pour les ploucs qui débarquaient du fond de la cambrousse, c'était réglé, j'en connaissais bien une quinzaine qu'on appelait Bouseux. En général, c'était les mectons de la ville qui distribuaient les surnoms, et nous autres, les bouffons, on suivait le mouvement. Tout bien pesé, je m'en sortais pas si mal avec mon Seanie la Frime.

Pour moi, les femmes, ç'a toujours été la grosse obsession. Même tout môme, ça me trottait tout le temps dans la tête. Je galopais après les filles de la cité, près d'Ashton Road, en essayant de tirer sur leur jupe. Je leur proposais même des sous pour avoir le droit de mater leur petite culotte. Les premiers nichons que j'ai touchés, c'était ceux d'une fille de Dublin – elle était en visite chez des cousins qui habitaient pas loin de chez moi. J'avais seize ans, à l'époque. Elle avait des petits nichons bien lisses, avec le bout tout dur. Elle a refusé de me les montrer, j'ai pu juste les palper à travers son T-shirt. J'en avais mal aux roubignoles, à force. Elle était d'accord pour que je lui touche les fesses, mais là, je suis resté capot. La panique, quoi, et j'ai

préféré prendre la tangente. Je n'avais pas su m'y prendre. J'ai regretté, après coup, et je suis revenu en arrière, mais la fille avait disparu. Je l'ai jamais revue par la suite, ses cousins m'ont dit qu'elle était rentrée chez elle, à Dublin. Du coup, il m'aura fallu trois ans de plus pour approcher de nouveau une paire de fesses. Dire que j'aurais pu tenter ma chance cette fois-là, derrière l'église protestante.

J'ai bien ma petite idée sur l'origine de mon surnom. Plus jeune, je passais mon temps à m'arranger les cheveux et à rouler des mécaniques, j'en faisais des caisses au cas où j'aurais croisé des filles dans la rue. Je prenais soin de moi, en tout cas, beaucoup plus que les autres zigotos. Je changeais de chemise tous les jours, une exception parmi les gens de ma bande. Eux, il fallait que leurs habits soient raides de crasse pour qu'ils aient l'idée d'en mettre des propres. Le midi, on allait s'asseoir sur le muret, en face de chez les religieuses, et il arrivait qu'une petite mocheté vienne nous aborder pour savoir si un de nous ne voulait pas sortir avec sa copine. Souvent ça tombait sur moi, et je refusais rarement. J'ai même testé les bizarreries de la nature, si vous voulez savoir. Les bossues, les zézayantes, les lesbiennes, même celles qui sentaient pas la rose. Une fois, je suis sorti avec une nana qui portait un appareil auditif, et à qui il manquait les dents de devant. Pendant quelques jours, on m'a traité de gros dégénéré, mais je m'en foutais pas mal. Dieu aime tout le monde pareil, non ? Ces nénettes avaient bien le droit de se payer un peu de bon temps elles aussi.

Au final, je dois dire que ce manque de discernement a réduit mes occasions. Les dingottes et les cas désespérés comptaient sur moi pour leur initiation sexuelle alors que, pendant ce temps, les belles blondes aux grandes jambes et aux jolis seins me tenaient pour un minable et un sale vicieux, et j'ai fini par devenir un paria. À ce moment-là, je me suis mis à traîner devant le lycée technique, et la situation s'est nettement améliorée. Je persiste à croire que je leur ai rendu service, à ces pauvres malheureuses de chez les sœurs. Non seulement je les ai aidées à se sentir mieux dans leur peau, mais elles ont appris aussi à astiquer un mec sans lui déchirer le gland. Une compétence précieuse, dans la vie. Ça leur aura servi, je vous le garantis.

Plus tard, quand j'ai commencé à causer de vrais dégâts, j'ai toujours été ultra-prudent avec les préservatifs. J'oubliais jamais d'en mettre un, quand c'était pas deux. Pourtant je me suis bien fait couillonner par Réaltín – soi-disant qu'elle était allergique au latex et qu'elle prenait la pilule. Elle m'a griffé le dos jusqu'au sang. Toute la nuit elle en a redemandé, j'ai cru qu'elle allait avoir ma peau. Je l'aimais, cette fille. La première fois où je l'ai vue, on bossait sur un chantier en ville, pour les canalisations, et elle est sortie d'un des bureaux de la rue avec sa copine, une certaine Hillary. Elle était éclatante, éblouissante, avec cette assurance un peu intimidante qu'ont certaines femmes qui vivent en ville. À côté d'elle, cette Hillary avait l'air d'un vilain cageot. Moi j'étais là, au fond de mon trou, en train de la dévorer des yeux comme un obsédé de pedzouille, et voilà-t-y pas qu'elle me montre du doigt. Ensuite elle s'est tournée vers sa copine en riant, et l'autre m'a regardé aussi avec un sourire avant de se détourner ; là, j'ai compris ce que doivent ressentir les filles quand on les détaille au passage, et qu'on rigole et qu'on les siffle en leur lançant des remarques. Le soir je l'ai revue au Lobster Pot, elle bavardait avec un petit merdeux tête-à-claques qui portait un pantalon chicos. Avec quelques pintes dans le nez, je me sentais plein de courage, et je me suis débrouillé, comme par accident, pour lui renverser une patate au curry sur son beau futsal bien repassé. Mais c'est pas vrai ! il a fait avec son accent de bêcheur. Pardon ? j'ai répondu. Tu me cherches, là ? Non, non, pas du tout, a dit le pauvre nase, et il s'est barré comme une petite tapette. J'ai amené Réaltín dans la piaule que Pokey nous avait retenue, et le lendemain matin j'étais amoureux.

Elle n'a pas tardé à tomber enceinte, et ce n'était que le début des ennuis. Je crois qu'elle en avait envie, qu'elle a fait ça volontairement. Elle m'a posé une tripotée de questions sur ma famille et nos antécédents médicaux, la veille du soir où elle m'a fait baiser sans capote. Après ça, elle a eu l'air de se lasser. Elle m'a quand même demandé si je serais d'accord pour m'occuper d'eux, dans le cas où elle déménagerait, et moi j'ai accepté de bon cœur, bien sûr, alors elle s'est achetée une des maisons de Pokey et ç'a été une bonne période pour moi, je passais voir le petit et tout. Mais à la longue elle en a eu marre de voir ma tête, j'imagine, elle a commencé à me critiquer et à vouloir se débarrasser de moi, et au final elle m'a foutu dehors ; là,

qu'est-ce que j'apprends, elle se fait sauter par Bobby, ce faux-derche de mes deux. Il a nié en bloc, Bobby, il prétend qu'il était allé là-bas pour voir si les sous-traitants étaient venus terminer le boulot, vu qu'on a entendu dire que les mecs de la NAMA voulaient filer un paquet de pognon au père de Pokey pour reprendre le lotissement. C'est là qu'il l'a rencontrée, il ne savait pas du tout qui elle était, elle est juste venue lui demander s'il connaissait quelqu'un qui ferait du bricolage chez elle. Ce n'est qu'au bout de trois visites qu'il a fait le rapprochement, et à ce stade-là, tout le village racontait qu'il se la tapait, et moi je pouvais bien croire ce que je voulais. Qu'est-ce que je pouvais répondre à ça ?

Je dois admettre que Bobby, c'était le seul à rentrer direct après la journée de boulot. Il restait jamais sur place avec nous. Il a toujours adoré Triona, et Réaltín, il ne l'avait jamais vue. Je suis resté discret, par rapport à son installation et tout le reste. Je me demande bien pourquoi, d'ailleurs. Peut-être la peur que ça me porte la poisse, allez savoir. C'est vrai que je viens d'une famille à secrets, c'est une lubie des gens de la campagne, dans ce pays. Les gens ont honte à l'idée de parler d'eux, ils ont peur d'être jugés, de passer pour des idiots.

Honnêtement, je suis complètement paumé ces derniers temps, entre Bobby qui ne pense qu'à buter son vieux, Réaltín qui refuse de me laisser entrer, et son hurluberlu de père qui me demande de la laisser tranquille un moment. Je les emmerde, après tout. Le petit est à moi, aussi. Sauf que je lui apporte rien de bon. Est-ce que je suis bon à quelque chose, d'abord ?

J'aurais jamais pensé pouvoir déprimer comme ça. C'est tellement facile, de sombrer au fond du trou. On perd vite les pédales, quand tout change autour de soi, et qu'on réalise qu'on n'a jamais eu pour de bon les choses qu'on croyait posséder pour toujours. Quand tout ce que nous promettait l'avenir se retrouve bien loin, de l'autre côté d'une haute montagne noire qu'on n'a aucune chance d'escalader un jour. Depuis que j'ai quitté l'école, j'ai jamais été un glandeur. J'ai vite bouclé mon apprentissage, et après ça j'ai bossé comme soudeur jusqu'à ce que Pokey nous embauche quand son père lui a cédé la boîte. On faisait plein de trucs différents, avec lui. Des routes, des

maisons, des coffrages, des usines, des canalisations. Pokey récupérait des tas de contrats. Il a engagé une bande de manœuvres polonais qu'il s'est empressé d'entuber, et nous on s'est bien foutu de leur gueule, à ces jobards. Cette affaire, c'était une arnaque depuis le début. Quand notre tour est venu de nous faire niquer, on a commencé à rire jaune. J'ai quand même continué à donner le change et à jouer les déconneurs, vu que c'est pas trop mon style de montrer quand je balise.

Tout le monde me prend pour un marrant, le mec qui se fout du tiers comme du quart. J'ai jamais parlé à personne de cette noirceur qui pèse sur moi, par moments, et qui me donne des idées que j'ai pas envie d'avoir. Elle a toujours été là, mais je comprenais pas ce que j'avais avant que le premier couillon venu commence à blablater sur la dépression, la santé mentale et tout ce bordel. Je suis pas un malade, ça non. C'est juste cette noirceur que je vois, certains jours. Elle me guette en permanence, attendant l'occasion de s'enrouler autour de moi. Souvent, je me demande pourquoi je suis né, si ça valait la peine que ma mère souffre pour me mettre au monde, et que mon père se fasse chier autant, à trimer comme un con pour me gâter, et me payer plein de trucs. Je pense à papa et maman, à leur gentillesse de toujours et à leurs encouragements, même quand il a été bien clair que j'étais le raté de la famille. À la peine qu'ils ont eue quand Réaltín attendait un gamin de moi alors qu'ils l'avaient jamais rencontrée. Le jour où je les ai présentés, on aurait dit qu'elle sortait de la cuisse de Jupiter, à les voir, ils ont même été fiers de moi, pendant un temps, ils s'imaginaient qu'on allait se marier, pourquoi pas. Aujourd'hui c'est un crève-cœur pour eux de ne même pas connaître le petit. Tout a foiré en beauté. C'est entièrement ma faute s'ils ont tellement de chagrin. Ça m'arrive de ne plus pouvoir respirer, j'ai le cœur qui cogne trop fort, ça me bourdonne au creux des oreilles, alors je me plie en deux, la tête dans les mains, et quand je les retire, ces temps-ci, je m'aperçois qu'elles sont mouillées de larmes. Y a personne à qui j'avouerais ces trucs, ça risque pas. Tout va s'arranger. J'ai pas le droit de me sentir aussi mal.

Et puis je pense au petit Dylan, qui est vraiment une merveille, et moi qui fais toujours tout de travers avec Réaltín, je finis par mater ses nichons sans m'en rendre compte, et bien sûr elle s'énerve contre moi et chaque fois je m'y prends comme un manche. Je suis pas capable de

me contrôler, je suis odieux avec elle, je lui réponds d'aller se faire foutre, vu que je suis infichu de m'expliquer correctement sur ce que j'aimerais vraiment, j'arrive pas à réfléchir quand j'ai la pression, avec elle en face de moi qui attend que je me conduise comme un homme. La semaine dernière, quand j'ai su que Bobby bricolait chez elle régulièrement, j'ai craqué pour de bon. Elle pouvait pas s'adresser à moi, pour les travaux ? Bobby, pendant ce temps, il dégoupillait encore plus que moi, et il tabassait son père à coups de planche sur la tronche. Au lieu d'être raisonnable, de me renseigner sur le fond de l'affaire, j'ai foncé bille en tête en gueulant comme un bourrin, le petit a pris peur et le père de Réaltín a dû me secouer. Je suis parti à perpète, du côté de Castlough, et là je me suis assis sur le muret devant l'herbe, au bord de la petite plage en galets, et j'ai fixé les eaux sombres du lac en pensant à ce trou sans fond qu'il y a au milieu, à ce qu'on dit.

Il y a quelques années, pas mal de femmes venaient à Castlough en voiture, elles se garaient et marchaient jusqu'au lac. Elles étaient toutes du même bled paumé. Un hiver, je les ai vues arriver une par une, pendant plusieurs mois. Elles avaient toutes un mari et des gosses. Je me rappelle que sur le moment ça me faisait marrer, je faisais des vannes stupides sur les mecs de là-bas, les mauvais coups que ce devait être, moi je les aurais consolées vite fait, ces femmes. Ha ha ! La bonne blague. Je rigolais et j'en avais la nausée. Je connaissais bien le sentiment qui les poussait à descendre de leurs collines pour s'approcher de ce lac sombre. L'eau vous attire. Sous les vaguelettes de la surface, il y a comme la promesse d'une fin. Je crois qu'il n'est pas difficile de se noyer. Il suffit de laisser ses poumons se remplir, et voilà, c'est terminé, on flotte vers le néant. Comment expliquer que je ne sois pas du tout celui qu'on croit ? J'aimerais tant être Seanie la Frime pour de vrai. J'aimerais tant ne pas être venu ici, pour contempler les eaux.

Kate

La grosse tuile qui nous est tombée dessus depuis le début de la crise a été la fermeture de Dell. Ça nous a quasiment achevés, pour tout dire. Jusque-là il n'y en avait que pour Dell, c'était de la folie. Plusieurs fois, papa m'a déconseillé de mettre tous mes œufs dans le même panier, mais je lui ai répondu de fermer son bec et de s'occuper de ses oignons, en rigolant de sa mine inquiète. Il est mignon, le pauvre, sa figure se plisse de partout quand il se fait du souci. Finalement il avait raison de se tracasser – après la faillite de Dell, j'ai passé trois bons mois à ne même pas couvrir les frais, mais pas un instant je n'ai envisagé de baisser les bras. À quoi bon se morfondre et chercher des coupables ? Il faut résister, c'est tout. J'ai tiré des paquets de prospectus sur l'imprimante de mon PC, et j'en ai inondé tous les lotissements du quartier, plus une bonne partie du reste de la ville. J'ai poussé jusqu'à Castletroy et Annacotty. Avec l'autoroute, ce n'est plus très loin. Pendant trois semaines, je n'ai pas touché terre. De toute manière, c'est moi qui propose les meilleurs tarifs. Je m'engageais à faire faire des économies aux gens. J'ai prié pour que l'inspection hygiène-sécurité ne débarque pas au cours de cette période, parce qu'en mon absence on ne respectait pas tout à fait le taux d'encadrement réglementaire. Je m'arrangeais quand même pour être de retour à l'heure où les parents arrivaient. Je ne manque jamais le moment où ils récupèrent les petits.

Le côté positif de la crise, c'est que les gens sont d'accord pour bosser en dessous du salaire minimum. Ce serait quand même un comble que quelqu'un décide à ma place de ce que je dois donner à mes employés. D'après mon père, la liberté du marché n'existe pas tant que des lois aberrantes obligent les patrons à verser des sommes faramineuses au personnel. Il soutient que le pays est assommé par les régulations. Il y a quelques semaines, j'ai donc réuni les filles à la cuisine, et je leur ai annoncé sans détour qu'elles devraient accepter une diminution de leur salaire, sans quoi il me faudrait en licencier une ou deux. Cette petite salope de Nuala s'est empressée de me

tanner avec le baratin habituel : c'est impossible, on tourne déjà avec une équipe réduite, on n'a même pas le temps de prendre nos pauses. Ben tiens, elle est bien bonne, celle-là. Elle est plus souvent en pause qu'au boulot. J'aurais bien aimé la virer l'année dernière, mais je sais très bien qu'elle m'aurait traînée aux prudhommes. Je lui ai répondu, Comme ça, je pourrais demander à ma mère et à ma sœur de me dépanner momentanément, et, dans ces cas-là, la famille ne réclame pas un sou en échange. Elle l'a bouclée, du coup.

Heureusement, les affaires ont repris du feu de Dieu. Grâce à l'allocation pour la garde d'enfant, on va décoller en beauté. Encore mieux, j'ai réussi à embaucher un enseignant Montessori pour trois fois rien. Ce type s'est pointé avec mon annonce, en apportant son CV et des tas de références ; en plus d'avoir un agrément pour s'occuper des enfants, il est diplômé en pédagogie Montessori. Je sais que ce n'est pas très normal de confier cette place à un homme, mais il n'est pas tellement masculin. Il y a beaucoup de tendresse chez lui, il a une jolie voix douce et de beaux yeux bleus. Trevor, il s'appelle. Vous vous rendez compte, je n'avais même pas eu à déboursier un centime pour publier mon annonce dans le *Limerick Leader*. J'avais décidé de la laisser une semaine, et j'ai eu une touche immédiatement. Il débutera dès que j'aurai vérifié ses références. Il m'a glissé qu'il n'exigeait absolument pas le salaire minimum, il est prêt à tout pour avoir du travail, il signerait tout aussi bien pour sept euros de l'heure. Si je voulais, je pouvais même déclarer davantage pour sauver la face. Il savait comment ça marchait. Un cadeau du ciel, en somme. Le meilleur, c'est qu'il est arrivé deux jours après qu'une certaine Réaltín a inscrit son petit Dylan, qui est sage et mignon comme tout. Elle travaille pour un juriste pas très loin d'ici, sur Henry Street. Il marche fort, ce cabinet, et elle me dit qu'elle a deux collègues en congé maternité. Un premier bébé. Elle va me recommander auprès d'elles. Au train où vont les choses, je vais bientôt devoir refuser du monde.

Denis prétend que je suis inconsciente d'avoir choisi un mec comme enseignant Montessori. Après coup, il a réalisé qu'il connaissait son père, il avait un cabinet de dentiste, je crois, dans le quartier où Denis vivait dans le temps. Il avait bien réussi, il habitait une grosse baraque

avec un mur tout autour. Je crois que le fond de l'affaire, c'est qu'il se cherchait un job à l'écart des autres hommes, qui passent leur temps à cracher et à péter en parlant de leur paire de couilles, et à foutre les copains plus bas que terre. C'est quoi, leur but, au juste ? Ils se tirent sans arrêt dans les pattes, ils se traitent de pédé en jouant à qui pissera le plus loin. À mon avis, on devrait interdire aux hommes de travailler ensemble. Cela dit, c'est pas trop mon problème, grand bien leur fasse ; en attendant j'ai mon charmant instit Montessori, je peux accepter des gamins pour le jardin d'enfants, et tout baigne, quoi.

Par moments, j'ai l'impression que Denis est furax à cause du succès de la crèche. C'est révoltant, non ? On aurait pu croire qu'il serait ravi, au contraire. Mais les hommes sont comme ça, après tout. Ils ne tolèrent pas qu'une femme les dépasse. Quand Dell a fermé, Denis s'est retrouvé le bec dans l'eau, personne n'avait besoin d'électriciens ou de charpentiers, et on a vécu des bénéfices de la crèche. J'ai bien cru qu'il allait en crever. Au début je le plaignais, sans doute que ça lui faisait bizarre, cette situation, mais à force j'ai eu envie de le gifler en lui disant de se bouger les fesses, de secouer son cafard et de se prendre en main. Il est bien obligé de se rabattre sur les petits boulots qu'il aurait regardés de haut cinq ans plus tôt. Pas de bol. Donne-toi les moyens de t'en sortir. Denis a cette expression en horreur. Il est bosseur, malgré tout, je ne peux pas lui enlever ça. Le seul problème, c'est que la crèche est devenue un sujet tabou, il fait comme si elle n'existait pas. À part ça, ça ne le gêne pas outre mesure que je fasse bouillir la marmite. Avec lui, je dois y aller avec des pincettes, ces temps-ci. Pourquoi est-ce qu'il est aussi susceptible ? Ça doit faire quatre mois qu'on n'a pas couché ensemble. Qu'il ne se mette surtout pas en tête d'aller voir ailleurs. Sinon, je la lui coupe tout net. Juré.

Le seul truc qui me soûle prodigieusement, ces temps-ci, c'est cette petite chieuse de Nuala. Il vous faudrait la voir se pavaner ici, on croirait que c'est elle la patronne. L'autre jour, je l'ai chopée en train de malmener une des petites. Tu vas manger, oui, allez, avale-moi ça, elle lui disait avec sa voix de sale vipère, en collant la cuillère pleine contre la bouche de la gamine. Elle a un de ces caractères, cette fille, une vraie peste. Je lui ai passé un savon, mais elle ne s'est pas démontée le moins du monde, avec le toupet qu'elle a. Qu'est-ce que je suis censée faire, alors ? Merde, elle refusait de bouffer, quoi ! On doit les laisser risquer la malnutrition ? Je lui ai bien dit que j'allais

faire un rapport et que je ne voulais pas la reprendre à faire ça. Tout de suite, elle m'a demandé ce que je comptais écrire, à qui c'était destiné, est-ce qu'elle pouvait obtenir un double...

J'ai fini par lui répondre, Pour cette fois je passe l'éponge, mais ne t'avise surtout pas d'être méchante avec un enfant. Elle a encore eu le dernier mot. Bon sang, elle me hérisse le poil. Il y a quelques mois de ça, un dimanche soir, elle a mis un commentaire sur sa page Facebook, qui a été lu par ma copine Liz. Un truc du genre, OMG, je tiens une de ces gueules de bois, et demain je vais passer la journée à torcher des culs merdeux. Elle a dû flipper un peu, parce que Liz m'a dit qu'elle l'avait retiré aussitôt. Depuis cet incident, je vérifie régulièrement les pages Facebook de toutes les filles. Elles sont au courant, mais c'est un peu tard pour m'empêcher d'y accéder. Les garces.

Quand Denis était sans travail, il partait quand même tous les jours avec sa camionnette. Je ne sais pas où il allait. À l'entendre, il avait des trucs à voir ici ou là. Un jour, je lui ai demandé de m'installer des prises supplémentaires dans la cuisine et dans la nurserie, et il s'est mis à souffler et à râler, il a fait ça en traînant les pieds. Incroyable, quand même. Désolée, je lui ai dit, je pensais que tu serais enchanté d'avoir du boulot. C'était dégueulasse de ma part, d'accord. Mais Denis peut se montrer imbuvable, par moments. Son père était un authentique connard, et il lui en a fait voir de toutes les couleurs quand il était gosse. Pour revenir à l'autre pétasse, elle a exigé sa pause et s'est grillé sa clope juste devant la porte du patio, à deux pas de Denis qui plaçait une prise, et je jure que ce cochon a lorgné ses guibolles la langue pendante, comme un chien en rut. Elle portait une minijupe en jean, alors que je lui avais expressément défendu de s'habiller comme ça pendant les heures de travail. Et elle qui me répond, Mais il fait une de ces chaleurs... Allez, juste pour cette semaine... Je lui ai bien précisé, aussi, qu'on ne fumait pas pendant la pause – parmi les mères, j'ai une ou deux bourges qui ont un flair de limier pour les odeurs de tabac. Mais, bien entendu, ça fait partie de ses droits, comme tout le reste. Il y a quand même une chose que je lui interdis : tortiller du cul sous le nez de mon mari.

Vous savez ce que c'est, quand on commence à sortir avec quelqu'un, et que son odeur ne nous dérange pas, même si elle est un peu forte ? Moi je trouvais ça sexy, l'odeur corporelle de Denis, elle voulait dire qu'il faisait un boulot physique, qu'il était costaud et viril. À ce que j'ai entendu dire, il est scientifiquement prouvé que les femmes sont sensibles aux odeurs quand elles commencent à craquer pour un mec. Mais on se lasse très vite, croyez-en mon expérience. La sueur, c'est très bien quand elle est fraîche, sur un beau muscle bien ferme, mais c'est plus du tout pareil quand elle dégouline sur des pectoraux flasques ou qu'elle a séché sur un T-shirt cradingue. Quand un mec transpire parce qu'il préfère poser son cul devant son match de foot que passer deux minutes sous la douche, ça devient carrément écœurant. Même si je reconnais que j'ai été un peu vacharde, la dernière fois où Denis a fait des tentatives d'approche. *Dégage de là, avec ton gros cul plein de sueur.* Quand j'y pense, j'ai poussé le bouchon un peu loin. Il a eu l'air vraiment peiné. Il est descendu allumer la télé, et il a regardé ses DVD des *Soprano* pendant des heures. Je me demande s'il a pleuré. Je crois qu'il se prend un peu pour Tony Soprano.

J'ai fait un rêve, une nuit de la semaine dernière. Denis emmenait Nuala faire un tour dans sa camionnette. Je le voyais s'arrêter au bout de l'impasse pour la prendre. Je les suivais sur la route, je les rattrapais avec ma voiture sur le parking devant l'église. Là je me faufilais près de la vitre pour regarder à l'intérieur, et eux se trouvaient à l'arrière. Elle était en train de le chevaucher, son petit bout de jupe en jean tirebouchonné autour des hanches. Les portières étaient verrouillées. Je criais, je hurlais en tapant sur les vitres avec mes mains, mais on aurait dit que je n'existais pas. Ils ont continué leur affaire. Je voyais les trous de nez de Denis, avec des poils dedans. Il était couché sur le dos. Alors il a levé la tête et il m'a regardée bien en face, avec un sourire. Nuala s'est tournée aussi, et elle a souri. Elle avait de petites dents pointues. Brusquement, la portière s'est ouverte et j'ai réalisé que je tenais une lance. La lance crachait du feu. Je l'ai braquée sur eux, et ils se sont embrasés. J'ai refermé la portière et je les ai écoutés brûler et hurler. Quand je me suis réveillée, et que j'ai

compris que ce n'était qu'un rêve, je n'ai pas éprouvé ce soulagement nauséeux qui accompagne habituellement la fin d'un atroce cauchemar. Pour être franche, je me sentais un brin déçue. Ça fait de moi une salope perverse, ou quoi ?

Lloyd

J'ai vraiment cru que Trevor avait pété les plombs quand il s'est amené ici, il y a quelques semaines. Il pouvait pas me contacter par mail, par texto ou sur Facebook ? Le concret, très peu pour moi. Il ne se rend pas compte qu'il est mille fois plus cool sous sa forme virtuelle ? Quel tordu, celui-là. Il voulait que je l'aide à kidnapper un gamin, excusez du peu. Au début, j'ai cru qu'il me proposait un concept, un angle d'attaque pour dérouter les Dryffids dans Warlock Universe – comme l'an dernier, quand il a fait une razzia dans leurs harems pour enlever les filles (et les garçons, dans le cas des Ming), et qu'il a mis la pagaille dans les specs de leurs esclaves sexuels ; il les a changés en créatures obèses à faces d'animaux et leur a fait perdre des millions de points. Mais non, il voulait vraiment que j'enlève avec lui un vrai enfant. Lui, il travaillait en infiltré dans une espèce de jardin d'enfants, en tant qu'enseignant Montessori, et moi je n'avais qu'à rappliquer en voiture pour qu'il me refille le marmot, que je garderais chez moi une nuit, un truc dans le genre.

Maman est venue il y a à peu près trois semaines. Cette fois je l'ai laissée entrer. Elle a vu ma pipe à eau. J'ai regardé ses yeux se poser dessus encore et encore. Elle savait à quoi ça servait, bien sûr. Merde, elle a quand même connu les années soixante, elle. Je ne l'avais pas laissée en vue délibérément, mais cet appart est tellement minus que le bordel s'entasse un peu partout, au mépris des règles d'ergonomie les plus élémentaires. Cette pipe à eau était une torture, pour elle. J'ai remarqué les gouttes de sueur qui s'alignaient entre son nez et sa bouche – je sais jamais comment s'appelle cette partie du visage. À mesure que sa gêne initiale se transformait en souffrance, et que cette souffrance s'inscrivait nettement sur sa figure d'imbécile, j'ai sincèrement commencé à me réjouir. Je me suis demandé quelle partie d'elle se trouvait en moi. Et tout à coup je me suis souvenu – l'ensemble. En partant, elle m'a dit, S'il te plaît, Lloyd, s'il te plaît...

Pardon, maman ? De quoi tu parles ? J'ai levé les sourcils, avec ce demi-sourire faussement affable qui la fait flipper en un rien de temps. Qui me fait flipper en un rien de temps.

Fais bien attention, je...

Elle a tourné les talons et a filé en quatrième vitesse, comme une petite souris blanche, descendant l'escalier pour retourner à son existence terrifiée de dipsomane.

Mon père s'est tiré quand j'étais gosse. À mon avis, il n'en pouvait plus de voir sa tête. Je me rappelle la dernière fois où je l'ai vu. Je l'ai trouvé changé, il portait un jean, un T-shirt et une veste avec le col relevé. Il m'a paru cool, sur le moment. Il m'a posé un baiser sur le dessus du crâne en disant, Je t'aime, mon grand. Je n'ai pas répondu, je me suis contenté de le regarder depuis le couloir, étonné que ma mère respire aussi fort, une main plaquée sur le visage, tandis que l'autre retenait mon père par la manche. Elle m'a raconté des craques pas possibles à son sujet, comme quoi le gouvernement lui confiait une mission capitale, il devait réparer le trou dans la couche d'ozone. Pendant des années, je me suis obligé à y croire, jusqu'à ce que je la surprenne au téléphone avec une de ses timbrées de copines. En fait, papa avait eu un enfant avec une autre femme. Un garçon. À partir de ce soir-là, j'ai commencé à grincer des dents, et ça a duré des années, jusqu'à ce que le nerf soit touché et que je perde connaissance.

Je sais aujourd'hui que ce tas de saloperies n'étaient qu'une série d'épreuves que je m'étais imposées. Je crois que j'ai échoué à certaines, ce qui explique que je tâtonne toujours dans le noir.

J'ai rêvé que je tuais ce gamin. Le cauchemar total, je vous jure. Et pas dans le sens où vous l'imaginez. Je n'avais pas l'intention de faire ça – je voulais juste savoir jusqu'où je pouvais aller avant que le dégoût me force à m'arrêter. Quand je me suis réveillé, le petit était debout dans son lit parapluie et il fixait sur moi ses grands yeux effrayés. Putain, merci, j'ai crié, ce qui l'a fait chier de terreur dans son froc, littéralement. Étant un adepte du solipsisme, je connais bien le danger qu'il y a à franchir certaines limites dans la dimension du

rêve. Le rêve constitue un précédent qui me convainc que la chose est possible dans la réalité. Un acte que mon guerrier intérieur désire accomplir sans y parvenir, ligoté par les contraintes d'une fallacieuse réalité humaine. Je ne suis pas encore prêt à m'immerger totalement dans la vérité : à savoir que je suis seul dans l'univers ; l'univers a été créé par moi et pour moi, et rien n'existe en dehors de ma conscience. Il faut que j'explore les frontières de mon être. Je dois en apprendre davantage avant de sauter le pas. Devenir indifférent aux sentiments que j'attribue à mes créations. Pourquoi m'infliger une chose pareille, pourquoi laisser ma conscience me paralyser ? Cela doit avoir une signification, le fait que je m'inquiète à l'idée de commettre certains actes, alors que je sais que rien n'a de répercussions à l'extérieur de moi. De toute évidence, il s'agit encore d'une épreuve que je me suis fixée. Mais celle-là, je ne sais pas comment la surmonter – est-ce en m'abandonnant à mes pulsions destructrices que je vaincrai l'obstacle, ou au contraire en les combattant ? Qu'est-ce que j'attends donc de moi-même ? Pourquoi suis-je aussi insondable ?

J'ai beau tourner la question dans tous les sens, ce rêve où je tuais l'enfant me chiffonne. Je ne sais plus quel parti prendre, finalement. Une fois de plus, l'opacité a eu raison de la clarté. Ces épreuves, toujours elles. Trevor signifie quelque chose – je suppose qu'il a la faculté de modifier le comportement. Il est bien clair qu'il fait partie intégrante de moi-même. Il représente une pulsion, un instinct, un mécanisme de défense ou de fuite. En me remettant cet enfant, il a voulu me démontrer quelque chose. Je ferais peut-être aussi bien de l'interroger franchement. Avec Trevor, je dois dire que je me suis toujours efforcé de rester de marbre. Je crois qu'il ignore qu'il n'a aucune existence indépendamment de moi. J'en suis certain, en fait. J'ai besoin qu'il me craigne, qu'il se sente en position d'infériorité. Je pense que je suis censé m'y prendre ainsi avec l'ensemble de mes créatures. Avec maman, c'est nettement plus facile, mais la pratique y est sans doute pour beaucoup. Le solipsisme est moins simple qu'il n'y paraît. C'est difficile, d'évoluer dans un univers qui ne compte qu'un habitant. Mais vous le savez déjà, puisque vous êtes moi.

Je me souviens du jour où j'ai annoncé à Trevor ma décision d'adhérer au solipsisme. Il a ricané comme un gros canard stupide. Un vrai bruit de canard, je ne mens pas. Ouah, il m'a répondu, voilà une excuse idéale pour justifier que tu ne travailles pas. Je me suis mis sur

la défensive, laissant brusquement tomber la pose de la supériorité distante – je me dégoûtais de réagir comme ça. Je ne suis pas responsable de la situation économique, ai-je argumenté sur le ton pitoyable du loser. Pardon ? m’a lancé ce salopard avec un regard tout réjoui. Toi, tu n’es pas *responsable* de la situation économique ? En tant qu’adepte du solipsisme, je croyais que c’était toi qui l’avais créée, cette putain d’économie. Là, il a recommencé avec son rire de canard, et je lui ai mis une claque sur sa figure bouffie. J’ai été fasciné par les larmes qui ont jailli instantanément de ses yeux. Je lui ai fait mal ; je me suis fait mal. Un peu plus tard, j’ai senti un picotement sur ma joue. Cet affrontement avec Trevor est assurément un conflit intérieur, un processus de développement et de renforcement qui passe par la destruction et la reconstruction, comme un muscle qu’on entraîne. Il faut l’abîmer pour qu’il devienne plus solide.

Maintenant je me retrouve avec ce même sur les bras, qui me saccage mon appart. C’est moi qui me suis placé dans cette situation, bien évidemment. Il ne me reste qu’à en saisir le motif. Le petit est plutôt mignon. Il s’appelle Dylan. Il n’arrête pas de pleurer et de tendre le doigt en disant Maman et Gaga, et le seul moyen de le faire taire, c’est de lui montrer des trucs. Je le soulève dans mes bras et je pointe le doigt, Regarde la stéréo, Dylan, regarde la cocotte, Dylan, regarde ce canapé à la con. Le gamin adore regarder toutes ces cochonneries. Cette affaire commence à me gonfler sérieusement. Je risque gros, quand même. On parlerait de moi aux infos et tout ça. Par moments, j’oublie cette histoire de solipsisme et je me dis que les forces externes sont capables de m’atteindre. En vérité il s’agit de forces internes. Les choses qui m’effraient sont les parties les plus vulnérables de moi-même que je dois gérer. Quand je ne connaîtrai plus la peur, alors mon voyage sera achevé. Je pourrai être enfin celui que j’étais destiné à devenir. Je ne sais pas trop ce qu’est ma véritable forme. Je ne le découvrirai qu’après avoir terrassé tous les démons.

Rory

L'été s'annonçait carrément formidable. On avait la Coupe du Monde en ligne de mire pour se motiver – c'est presque plus facile de suivre les matchs quand on ne participe pas –, vers mai et fin juin le temps avait été à peu près correct, et Bobby faisait des plans pour se mettre à son compte dans les travaux d'isolation et toutes ces couillonnades écolos censées sauver notre planète. Un soir il m'a appelé pour que je vienne l'aider, et pendant qu'on empilait les tronçons d'un frêne qu'il avait abattu, il m'a tout expliqué. J'aime bien cette manière de discuter, ça te dispense d'approuver les gens, de devoir les regarder dans les yeux. Ça laisse le temps de réfléchir ; le travail permet de combler les silences. Je suis rentré chez moi fou de joie. J'en ai même parlé aux parents. Maman a fait son cinéma, comme d'habitude, et a annoncé qu'elle ferait dire une messe pour bénir le projet et remercier Dieu de ce que faisait Bobby Mahon. Mon père a renchéri, il prétend que c'est les gens comme Bobby Mahon qui vont trouver une solution à la crise, Notre-Seigneur peut être fier de lui, et si quelqu'un est capable de réussir là-dedans c'est bien lui, surtout reste avec Bobby. Tant et si bien qu'à la fin de la soirée j'étais pas loin de le détester, et je me suis mordu les doigts d'avoir ouvert ma grande gueule. Le bon côté, c'est que ça les a rendus heureux pendant un moment.

Après ça, Bobby a commencé à déconner à pleins tubes. Toute cette affaire à propos de la copine de Seanie, comme quoi il trompait Triona avec elle, c'était que du flan, mais c'est quand même ce truc qui a déclenché le bordel. À mon avis, les rumeurs sont parties de cette vieille chouette cinglée qui vit dans la seule autre maison occupée du lotissement. Quand il venait bricoler chez la nana de Seanie, elle passait son temps à l'épier. Nous, c'était déjà trop tard quand on a su que la fille sortait avec Seanie. Ce gros branque nous avait jamais parlé d'elle, il est trop bizarre. Des fois, j'ai l'impression qu'il est pas normal. Il faut savoir que Bobby, il enverrait promener Angelina Jolie si elle venait le draguer. Un vrai curé, marié à un canon mais un curé

quand même. Et là-dessus voilà qu'il trucidé son vieux. Quand ils l'ont mis en liberté provisoire, j'ai pas su si je devais aller le voir ou quoi. En fait je lui ai même pas téléphoné. Qu'est-ce que j'aurais pu lui dire ? Salut, Bobby. Je suis désolé que tu aies tué ton vieux. C'est même pas certain qu'il soit coupable, en réalité. En tout cas, Jim Gildea l'a trouvé avec une planche dans la main, et le père était mort, le crâne fracassé. Bobby l'avait appelé pour qu'il vienne. Comme s'il avait envie de se faire choper. Il valait rien, le père de Bobby, c'était un connard et un tordu. Peut-être que Bobby en a eu tout simplement assez, de ses saloperies.

Quoi qu'il en soit, je me retrouve en carafe, sans aucun espoir de décrocher un job dans le coin ; du coup mon plan d'aller à Londres est de nouveau d'actualité, et les parents tirent une tête d'enterrement, comme s'ils venaient d'apprendre que j'avais une tumeur au cerveau. Et tous ces cons qui répètent sans cesse que le pays est foutu. Y a de quoi te plomber le moral, c'est sûr. Le pays est foutu, foutu, foutu, voilà tout ce que tu entends, dans la bouche des mêmes trouducus qui serinaient que l'argent rendait fou le pays entier, il y a encore quelques années. Vous les verriez, se regrouper en petits cercles larmoyants pour comparer leurs malheurs. Je les traiterais volontiers de branleurs pathétiques, si seulement c'était pas les mêmes à qui je devrai réclamer du boulot si les affaires reprennent, ou si mon plan Londres vient à tomber à l'eau. D'ailleurs, j'ai bien peur que ce soit le cas, vu que mon père a l'air au bord de la crise cardiaque à cause de cette histoire, et il soutient que le chantier des J.O. a bouclé ses contrats, qu'ils ne recruteront plus d'Irlandais à l'avenir, pendant que maman récite ses prières en boucle en pleurnichant sur son rosaire. Bon Dieu. Je peux pas les abandonner dans cet état.

Ce que je regrette, c'est de ne pas avoir davantage d'imagination et de pas être plus couillu. J'ai réfléchi à tout ça – ces temps-ci je cogite vachement plus qu'avant – et j'en ai conclu que certains sont nés pour suivre les autres. Bobby, par exemple, il est capable de monter un projet pour sa boîte d'isolation, de présenter un prévisionnel et de négocier des prêts avec la banque. En théorie je pourrais faire pareil, sauf qu'il me manque ce truc qu'il a en lui, qui fait que tout est simple

pour lui, qu'il inspire confiance quand il te parle. De l'imagination, des couilles bien pendues et de l'assurance – un mélange de tout ça, plus autre chose que j'arrive pas à définir. Quelque chose qui te fait comprendre qu'il est né pour commander et pas pour recevoir des ordres. Quand tu voyais Pokey installé à son bureau, devant la baie vitrée, et Bobby en face de lui, dos à la porte, tu sentais qu'un truc clochait quelque part. Je précise que Pokey s'arrangeait pour que la chaise côté visiteur soit plus petite que son fauteuil. Il a tout fait pour essayer d'écraser Bobby et lui montrer qui était le chef, mais on savait tous qu'il avait une trouille bleue devant lui. Si Pokey était le patron, c'était juste parce que son vieux lui avait donné les clés de l'entreprise. Pour bien faire, il aurait fallu que ce soit Bobby qui naisse avec une cuillère en argent dans la bouche, et que Pokey se tape le père indigne. Mais qui sait si Bobby serait pas alors devenu un petit connard prétentieux, comme Pokey ? Dieu seul le sait.

Des fois ça peut te flinguer, de trop gamberger. J'étais en ville, l'autre jour, en train de regarder l'affiche d'un concert au Warehouse. Une jolie nana s'approche et me demande si je compte y aller. Des petits seins fermes, des cheveux bruns coupés court et des yeux trop maquillés, mais elle me plaisait bien comme ça, et j'ai su avant même de vérifier qu'elle avait un cul magnifique. Je lui ai répondu sans aucune gêne, sans doute parce que je n'avais pas réfléchi pendant cinq plombes à ce que j'allais lui raconter. Je portais un T-shirt des Pixies ce jour-là, et elle m'a dit qu'elle adorait le groupe et que je lui rappelais un peu Black Francis. Tu veux dire que je suis gros ? j'ai répliqué. La fille est devenue rouge comme une pivoine, et elle a bredouillé, Mais non, pas du tout, je parlais de ta coiffure et tout ça... Je me suis senti vraiment con de la mettre mal à l'aise, et j'ai dit que je blaguais, avant de lui demander si elle avait vu la tournée 2004, et j'ai appris qu'elle avait fait Phoenix Park et le Point, comme moi. On s'est aperçus qu'on avait été tout près l'un de l'autre, ces fois-là, et au bout de trois minutes, j'ai commencé à paniquer en me disant que ç'allait être le sommet de mon existence, ce bout de conversation improvisé avec une jolie meuf rencontrée par hasard, pendant que j'attendais de pointer à Pôle Emploi. Bon, il faut que je file, a dit la fille, j'ai un entretien pour un boulot de merde, tu n'as qu'à me rappeler. Elle m'a envoyé immédiatement un texto qui disait juste *Holly*. Du coup j'avais son prénom et son numéro, elle était fan des

Pixies, et elle a ajouté en s'éloignant, Préviens-moi si tu y vas. Aller où ? j'ai répondu comme un pauvre attardé. Au concert, idiot, elle a dit en rigolant. Puis elle est partie en riant doucement, et j'ai constaté que je ne m'étais pas trompé, elle avait bien un cul magnifique.

Le pire, c'est que je sais déjà que j'irai pas à ce concert. J'ai commencé tout de suite à réfléchir à la question. Aucun de mes potes ne voudra m'accompagner, et je veux pas non plus y aller seul. Hallucinant, non ? Et même à supposer que je trouve le courage d'y aller tout seul, c'est presque sûr que je contacterai pas cette fille, de peur qu'elle se ramène avec toute une bande de copains super cool qui me regarderaient comme si j'étais le dernier des ringards. Ils seraient là, en train de se siffler des vodkas Red Bull, et je serais obligé de payer ma tournée alors que j'ai pas les thunes, je leur demanderais sans me démonter ce qu'ils veulent commander, mais au lieu d'aller au bar je me sauverais discrétos pour me précipiter à la maison. Plus tard, la fille m'enverrait un texto avec juste un point d'interrogation, et je balancerais sûrement mon portable à la flotte, tellement je serais gêné et honteux d'être aussi trouillard et aussi nul.

À l'école, le père Cotter nous disait souvent que lorsqu'un chrétien doit affronter un dilemme d'ordre moral, il n'a qu'une question à se poser : qu'aurait fait Jésus à sa place ? J'ai toujours suivi son conseil, sauf que je remplaçais Jésus par mon père quand j'étais petit, et ensuite Bobby Mahon a pris la relève. Comment savoir ce qu'il aurait fait, Jésus ? Pour ce que j'en sais, ce gars était un nœud de contradictions. Une fois il t'invite à tendre l'autre joue, et après il pique une méga-crise et démolit les stands des marchands. Il dit Heureux les doux, mais ça l'empêche pas de se balader en incendiant tout le monde. Il se relève d'entre les morts, et au bout de quelques semaines il fiche le camp en laissant ses copains dans la merde. Vu sous cet angle, Pokey commence à ressembler à Jésus tout autant que Bobby.

Je pourrais essayer d'emprunter soixante-dix billets à mon père, que je rembourserai dès que je toucherai mes allocs. Pokey nous a entubés

avec les cotisations, du coup ça va retarder les choses. Mon père accepterait sans problème, mais qu'est-ce qu'il penserait, au fond de lui-même ? Ah, il est brillant, mon fils, il a vingt-sept ans et il vient me taxer pour aller faire la fête. Peut-être que je me trompe, mais à la seule idée qu'il pourrait se dire ça, je sais que je ne demanderai même pas. Je pourrais envoyer un texto marrant à cette Holly, ou lui demander des nouvelles de son entretien merdique, ou bien lui envoyer une blague, n'importe quoi, pour qu'elle me recontacte au sujet du concert de jeudi. Là je lui servais une excuse bien préparée, et ça me laisserait une chance de la revoir sans avoir à me préoccuper de cette histoire. Pourtant il tombe vraiment bien, ce concert. Ça risquerait de marcher, elle et moi. Je suis pas débile, je sais que je lui plais bien. Les nanas mignonnes comme elle ont leurs façons de se faire comprendre gentiment, avec des rires, des regards et des questions bien posées. J'ai ma chance qui m'attend, et je vais pas la saisir. Je me vois déjà rester à la maison et regarder *Coronation Street* avec les parents, en train de penser que trop réfléchir aux choses vous empêche de les vivre. De penser que Holly passe la soirée avec un autre connard qui aime les Pixies, et qui humilie un type qu'il ne connaît même pas.

La semaine prochaine je retournerai en ville. Je me planterai devant la même affiche, pour un concert déjà passé, évaluant mes chances de croiser cette fille au même endroit. Cette fois je mettrai mon T-shirt Pearl Jam. Je parie qu'elle y est allée aussi, à leur concert. Je resterai là jusqu'à ce que je me sente trop con, et alors je reprendrai le bus pour rentrer au village. Je contemplerai son numéro sur l'écran de mon téléphone pendant que la pluie d'été ruissellera sur les vitres, et mon cœur de lâche se remettra à battre au rythme paresseux d'une vie gâchée. Pour finir, j'effacerai son numéro.

Millicent

Ce matin mon papa a été malpoli pendant le petit déjeuner et maman était beaucoup fâchée. Elle a dit que c'était un gros dégueulasse et qu'il était juste bon à péter. Moi j'étais triste pour mon papa pasqu'il avait l'air malheureux, il est devenu tout rouge et il a dit pardon ma chérie et après maman elle a mis son bras contre son nez et elle a balancé des trucs sur la table comme si elle détestait papa. Juste après ça mon papa m'a fait un sourire comme d'habitude, et maman elle lui a dit évite de la faire descendre à ton niveau, tu te conduis comme un vrai guignol devant la petite, tu lui donnes le mauvais exemple. Souvent je comprends pas ce qu'elle veut dire, maman. Elle a dit à papa que je rapportais plus que lui, pasque moi je fais rentrer cent cinquante euros tous les mois et lui il ramène que dalle, putain. C'était déjà arrivé qu'elle dise ça. Hughie, la petite est plus rentable que toi. Avant, maman elle rouspétait contre mon papa quand il prononçait ce mot devant moi mais maintenant c'est elle qui le répète tout le temps. Il est drôle, ce mot. Putain, putain, putain. Je me le dis toute seule dans ma chambre mais il faut pas que maman entende. J'essaie de voir quel effet ça fait quand il sort de ma bouche à moi. Un soir mon papa il a traité maman d'un très vilain nom mais je me souviens plus ce que c'était. Quand même ça devait être vraiment grave, pasque papa il s'est excusé tout de suite, et maman a pleuré au lieu de lui crier dessus. Mon papa, il a plus de travail et il a pas droit de toucher le chômage comme c'était lui le patron. Il dit plein de choses sur les gens qui payent le chômage. Des choses drôlement laides. Mon papa dit qu'il a construit ce pays de ses propres mains pendant que les autres buvaient leur thé bien tranquilles. Maman, elle lui demande de la fermer.

Maman elle travaille à Tescos. Elle dit à papa qu'elle s'use les doigts jusqu'à l'os et moi ça m'a fait pleurer d'entendre ça. J'ai cru que toute sa peau allait partir en morceaux. Comme ce bonhomme dans le

village qui a perdu sa jambe et on lui en a mis une autre en métal, il se soûle tout le temps et il arrête pas de tomber par terre et après les gens doivent le ramasser. Mon papa m'interdit de le regarder, un jour qu'on revenait de la messe on l'a vu se casser la figure alors maman elle a dit, Hughie, s'il te plaît va l'aider, mais papa il a répondu, Sûrement pas, merde, ce type est une loque, il peut bien rester dans le caniveau. Pendant tout le chemin maman a répété que c'était horrible, de revenir de l'église et de ne même pas donner un exemple chrétien à la petite et qu'est-ce qu'il penserait si c'était lui qui était couché en pleine rue et que les voitures et les passants le croisaient sans s'arrêter. Mon papa a rien répondu il était de plus en plus rouge et puis après quand on était à table j'ai vu un filet de morve qui tombait dans ma sauce comme une petite cascade et j'ai compris que je pleurais même si je savais pas expliquer pourquoi. Des fois je me sens très très triste et puis je me rends compte que j'ai des larmes qui coulent. Quand c'est comme ça mon papa et ma maman ils arrêtent de se disputer et de faire la tête et ils me serrent contre eux en disant Pardon ma puce, pardon mon petit trésor, ce n'est pas ta faute, tout ça, pardon, pardon, pardon. Je sais même pas ce que ça veut dire.

Papa va chercher maman et Assumpta Gill en voiture chez Tescos. Tous les autres conducteurs sont des connards. Je crie CONNARDS et papa, il se met à rigoler en me demandant de ne pas insulter les gens. Quand je recommence, il se remet à rire et il fait semblant d'être en colère. Je crie par la vitre CONNARDS, ENFOIRÉS ! et mon papa, il hurle MILLICENT ! mais je sais qu'il est pas fâché pour de vrai pasqu'il me fait un sourire juste après. Quand maman est pas là, mon papa il sourit toujours dans le rétro. Je le vois jamais chanter quand on rentre de chez Tescos, c'est qu'à l'aller qu'il le fait. Assumpta Gill, elle pue le tabac. Elle parle à maman de toutes ces petites salopes qu'il y a au travail, combien elles sont vicieuses. Elles arrêtent pas de faire des embêtements à Assumpta et de cafter sur elle. Maman est d'accord avec elle. Dès qu'elle est partie, elle dit à papa que c'est une pauvre tache. Moi je dis jamais des gros mots devant maman et Assumpta Gill, sinon mon papa il aurait des ennuis.

Je dois retourner à l'école à la fin des vacances et ce sera plus mon

papa qui me gardera et il se demande qu'est-ce qu'il va devenir sans sa petite chérie à la maison tous les matins, il va falloir qu'il se cherche un vrai métier en plus de regarder les dessins animés avec moi sur le canapé et moi je suis très triste d'entendre ça je veux pas aller en classe et laisser mon papa tout seul et tout malheureux et en plus il aura pas envie de regarder *Peppa Pig* si je suis pas là. Pourquoi les papas pourraient pas venir aussi à l'école ? Peut-être qu'ils vont être obligés maintenant que tout le monde a peur du Monstre Voleur d'Enfants. Y a un petit garçon qui s'est fait kidnapper en ville et sa maman c'est une dame qui habite pas loin de ma maison, il a été enlevé par un bonhomme en voiture à l'endroit où il était gardé, à côté de l'énorme centre commercial. Ma maman a mis la main sur sa bouche quand sa copine est venue lui raconter que le petit avait disparu, elle faisait que répéter, Mon Dieu, mon Dieu et après elle a pleuré et moi aussi j'ai pleuré pasque j'avais très très très peur. Mon papa est revenu et maman lui a fait une scène, il avait pas intérêt à me quitter des yeux une seconde, et papa a juste répondu, Bien sûr que non, voyons, et maman a continué, Je sais pas comment tu t'occupes d'elle quand je suis au boulot, tu es un lamentable imbécile, tu es bien capable de la laisser filer sur la route, et elle en finissait plus de râler, alors moi j'ai dit que mon papa il était sensationnel pour me garder, jamais j'irais m'approcher de la route, papa a toujours un œil sur moi et eux ils se sont bagarrés pour me tenir dans leurs bras en premier, maman voulait me serrer contre elle et papa voulait aussi et maman a poussé mon papa jusqu'à ce qu'il se mette à pleurer et j'ai eu beaucoup beaucoup plus peur que quand c'était maman qui pleurait, pasque les papas ça pleure jamais, normalement, et je crois que maman, elle a regretté de l'avoir engueulé comme ça, après elle a arrêté de parler et elle a frotté le bras de papa et elle lui a pris la main pendant qu'il essayait de cacher sa figure avec son autre main et je pense qu'ils m'ont oubliée pasqu'ils se serraient tous les deux comme des fous, mais quand j'ai vu ça, ça m'a pas dérangée qu'ils m'oublient un peu.

Plus tard je me suis assise sur les genoux de mon papa et j'ai fini mon biberon secret que j'ai encore le droit de boire avant de me

coucher, même si maman pense que je suis bien trop grande pour prendre du lait comme un bébé, et papa me caressait les cheveux je sentais son souffle tout chaud sur ma tête et il a chuchoté Je t'aime ma petite chérie, je t'aime ma petite chérie, il l'a répété plein de fois jusqu'à ce que je sois presque endormie, et quand il m'a apportée à maman pour qu'elle me fasse un bisou avant que j'aille au lit, j'ai vu qu'elle l'embrassait lui aussi et ça m'a fait très plaisir. Mais quand même j'arrive pas à dormir, à cause d'Assumpta Gill qui a dit à maman, Tu te rends compte qu'il court toujours, il y a un monstre en liberté qui enlève les enfants, que Dieu nous protège, mais sur le moment j'ai pas eu peur, pasque j'avais mon papa et ma maman avec moi et qu'il faisait beau et qu'y a aucun monstre qui pourrait voler un enfant entre ses deux parents, en plein jour. Mais maintenant je suis dans mon lit et papa et maman sont dans le salon à l'autre bout de la maison et le Monstre Voleur d'Enfants pourrait se cacher dans la buanderie, et ma veilleuse elle suffit pas pour chasser le noir, il y en a partout dans ma chambre, du noir, autour de mon armoire et au pied de mon lit et partout. Pourtant j'ai pas envie d'appeler papa et maman, si je fais ça ils risquent de se disputer encore à cause de moi, et maman dira peut-être que c'est la faute de mon papa si j'ai peur.

Je vais me cacher sous mes couvertures. Je bougerai pas et si le Monstre Voleur d'Enfants vient dans ma chambre il croira qu'y a personne dans le lit. Je veux pas appeler papa et maman. Si le Monstre s'approche de moi, je vais hurler et brailler comme papa fait avec les connards, les enfoirés et les pauvres trouducs des autres voitures, ou comme maman fait avec papa à cause de toutes les choses qu'il a ratées, elle l'accuse de nous laisser sans un rond, à part ce qu'elle gagne pour les quelques heures merdiques que cette grosse couille de chez Tescos veut bien lui caser dans le tableau de service. Ce tableau de service, il met toujours maman en rogne. Je me demande ce que c'est, ce truc-là. Est-ce que c'est pire qu'une veille pute ? Maman, elle a dit ça sur la maman de mon papa. La maman de papa, c'est ma deuxième mamie. Je l'ai jamais vue. Si jamais il s'approche de moi, le Voleur d'Enfants, je lui dirai le mot affreux que papa a dit à maman. Je réciterai mes prières des tas de fois. Quand on prie, c'est pareil que si on parlait au Bon Dieu. Ange de Dieu, qui êtes mon gardien et à qui je suis confiée par la bonté de Dieu, pendant cette nuit éclairez-moi, gardez-moi, dirigez-moi, défendez-moi. Ainsi soit-il.

Denis

Dans les films, quand un gars se fait mettre en taule, tu le vois souvent se recroqueviller sur lui-même après s'être fait tabasser, les genoux ramenés sous le menton. Il a peur pour sa vie, peur de la prison. On appelle ça la position fœtale, parce que le bébé est comme ça dans le ventre de sa mère. Les tout-petits se replient souvent dans leur lit de cette façon, ils se sentent rassurés. Ça leur rappelle le temps d'avant la naissance, quand ils étaient bien au chaud, à l'abri. Et les types qu'on fiche en cellule, au cinéma, c'est le même réconfort qu'ils recherchent. Ce truc-là marche bien, je m'en suis aperçu. Ça fait des jours maintenant que je suis couché dans cette position. Kate s' imagine que je suis malade. Le premier jour elle était dans tous ses états, étant donné que j'ai jamais eu de soucis de santé. Elle m'avait jamais vu comme ça. Aujourd'hui c'est tout juste si elle me supporte. Elle est pas loin de me demander de me remuer, par pitié, va t'expliquer de ton propre chef avant que l'huissier débarque et vide la maison. Depuis la disparition du gamin, la crèche est fermée. J'ai pas l'ombre d'une chance de décrocher un boulot. On me doit une petite fortune. Le ciel est en train de me tomber sur la tête.

Pendant des semaines, j'ai sillonné toute la région pour retrouver Pokey Burke, Conleth Barry et les quatre ou cinq autres enfoirés qui me doivent du fric. J'ai presque cent mille billets à récupérer. J'avais le fisc qui gueulait d'un côté et les gars qui gueulaient de l'autre, et du matériel éparpillé un peu partout dans la région. J'ai bossé quatre ou cinq fois et j'ai pas touché un rond. J'ai fait confiance, vu que jusque-là, on me payait séance tenante, et les journées étaient jamais assez longues pour terminer le chantier. À la fin, c'est toujours les sous-traitants qui se font entuber. Ces mecs, je me suis tapé des milliers de bornes pour les chercher. Et pendant que je crapahutais comme un con, j'avais même pas idée de ce que je leur dirais si je leur mettais la main dessus. Le deuxième boulot, c'était l'aménagement d'un hôtel pour un bonhomme de Limerick – cuisines, escaliers, chambres, salles de réception et de réunion, le complet, quoi. Au bout du compte, le

projet a capoté et le mec a décidé de se foutre en l'air. Qu'est-ce que j'aurais pu demander à la veuve, hein ? Faites pas trop de frais pour l'enterrement, parce que moi j'ai des factures à présenter ?

Ça faisait un moment que ça montait, je l'avais senti. À Lackagh, j'ai failli écraser une espèce d'emplâtre qui refusait que j'accède au chantier pour récupérer mon matos. Y avait pas un chat dans le coin, j'aurais très bien pu lui rouler dessus. Je l'ai carrément envisagé, j'ai pesé le pour et le contre. Il se doute pas qu'il a été à deux doigts de finir ratatiné et rapatrié dans son bled. Dans un bureau à Galway, j'ai manqué foncer dans une porte vitrée à cause d'un gros salopard qui voulait pas venir me parler. J'aurais obtenu une simple promesse, des excuses, un engagement du style On-vous-paie-mardi-prochain, que ça m'aurait déjà fait plaisir. Je savais qu'il était là et qu'il avait pas l'intention de sortir. Moi je bougeais pas, je continuais à pousser ma gueulante devant l'entrée, et la blondinette de l'accueil refusait d'appuyer sur le bouton pour m'ouvrir, elle se contentait de me regarder bouche bée. J'ai dû me faire violence, fermer les yeux et respirer bien fort. J'avais des étoiles argentées qui explosaient et qui dansaient devant mes yeux. Je suis retourné m'asseoir dans le camion pour fumer une clope, et j'ai écouté mon cœur qui cognait. On appelle ça des palpitations, quand on sent les battements de son cœur. Finalement, j'ai arraché les essuie-glaces de sa Mercedes avant de me barrer. Vous imaginez un peu ? Je lui ai pété ses essuie-glaces, comme un ado qui n'a peur de rien.

Tant que je conduisais, j'arrivais pas à réfléchir. Pas même à écouter la radio. Les chialeurs de chez Joe Duffy qui râlaient et qui pleurnichaient sur leurs petits problèmes à la con, et ces je-sais-tout prétentieux qui discutaillaient sans fin pour savoir à qui revenait la faute. Des mecs qui ont jamais bossé pour de vrai une seule fois dans leur vie, et qui savent juste casser du sucre sur le dos des autres, vu qu'on est tous des salauds sauf eux. Ça me donne envie de gerber. D'où ça vient, qu'ils aient tous cette voix suraiguë ? À cause d'eux, les gens de ce pays ont peur de leur ombre. J'ai tué quelqu'un. Je connais rien de pire que ces petits branleurs avec leur accent de la haute, ils se prennent pas pour la moitié d'une merde et croient bon de vous expliquer qui a tout fait foirer. ALLEZ VOUS FAIRE FOUTRE ! je criais après la radio. Engueuler le poste, si c'est pas de l'énergie gâchée... J'ai tué un vieil homme. Tous les soirs, Kate me demandait combien

j'avais gagné, est-ce que j'avais bien envoyé mes factures en recommandé, et contacté ma banque pour qu'ils m'autorisent un découvert supplémentaire, et récupéré mon matériel ? Plusieurs fois, je me suis vu en train de lui coller mon poing dans la figure. Imaginer ça, c'était le seul moyen de m'empêcher de le faire pour de bon. Elle ne se rendait pas compte, elle ne sait pas qui je suis. Après ça j'ai tué un homme.

Je savais que le contremaître de Pokey bossait encore un peu sur les chantiers. Je savais aussi qu'il piquait des fournitures dans certaines baraques, et pas seulement dans celles de Pokey. Des fois il se servait dans les nôtres. Les sous-traitants se font constamment entuber. J'avais appris que ce mec venait encore à Coolcappa de temps en temps, avec un immigré et deux autres mecs ; ils rafistolaient des trucs dans les maisons de ce lotissement catastrophique, sur Ashton Road. Un matin, j'ai pris la voiture de Kate pour aller là-bas, et je l'ai vu sortir d'un des pavillons, vers le bout du lotissement. La nana qui habite là le raccompagnait, elle tenait un gosse dans les bras. Je suis reparti aussi sec, en me disant que c'était moche de l'épier comme ça, que ce type était comme moi et qu'il devait pas casquer pour les fautes d'un autre, c'était pas juste. J'ai pensé à lui de plus en plus souvent, par la suite, et ces idées qui me tournaient dans la tête, ça faisait comme une méchante ébullition qui me cramait le cerveau. Pokey et lui, ils étaient comme cul et chemise dans le temps. Dès qu'il fallait prendre la moindre décision, Pokey lui demandait conseil – le bon moment pour couler le béton, pour commencer les fondations ou pour s'envoyer son casse-croûte. Pokey, c'était pas vraiment lui qui commandait.

Un des gars m'a raconté que ce fameux Bobby, il passait tous les jours chez son père, dans la maison où il avait grandi, un peu après le barrage. J'ai décidé de le coincer sur la route, un de ces jours, histoire de lui demander où était passé Pokey, et s'il savait ce que deviendraient les chantiers et où en étaient les finances. Avec lui, je comptais bien avoir des réponses. Il était comme moi, ce mec, on s'échangeait des coups d'œil en ricanant pendant ces réunions dont Pokey raffolait. On était au même niveau, tous les deux. La maison de son père, j'ai pas eu de mal à la reconnaître. Andy me l'avait décrite – un terrain envahi par les ronces et une étable avec un trou dans la toiture. Je me suis garé dans un petit chemin, à huit cents mètres de la

ferme, puis j'ai coupé à travers champs. Je me suis arrêté près du mur, en face de la maison. D'après Andy, Bobby venait souvent à pied voir son père. J'avais dit que je le guetterais le temps qu'il faudrait. Pendant que j'attendais, j'arrêtais pas de penser que ce Bobby couvrirait Pokey dans son propre intérêt, et ça m'a tellement énervé que j'ai commencé à faire les cent pas pour me calmer. J'avais carrément envie d'aller me renseigner chez son père pour que le vieux comprenne bien que quelqu'un cherchait son fils, et qu'il s'imagine pas qu'il avait pondu la dernière des merveilles. Je tenais à lui faire savoir que son fils s'acoquinait avec la racaille. Je voulais lui ficher la trouille. En fait, j'avais envie de faire peur à quelqu'un, peu importait qui, pour pas être le seul à flipper.

Planté au milieu du petit portail, il y avait un cœur en métal rouge qui tournait avec le vent. Le pivot était rouillé et branlant à la fois, il grinçait et gémissait, mais le cœur arrivait encore à tourner. Du coup j'ai repensé à mes palpitations. Au passage, je lui ai envoyé un coup de pied. J'ai poussé la porte d'entrée, qui était lourde et massive. Au deuxième essai le battant a cédé. Le bonhomme s'attendait à voir son fils. Jusqu'à cet instant, j'avais pas eu conscience de tenir une planche à la main, je le jure sur ma vie. Il était là, dans la pénombre de la cuisine, avec cette posture voûtée et ces jambes tordues qu'on voit chez certains vieux, comme s'ils hésitaient entre faire un pas en avant ou s'aplatir sur le cul. Il a d'abord regardé le morceau de bois, puis il a levé les yeux sur moi en rigolant. Ce rire, il m'a rappelé mon père, la fois où j'étais rentré avec une arcade sourcilière fendue et une clavicule fracturée après que Roscrea nous avait battus au championnat des moins de seize ans. Ce jour-là, mon père a regardé ma figure barbouillée de sang, de boue et de larmes, il a eu un grand rire aigu, comme lui, et il a déclaré que j'étais une merde et un bon à rien.

Vous venez me cambrioler ? a demandé le père de Bobby Mahon. Il disait ça sur le ton de la conversation, comme il aurait demandé si on allait préparer du thé. Tu as bonne mine, il a continué en se marrant de nouveau. Son rire m'a vrillé les tympans, un peu comme un cri d'enfant. Allez, pauvre con, qu'est-ce que tu crois faucher ici ? À moins que tu aimes les céréales – j'ai un tas de paquets en réserve. C'est ça que tu veux ? Piquer des boîtes de corn flakes à un vieux ? Là, il m'a fait un sourire, les yeux tout brillants, et il m'a dit doucement,

T'es qu'une merde et un bon à rien. Moi, j'ai failli en tomber à la renverse, d'entendre ça. Je rêvais, ou il avait bien prononcé ces mots ? Une merde et un bon à rien. Qu'il l'ait vraiment dit ou pas, je le saurai jamais. Alors il s'est remis à rire, le tintement est revenu dans mes oreilles et j'y voyais un peu flou, tout à coup. J'ai fait deux ou trois pas vers lui, et il s'est campé en face de moi en crachant par terre. Il m'a regardé droit dans les yeux juste avant que je le cogne de toutes mes forces pour défoncer sa sale tronche déplumée.

Dieu me pardonne, j'ai cru pendant quelques instants que c'était mon père que je tuais, juste ces trois secondes qui dureront toute ma vie. Je le jure devant Dieu tout-puissant. J'ai tué le père de Bobby Mahon, un homme que je ne connaissais même pas, et depuis je suis couché ici, roulé en boule comme un bébé à naître, mes mains de meurtrier serrées entre mes genoux, et les coups de mon cœur coupable résonnant encore et encore à mes oreilles.

Mags

Je regarde souvent papa nourrir les poulets. Il les a rendus complètement crétins. Ils se déchaînent dès qu'ils le voient s'approcher, ils savent qu'il leur apporte une poignée de chenilles. Ça bat des ailes tous azimuts, tout juste s'ils ne s'envolent pas par-dessus la clôture. Dos à la maison, papa se plante devant eux et leur parle en les regardant se démener. Je donnerais cher pour savoir ce qu'il peut bien leur raconter. J'ai souvent eu envie de me glisser discrètement derrière lui pour écouter, mais je sais que ça le mettrait mal à l'aise. J'imagine bien la scène : papa me surprend en train de me faufiler le long de sa belle pelouse, il sursaute, embarrassé, sans savoir quoi me dire, et je rigole comme une bécasse en lui demandant si c'était bien, cette conversation avec les volailles ; il marmonne vaguement une réponse, et vit un supplice tout le long du chemin qu'on doit faire ensemble pour rentrer à la maison. Si je me contente de l'observer par la fenêtre, je peux m'imaginer qu'il serait ravi que j'aie le rejoindre, qu'il me passerait le bras autour des épaules et qu'on regarderait les volailles tous les deux, et il me dirait que ce général d'Henrietta fait la loi parmi les autres gros balourds, et qu'il a repéré cette fripouille de renard la veille au soir, guettant le poulailler depuis l'échalier qui se trouve derrière l'atelier. Toutes ces choses qu'il réserve à Eamonn, à mon neveu et à ma nièce.

Il y a quelques jours, un enfant a disparu d'une crèche de la ville. La mère du petit garçon habite ici, dans une des maisons de ce fameux lotissement quasi désert que Pokey a fait bâtir. D'après maman, papa est très touché par cette affaire, comme s'il était indirectement responsable du fait que la mère vive là et doive laisser son fils dans une crèche en ville pour pouvoir travailler et rembourser son emprunt colossal. Et avec ça, Bobby Mahon vient de tuer son propre père ! C'est ce dont on l'accuse, du moins. La fille dont l'enfant vient d'être enlevé est une nouvelle venue. L'expression de maman, je précise. Il y

a tant de mépris dans ce mot ! Comme si c'était une tare de ne pas avoir passé sa vie ici, de s'être installée ailleurs que sur son lieu de naissance. Maman dit ça sans malveillance, je le sais bien, ce n'est pas si simple de se débarrasser de ses préjugés. Le village grouille de policiers, tout le monde est à cran. Quelqu'un s'est arrêté en voiture devant la crèche, et il a embarqué le petit, tout simplement. Les enfants étaient sous la garde d'un enseignant Montessori, et il y avait cinq ou six auxiliaires qualifiées dans la salle d'à côté. L'enseignant a été conduit au poste pour un interrogatoire. Il est au moins coupable de négligence criminelle. C'est un peu contre-nature, qu'un homme exerce ce métier. Oups ! Que dirait Ger si elle m'entendait parler comme ça ? Chassez les préjugés....

Je suis obsédée par ce moment où j'ai compris que j'avais perdu papa, où le fragile équilibre entre l'affection et la honte s'est rompu en faveur de la seule honte. Je travaillais pour un organisme humanitaire qui perçait des puits artésiens dans les pays du tiers-monde frappés par la sécheresse. Tout en creusant les puits, nous enseignions les procédés techniques aux populations locales. J'ai adoré cette expérience, et elle continue de me passionner. Un week-end où j'étais revenue à la maison, maman a invité à dîner un groupe d'amis proches. Elle était très fière de moi, elle avait envie que je leur parle de mes activités. J'avais obtenu mon diplôme avec mention, je travaillais comme ingénieur, et en plus je me mettais au service des autres. Vu que j'avais travaillé en Afrique, elle me prenait un peu pour une missionnaire. Qu'elle l'ait remarqué ou non, maman ne faisait jamais allusion au recul progressif de ma féminité. Elle s'intéressait visiblement à tout ce que je racontais. Quand on discutait dans la cuisine, elle m'écoutait enfourcher mes chevaux de bataille favoris avec un sourire plein d'approbation. La Palestine, le réchauffement climatique, les guerres du pétrole, les enfants-soldats. Elle semblait sincèrement apprécier Ger. Je supposais qu'elle avait tout compris. Sa patience et sa tolérance m'impressionnaient beaucoup. J'ai pensé alors que papa ressentait la même chose, même s'il le manifestait moins bien.

Et puis il y a eu ce dîner de sinistre mémoire, qui remonte

maintenant à trois ans. J'étais en train d'évoquer une possibilité de traitement du cancer, grâce à des virus modifiés capables de repérer et de détruire les cellules atteintes, quand papa a levé les yeux au ciel en faisant Ttt, ttt, tt. J'ai cru qu'il s'adressait à ces géants de l'industrie pharmaceutique que j'accusais de freiner délibérément les progrès de la recherche contre le cancer. Je rapportais à peu près les propos de Ger qui, je m'en félicite, n'assistait pas au repas : L'homme possède un immense potentiel, l'homme détient la clé de l'éradication de toutes les maladies, grâce à son esprit curieux et son insatiable soif de connaissance, l'homme...

Et là, sans prévenir, devant le docteur Roche et son boudin de Kathleen, devant Pat Hourigan et cette Dorothy au rire strident de femme éméchée, devant les Crawford avec qui papa était en affaire depuis de longues années, devant oncle Dicky, tatie Pam et mon abruti de cousin Richard, maman, Eamonn et ma charmante belle-sœur, et Pokey avec son petit sourire arrogant et l'aura dont il s'entoure parce qu'il a galéré – en présence de tous ces gens, papa m'a regardée bien en face, il a posé son verre de vin, et il m'a dit d'une voix que je reconnaissais à peine, en haussant le ton d'une manière anormale : Tu as bien dit l'homme ? L'homme est merveilleux, c'est bien ça ? Quel changement, hein ? Je croyais que dans ta bande on aimait lui taper dessus, à l'homme ?

Ma bande ? De toute évidence, il faisait référence aux lesbiennes. J'ai senti comme un frémissement au creux de mon ventre, ma gorge s'est nouée, j'avais brusquement la bouche sèche. J'ai répliqué que par homme, j'entendais l'espèce humaine dans son ensemble. Tout en parlant, j'entendais s'élever ma pauvre voix frêle, plaintive et pathétique, comme deux petits poings cognant en vain contre une lourde porte verrouillée. Je me sentais confuse, prise de ce malaise vertigineux que provoquent les chocs violents. Je n'avais qu'une envie, m'enfuir en courant pour vomir, me pelotonner sur moi-même et pleurer tout mon soûl. J'aspirais douloureusement à retrouver mon lit de petite fille avec mon ourson défraîchi qui-n'avait-plus-qu'un-œil, et attendre la visite silencieuse de papa, son baiser sur le front, sa main rêche et rassurante lissant mes cheveux. J'ai compris alors que j'avais fait erreur, que papa ne m'acceptait pas telle que j'étais, qu'il était différent de ce que j'escomptais, incapable de passer outre la brûlure de la stigmatisation, de la traiter simplement comme un chardon

importun qui aurait poussé dans son potager. Les autres convives baissaient le nez dans leur assiette. Il y a eu un éclat de voix perçant de la part de Dorothy, suivi de quelques gloussements pleurnichards, puis cette dindasse a goulument porté à sa bouche son verre déjà vide. Je vais te resservir, a proposé papa, qui avait retrouvé ses intonations ordinaires. Le charme de la mortification était rompu. J'ai quitté la pièce précipitamment, j'ai récupéré mon manteau et je suis montée en voiture. Je ne suis pas revenue pendant presque un an.

Il m'a fallu très longtemps pour comprendre ce qui s'était vraiment passé pendant le Dimanche Noir. Le regard objectif de Ger m'a aidée à y voir plus clair. Elle prétend que tous les parents se forgent une certaine idée de leur enfant, et que la déception qu'ils ressentent lorsque leurs attentes sont déçues peut se traduire par de la colère. La situation est encore pire si l'enfant semble se montrer à la hauteur de leurs espérances et que, d'un seul coup – de leur point de vue, du moins –, il s'écarte du droit chemin. Mais est-ce réellement s'écarter du droit chemin que d'assumer ses inclinations sexuelles ? Oui, c'est le cas lorsque la vision des parents se focalise sur le mariage et les petits-enfants, sur ce qu'ils considèrent comme la norme et le respect des conventions. Voilà l'avis de Ger. La notion de sécurité entre aussi en jeu. Il n'est jamais sûr de s'éloigner du troupeau. Tu deviens la gazelle isolée que le lion va prendre en chasse. Un enfant qui s'expose au danger, physiquement ou émotionnellement, risque de déclencher chez l'un de ses parents une réaction qui s'extériorise par de la colère. Il s'agit dans le fond d'un sentiment d'angoisse et d'inquiétude, qui s'exprime en termes maladroits et inappropriés. Mais les mots de papa, sa façon de les prononcer, si cruelle et si blessante, lui ressemblaient tellement peu que c'en était effrayant. Ça vient certainement de son éducation, a allégué Ger. Selon elle, les gens qui ont été élevés dans le borbier des idées reçues professent des opinions qui ne leur appartiennent pas vraiment. Elles sont déformées, elles ne reflètent pas fidèlement leur vérité intérieure ; leurs paroles ont quelque chose d'oblique, comme une lumière qui se réfracte dans l'eau. Il est tout aussi impossible de percevoir leurs sentiments authentiques que d'évaluer avec justesse la position d'un objet immergé.

En bref, papa se noie dans les préjugés. Cette remarque a amusé Ger. Elle trouve ça désopilant, que je cherche toujours à aller à l'essentiel, à trouver la formule concise qui résume une situation. Tu devrais t'orienter vers la politique, m'a-t-elle conseillé, tu as le don pour les petites phrases qui tuent. Je crois que je les tiens de papa, cette impatience face aux notions abstraites, l'incapacité à me concentrer sur ce qui m'ennuie, ce désir de classer et de définir les choses de façon claire, stricte et rassurante. Un jour, un vieux maître de conférences a relevé chez moi une tendance à devenir dangereusement réductrice. Dangereusement, rien que ça ! Je m'indigne face à ce qui me semble répréhensible, c'est tout. Beaucoup de gens s'opposent à mes idées. Est-il si dramatique que papa soit tellement gêné par les relations homosexuelles ? Je me demande s'il sera plus ouvert maintenant que la législation a changé, et que Ger et moi sommes en mesure, si nous en avons le désir, d'accéder officiellement au même statut que les couples hétérosexuels. J'ai bien peur que ce début de reconnaissance ne fasse que le pousser dans ses derniers retranchements. Je m'en moque, après tout – tant pis si la fierté que je lui inspirais autrefois s'est définitivement envolée. Tout ce que je souhaite, c'est que l'amour qu'il éprouvait pour moi survive dans sa mémoire. Je tiens à ce qu'il sache que je reste, encore et toujours, sa petite fille.

Jim

Une espèce de vieille maboule a fait irruption ici tout à l'heure. Comment ? Vous n'avez pas été capables de tenir enfermé cet animal puant au lieu de le laisser libre de terroriser les femmes de ce pays ? Et le petit qui s'est fait enlever, pourquoi n'avez-vous pas réussi à le retrouver ? Un enfant qui vit près de chez nous, vous vous rendez compte ! Qui sait où il est en ce moment ? Sûrement en train de se faire tripoter, pendant que des pervers le prennent en photo, à supposer qu'il soit encore en vie ! Et cet ignoble salaud qui se balade à son aise à l'heure qu'il est, qu'est-ce qui prouve qu'il n'est pas de mèche avec l'inconnu qui a raflé le petit sous le nez de tout le monde ? Réfléchissez un peu à la coïncidence ! Seigneur, protégez-nous du mal.

Elle a pleuré pendant deux ou trois minutes en hoquetant et en soufflant. Au début, j'ai cru qu'elle voulait parler de Bobby Mahon, et puis je me suis rappelé tout ce barouf aux actualités, à cause d'un certain Murphy qu'on venait de libérer. Personne avait envie de le voir dehors, j'ai répondu à la femme, mais la loi est la loi. Il a purgé sa peine. Sa peine ? elle a explosé. Sa PEINE ? Et toutes ces filles qui ont disparu ? C'est pas ça la pire des peines ? Attention, j'ai répliqué, rien ne dit qu'il est impliqué dans cette affaire, et de toute façon il va repartir chez lui à Baltinglass ou je ne sais où, à plus de cent cinquante kilomètres d'ici.

J'ai pas trouvé moyen de la reconforter, malgré tout, ni même de la faire décoller de la porte de mon bureau. Pendant une bonne demi-heure, elle m'a bombardé à plein régime. Elle avait vu le sosie du type faire du stop près d'Esker Line. Il portait la même casquette que l'autre, au moment où il avait tranquillement quitté la prison. Elle était prête à jurer que c'était bien lui. Protégez-nous, Seigneur, défendez-nous, est-ce que Dieu ne frémit pas de voir que les enfants sont kidnappés, les braves gens battus à mort dans leur cuisine et les violeurs relâchés, tout ça en l'espace de quelques jours ? Et pour finir on entend dire que les allocations vont être supprimées ! C'est offenser

le regard de Dieu que de lui imposer le spectacle d'êtres humains abandonnés à la misère et aux déséquilibres. Mais où va donc ce pays ? Là-dessus elle m'a sorti qu'elle allait avaler toute sa boîte de cachets et se coucher pour ne plus jamais se réveiller, ce à quoi j'ai failli répondre, N'hésite pas, c'est ce que t'as de mieux à faire, pauvre chieuse cinglée. Heureusement, j'ai réussi à tenir ma langue. D'après moi, les grandes gueules de la télé et de la radio sont responsables de cette hystérie qui est en train de s'emparer des gens. Ces ordures, ils font leur beurre avec les peurs des autres.

Ça fait quatre jours que j'ai pas fermé l'œil. Je regarde les ombres que le réverbère de la rue projette sur les rideaux, pendant que le vent agite les branches du sureau. Par moments, elles prennent la forme d'une griffe gigantesque tendue vers moi. J'arrête pas de penser à ce petit garçon, de me demander où Dieu il peut bien être. Je suis là, allongé dans mon lit, couvert de sueur, et je me demande s'il existe quelque chose comme un équilibre, une symétrie que l'univers cherche à atteindre, un peu à la façon du mouvement de l'eau. Il y a des années, j'ai exposé le petit de ma sœur Bridie à un danger mortel. À cause de moi, il a été renversé de son rocher et emporté par les vagues. Il a suffi que je le quitte des yeux un instant pour que ça arrive. J'aurais mieux fait de me jeter à l'eau après lui au lieu de hurler contre l'océan déchaîné depuis mon bout de rocher. J'aurais dû être là pour le conduire au Ciel. Dieu seul connaît le lieu sombre et froid où repose son petit corps.

Dieu seul peut aussi savoir où se trouve l'autre enfant, et j'aimerais tellement qu'Il me le dise. Je voudrais m'endormir pour qu'Il me le révèle dans un rêve, et ensuite j'irais le chercher et je prendrais sa petite main pour le ramener dans les bras de sa mère.

Tous les jours, j'ai participé aux recherches. Les gars de la police scientifique nous ont demandé de nous placer en ligne en nous tenant par le bras, et d'avancer tout doucement, en regardant à nos pieds, à droite et à gauche. Chaque personne a sa zone à observer, mais elles doivent se superposer à un moment ou à un autre. On a passé cinquante kilomètres carrés au peigne fin. Sauf que le petit a été enlevé en voiture. Il peut être n'importe où, maintenant. On vient de

me donner l'ordre de ne plus bouger du village, parce qu'on a besoin d'un centre d'opérations sur place. Tout ça, c'est du baratin pour amadouer le public, rien de plus. Sean Shanahan est le père du petit Dylan, on ne l'a appris qu'à la fin de la première journée. Tout le monde pensait que la mère était une nouvelle venue, on ne savait pas qu'elle avait un lien aussi solide avec le village. Ça ne change rien au fond de l'affaire, bien entendu. Sean Shanahan est comme un lion enragé. Il a gueulé par la vitre de la voiture de patrouille qu'on était qu'un ramassis d'incapables. C'était Philly qui conduisait, et il a raconté que les traces des larmes sur ses joues faisaient comme des cicatrices de coups de couteau. La mère de l'enfant était avec lui, elle le tirait par le bras en essayant de le calmer. Elle a du cran, cette fille. Son prénom, c'est Réaltín, je trouve ça très beau. J'aurais aimé donner un nom dans ce genre à ma fille si on avait eu un enfant, si l'univers n'avait pas ces idées de symétrie. Son père aussi est formidable, il est pâle comme un fantôme mais il s'accroche depuis le début. Il est pragmatique, réaliste et plein d'espoir, l'attitude qu'on recommande dans ce type de situation. C'est l'avis des gars de la Défense civile, en tout cas. Je crois qu'il est comptable. Il ne pète pas les plombs comme le jeune Shanahan, qui ferait bien de se tenir un peu.

Dans un moment pareil, je trouve ça déplacé d'être couché dans mon lit, d'envisager de dormir. Depuis le milieu de l'été, c'est la folie furieuse par ici. Jamais au grand jamais je n'aurais accusé Bobby Mahon d'avoir tué son père, mais ce jour-là, il m'a téléphoné en me demandant d'une petite voix éteinte de venir le rejoindre. Quand je suis arrivé, il était dans la cuisine, penché sur son père qui gisait dans une flaque de sang, et il tenait une planche tachée de rouge. Je lui ai demandé si c'était lui qui avait fait ça, et il a répondu qu'il n'en savait rien. Il ne savait pas, c'est tout. Il n'a rien ajouté de plus, il est resté assis comme ça dans la salle d'audition de Henry Street, blanc comme un linge et muet comme la tombe. Dans tout le village, le bruit court qu'il faisait des infidélités à sa femme avec la fille dont le petit a disparu, justement. J'ai fait remarquer à Mary qu'on se serait cru dans une série télé. Mary, elle prétend que je déconne à bloc quand je soutiens que Bobby Mahon n'est pas coupable. Je comprends bien son point de vue, n'empêche que je sais au plus profond de mon cœur que ce n'est pas lui qui a fait le coup. Je voudrais pouvoir expliquer comment j'en suis si sûr, ça m'aiderait peut-être à comprendre ce qui

s'est réellement passé. Ce que j'aimerais, aussi, c'est que Bobby émerge de ce coma éveillé dans lequel il s'enfonce, et qu'il se mette à parler clairement. Josie Burke a payé sa caution. Lui, au moins, il a une chance de tirer quelque chose de Bobby.

Après que la vieille chabraque nous a tapé son scandale, Timmy Hanrahan est passé au poste. Il est resté une bonne demi-minute à me regarder sans piper mot, sa figure a viré au rouge, et il s'est gratté deux trois fois avant de se décider à parler. À force, il m'a expliqué qu'il avait surpris un type au téléphone, pas plus tard que la veille, qui racontait des trucs très louches à deux pas du groupe responsable des recherches, en se figurant que personne entendait. Il disait qu'il risquait vingt ans de prison, et il a demandé à la personne au bout du fil si elle avait regardé cette putain de télé, est-ce qu'il se rendait compte de la foule de gens qui enquêtait sur la disparition du petit, et Timmy trouvait cette discussion hyper-bizarre, il voulait mon avis là-dessus.

Il m'a fait le portrait du gars au téléphone, et là, j'ai senti comme une brûlure au creux de mon estomac. J'ai repéré un petit con à l'air stressé qui vient rôder par ici tous les jours, il traîne à la limite de la zone sécurisée en essayant de questionner les gens de l'équipe technique. Il a participé à quelques recherches dans les bois, du côté de Pallas où on avait aperçu une voiture pareille à celle qu'avaient décrite les gamins de la crèche. Peut-être que je brasse du vent une fois de plus, mais il me vient encore une intuition très forte, aussi forte que mon sentiment à propos de Bobby Mahon et du meurtre de son père. Je suis persuadé que le petit connard speedé et l'institut Montessori sont – comment dire ? – du même acabit, coulés dans le même moule. À la fois intellos et un peu décalés. En marge, quoi, même quand ils se mêlent au mouvement général. D'ailleurs, c'est pas tellement un métier pour un jeune homme, enseignant Montessori. La directrice de la crèche affirme qu'elle a pris ses précautions avant de l'embaucher, mais il n'y a aucune trace dans notre système d'une quelconque vérification. Elle est pas claire, celle-là, on sait pas trop quoi en penser. Ce qui est certain, c'est qu'elle peut dire adieu à sa crèche.

Si vous voulez mon avis, l'institut Montessori est franchement suspect. Je ne comprends pas qu'au poste, les autres ne l'aient pas plus dans le collimateur. À ce qu'il raconte, il a laissé le petit devant la porte, à deux pas de lui, la voiture stationnait près de la sortie et le gamin est monté à l'arrière. Quand le conducteur a redémarré, il s'est juste dit que le père de Dylan était drôlement impoli de prendre son fils sans dire un mot ; une seconde plus tard il a pensé à un père interdit de visite qui embarquait son fils en force, et puis il a réalisé qu'il venait de faire une énorme connerie. Il n'est pas capable d'expliquer clairement pourquoi le petit Dylan est allé tout seul sur l'aire de jeu – pourquoi n'était-il pas au milieu d'une troupe de gosses sortis s'amuser, comme d'habitude ? Pourquoi Dylan était-il aussi loin devant lui ? Je n'en sais rien, ça s'est produit si rapidement. D'après Philly c'est tout ce qu'il sait répéter, en mettant ses doigts boudinés sur sa figure, et il pleure comme un môme en reniflant.

Le fils Hanrahan n'est pas aussi bête que les gens le prétendent. Le meilleur, c'est que personne ne prend la peine de se surveiller quand il est dans les parages, vu qu'on le tient pour un demeuré indémodable. C'est comme ça qu'il a pu surprendre le type au téléphone. Les mecs comme Timmy, autant dire qu'ils sont transparents. Il va falloir que je me débrouille pour formuler correctement mes sentiments. Sûr que Philly va se ficher de moi. Du calme, Jim, tu crois qu'on va foncer comme ça, à partir du récit d'un simplet et de ton instinct personnel ? Il me dira de retourner dans mon box, comme le jour où ils ont envoyé une unité d'urgence parce qu'un fils Cunliffe menaçait le voisinage avec son fusil, dans sa ferme. Moi j'aurais réglé ça en finesse, et le gars aurait passé quelques mois au chaud à l'hôpital de Dundrum, ficelé dans sa couverture.

Les mecs qui sont intervenus, ils l'ont expédié dans l'autre monde dès qu'il a eu mis le pied dehors. Moi, j'aurais pas eu de mal à le désarmer. Cette histoire remonte presque à dix ans, et depuis on n'avait pas eu le moindre pépin. Il faut croire que les coups de folie sont cycliques, dans le coin. À l'époque, on s'est coltiné deux fusillades et un accident de la route mortel en l'espace de deux mois. Et voilà qu'aujourd'hui on hérite d'un meurtre et d'un kidnapping d'enfant. Un

petit qui vit ici, je précise, et on pressent que ça va pas s'arrêter là. Ça plane dans l'air, il faut voir la façon qu'ont les gens de se tourner autour, renfrognés et les yeux brillants, un moment ils s'agitent comme des mouches et ensuite ils se regroupent en chuchotant sans même relever les yeux. Je suppose que ça ressemblait à ça, quand on était en guerre contre les Anglais, les gens sortaient en file de la messe et explosaient brusquement en l'air, des fusils jaillissaient de sous les manteaux et des assassins surgissaient de personnes ordinaires. Les meurtres avaient du bon, certaines fois – les Black and Tans brûlaient des églises et des laiteries, ils violentaient les femmes et tiraient sur des petits enfants. C'était un temps où on tuait pour le bien, pour Dieu et pour le pays. Un temps qui appartient au passé. Mais nous, sommes-nous toujours les mêmes ?

Frank

L'avenir est une maîtresse sans merci. Vous avez beau passer votre vie à la regarder et à essayer de la saisir entre vos bras, elle s'échappe toujours de vos mains avec des mouvements de danseuse et se moque de vous une fois partie. Ceux qui prétendent la connaître ne sont que des menteurs et des bandits. Y a-t-il une seule chose couchée sur le papier qui se soit réalisée par la suite, à laquelle on puisse se fier ? Rien de rien depuis les Écritures. Je retournais ça dans ma tête, assis dans mon vieux fauteuil vert près de la cuisinière, quand j'ai entendu la porte s'ouvrir, et ce putain de primate velu s'est engouffré chez moi et m'a fracassé la tête avec une planche en bois, apportant une preuve brillante de ma théorie. Je n'ai pas eu le temps de me rendre compte que j'étais en train de mourir. À la fin je suis parti plutôt en douceur ; pourtant je m'attendais à quelque chose de pas très joli, et qui risquait de traîner en longueur. J'ai vu apparaître l'hospice et l'hôpital de région, des masques à oxygène et mon corps hérissé de tuyaux, puis des médecins pakistanais qui me tripotaient de leurs doigts bruns et osseux. Je voyais aussi Bobby assis près de moi, qui me regardait en se demandant s'il allait me lire le journal ou me coller un oreiller sur la figure pour m'étouffer. Sans doute que je lui dois de la reconnaissance, à ce lascar qui m'a tabassé. Je l'ai amené jusqu'à l'explosion, à force de le piquer comme une guêpe à l'agonie. J'ai toujours eu le chic pour taper là où ça fait mal. Par moments, j'avais l'impression que c'était le diable en personne qui me soufflait les mots que je devais dire.

Par ici, ils étaient nombreux à se figurer qu'ils connaissaient l'avenir, qu'ils avaient le numéro de la dame et que tout était gagné d'avance. Moi j'étais convaincu, avant même que l'autre gorille ne vienne me liquider, que personne ne pouvait prévoir ce que lui réservait le lendemain. Nul sur cette terre ne peut être seulement certain de vivre un jour de plus. J'ai souvent eu envie d'en toucher un mot à Bobby, surtout ces dernières années, quand il faisait son mariolle comme si Dieu nous l'avait envoyé en cadeau, sous prétexte qu'il était le larbin préféré de Pokey Burke. Pas de quoi être fier, selon moi. Je

l'ai regardé quand il est arrivé ici ce jour-là et qu'il m'a trouvé mort, mon corps souillé baignant dans une flaque de sang et de merde. On perd le contrôle de soi au moment de mourir, j'ignorais que ça se passait ainsi. Il m'a regardé tandis que je me tenais près de lui, à contempler mon propre corps, et je lui ai dit : Tu es quelqu'un de bien, Bobby. Un type bien. Une fois mort, on a une vision plus lucide des choses. Il a tressailli, et je jurerais presque qu'il a senti sur son visage mon haleine morte. Peut-être a-t-il entendu aussi mes paroles silencieuses. Il a ramassé la planche que le mastard avait jetée. Elle était tout près de ma tête, trempée de sang. Ensuite, il a appelé ce pauvre connard ahuri de Jim Gildea, et il s'est fichu tout seul dans la merde. Ce gosse a hérité de la cervelle de sa mère. Pas le moindre brin de jugeote.

Je suis quasiment sûr qu'il y a un mois que je suis mort. Pour l'instant, je n'ai pas dépassé la porte de la maison. Je crois qu'il va se passer un sacré bout de temps avant qu'on me délivre de ces limbes. Ils ne savent pas quoi faire de moi, je suppose. Je reste bloqué ici pendant qu'ils réfléchissent, ceux qui décident où on doit aller. Honnêtement, ils feraient bien de se dépêcher, maintenant. Ce que je crois, c'est que je suis censé examiner ma vie et me repentir de mes fautes. Le Vatican ne reconnaît plus le purgatoire, ce qui explique sûrement que je sois là à hanter ma propre maison. Ah ! Toute cette agitation dans les parages m'empêche de me recueillir correctement. La petite dame Cassidy, celle qui a de beaux seins rebondis, s'est amenée ici pour me tripatouiller. Je l'ai souvent vue à la télé, elle va inspecter les cadavres des pires épaves dans les taudis les plus miteux, avec son rouge à lèvres rose. Une belle plante, franchement. Dommage qu'ils ne m'aient pas rafistolé un peu avant de la laisser avec moi. Après ça, on m'a emporté dans un cercueil en pin, et je me suis senti un peu seul, séparé de moi-même. Au bout de quelques jours, Bobby est revenu ici avec une mine de petit chien battu. Il avait été libéré sous caution. Manifestement, ce gros crétin ne leur a pas dit qu'il n'était responsable de rien. Mon Dieu, si vous aviez vu son allure au moment où Jim Gildea a débarqué ici le bide en avant, et qu'il m'a regardé d'un air écoeuré avant de poser les yeux sur la planche dans la

main de Bobby, d'où le sang dégoulinait au sol. Jim Gildea lui a demandé aussitôt si c'était lui le coupable, et il a répondu qu'il n'en savait rien. Je ne sais pas, il lui a dit. C'est un peu fort ! Quelle buse !

Je me demande si je dois m'attendre à certaines révélations. Ou à des épiphanies. Ou peut-être aux deux à la fois. Dois-je considérer que c'est un châtement, d'être prisonnier de cette ferme où j'ai passé ma vie, et où mon père a vécu avant moi ? J'étais sûr qu'il trafiquait encore dans le coin, et qu'il me surveillait pour s'assurer que je n'apprendrais rien. Peut-être qu'il a fini en enfer. Ça ne m'étonnerait pas plus que ça, d'ailleurs, vu que dans ses grands jours il aurait pu donner des leçons au diable lui-même. À ma place, beaucoup auraient bâti sur le terrain une maison à deux étages, ou bien une villa avec mezzanine, et ils auraient transformé la vieille maison en étable. Quel gâchis. À quoi bon laisser le bétail semer ses crottes dans une bâtisse solide comme une forteresse, pour aller s'installer dans une bicoque en carton ? Pour épater les femmes, sans doute, c'est toujours ce qui motive les hommes. Vous me voyez lâcher des biftons à ces brigands pour qu'ils passent six mois à glander et me livrent une baraque faite de bouts de bois et de briques d'importation ? Un jour, Bobby m'a proposé de construire une extension sur l'arrière. Cause toujours, ducon. Je lui ai répondu que la seule extension nécessaire par ici, c'était celle de sa queue. Il essayait d'avoir un enfant avec cette fille qu'il a épousée, et sa semence ne prenait pas. Encore le diable qui me chuchotait à l'oreille.

Je n'ai jamais été capable de parler à ce garçon sans lui faire de la peine. À force de le cajoler et de lui répéter qu'il était le plus mignon, sa mère l'avait rendu complètement empoté. Il fallait bien que je fasse contrepoids, que je le prépare aux difficultés de l'existence. La lumière est inséparable de l'ombre, c'est une vérité élémentaire qu'un garçon doit forcément apprendre, surtout quand sa mère le couve trop. Il aurait eu un vrai choc si je lui avais laissé croire qu'il était pour de bon ce que prétendait sa mère. Dès le jour de sa naissance, elle n'a eu d'yeux que pour lui. À la seconde où elle l'a sorti de son ventre, j'ai complètement cessé d'exister. Malgré tout ils ont fini par se brouiller. Quelle épreuve, pour elle ! Elle souffrait d'un énorme complexe – un

complexe de supériorité, en fait. Madame était absolument persuadée qu'elle était beaucoup trop bien pour moi. Elle m'a regardé de haut chaque jour de notre vie commune, jusqu'au moment de sa mort. Je lui ai souvent demandé ce qui l'avait poussée à se marier avec moi, mais je n'ai jamais eu de réponse. Elle se contentait d'aller boudier dans une des pièces du fond, ou de se tenir face à moi, avec ses yeux humides qui ressemblaient à deux lacs bleus pleins de tristesse. Je n'ai jamais pu me contenir. Plus elle avait l'air malheureuse, plus vite les mots cruels et violents jaillissaient de ma bouche. Certains ne faisaient qu'une écorchure, d'autres la déchiraient plus profondément. Son âme a fini par succomber à ces millions de blessures. Je savais ce que je faisais, mais je ne pouvais pas m'en empêcher. Dieu tout-puissant, je n'ai jamais su me retenir avec aucun des deux.

Et pourtant, quand j'ai croisé pour la première fois les yeux de mon petit-fils, une immense faiblesse m'a submergé. Je me suis surpris à me pencher sur ce fragile petit couffin dans lequel ils le portaient, et à prononcer mentalement des paroles de gratitude. Je n'osais même pas parler, de peur que ma voix me trahisse. Je me savais incapable de ne pas paraître hypocrite, creux ou ridicule. Je me suis détourné et je suis reparti. Cet enfant, je ne l'ai presque jamais revu. Bobby lui a donné son propre prénom, et ce n'est pas de moi qu'il tient ce caractère vaniteux.

J'ai appris plus rapidement que Bobby. Mon père était meilleur professeur que moi. Un soir en rentrant de l'école, je me suis précipité dans la salle de traite. J'étais tout petit à l'époque, et je brûlais d'envie d'annoncer une nouvelle qui aurait dû me valoir des félicitations. Papa, je lui ai dit, on a fait un devoir aujourd'hui, en classe. Ah, oui ? Il ne s'est pas tourné vers moi, il a continué à tirer sur la vieille Dairymaster qui était un tas de merde, d'après lui, et qu'il s'était fait refourguer par cette ordure d'arnaqueur parpaillot. Le maître, j'ai poursuivi, il nous a posé quarante questions en histoire, en géo, en calcul et tout ça. Si tu le dis... Oui, et moi j'ai été le seul à répondre juste partout, je te jure. L'inspecteur est venu aujourd'hui, mon maître était même pas au courant, et il lui a demandé de nous faire faire ce devoir, et le maître était tout content que j'aie tout réussi devant

l'inspecteur qui passait sans prévenir. Mon père ne me regardait toujours pas, mais je l'ai vu se raidir et redresser le dos, et là il s'est tourné juste un peu, si bien que je voyais sa joue cramoisie et son œil brillant. Alors comme ça, tu sais tout, hein ? J'ai eu l'impression qu'une balle de plomb me tombait dans le ventre. Pour cette question-là, je n'avais pas de réponse. Avant que je puisse ouvrir ma bouche de nigaud, mon père avait saisi un bout de tuyau en plastique dont il se servait pour faire avancer le bétail dans la cour, et il frappait et cinglait mon petit corps maigrelet. Le choc et cette douleur soudaine me brouillaient la vue. En reculant pour franchir la porte, je me suis affalé dans la terre dure et boueuse, pendant que mon père hurlait : Tu sais QUE DALLE ! Tu. sais. QUE. DALLE ! Le temps que ma mère se glisse dans la cour et dise de sa petite voix de souris, Arrête ça, Francie, mon corps était entièrement zébré de marques blanches et rouges. Mon père a pris un peu de recul, il a craché au sol et admiré son œuvre. Nom de Dieu, t'auras au moins appris quelque chose. Hein, que t'as appris quelque chose ? Tu le sais pas, que l'orgueil est un péché mortel ? Avant de rentrer dans la laiterie il a jeté son bout de tuyau, tout comme l'autre a filé en lâchant sa planche après m'avoir assommé.

On raconte que la violence engendre la violence, mais ce n'est pas forcément vrai. Moi par exemple, je n'ai jamais été taillé pour ça. Plusieurs fois dans ma vie, quand j'ai eu des embrouilles, je m'en suis tiré par le baratin. Souvent, j'ai envisagé de mettre une raclée à Bobby quand il faisait des bêtises, mais je ne me décidais jamais à empoigner une arme et à le corriger avec. C'est un véritable malheur pour un homme. Même l'alcool ne pouvait pas me débarrasser de cette inhibition. Ma violence, je la tournais uniquement contre les choses. Les gens, je ne les blessais qu'en paroles. Je m'y suis entraîné pendant des années, jusqu'à ce que ça me devienne aussi naturel que de respirer. À l'époque où je buvais, je fantasmais sur des meurtres à mains nues, je rêvais d'une force physique que je ne possédais pas. Pendant que j'avalais mon whisky, comme un homme assoiffé et fourbu éclusant sa limonade éventée dans une prairie de fauche ensoleillée, je me voyais les deux mains refermées sur le cou de mon

père, je regardais sa figure virer au violacé tandis que son âme s'arrachait à son corps par ses oreilles. Après ça j'étais comme un forcené, il fallait que je saccage tout autour de moi, les chaises, les tables, les portes et les vitres. Je laissais des trous dans le plâtre, imbibés de mon propre sang. Vous mesurez un peu l'énergie gaspillée, quand on rêve d'assassiner un mort ? Je me demande si on se reverra, lui et moi. Est-ce qu'il sait déjà qu'il ne reste plus que deux arpents de ses sales terres si précieuses, deux arpents envahis de ronces enchevêtrées ? Ou est-ce que j'aurai le plaisir de lui annoncer qu'une part du labeur d'une vie a été distribuée aux gros lards qui tiennent des pubs dans cinq paroisses alentour ? Je ne comprends pas comment j'ai pu imposer à Bobby exactement ce que j'avais subi par le passé, même si mes mains inutiles étaient liées par la lâcheté. Arriverai-je un jour à me mettre en paix avec moi-même ? Je ne vois pas comment je pourrai affronter la face de Dieu.

Triona

En matière de liturgie, ma tante Bernadette était très attachée à la sobriété et à l'orthodoxie. Comme cette croix qu'elle a fait tailler à mon cousin Coley dans un bloc de calcaire. Coley a eu envie de la poncer et d'y ajouter des cercles et des fioritures dans le style celtique. Toute la journée, il s'est escrimé à la façonner et à la figoler en passant du papier de verre, son cul osseux levé en l'air, une posture et une concentration assez rares chez un adolescent. D'un geste brutal, Bernadette a mis un terme à ses ambitions artisanales : elle l'a frappé au visage, envoyant valser son ciseau et chassant l'orgueil de son cœur corrompu. C'est bien comme ça, a-t-elle déclaré. Pose-la près de la porte, au bout du chemin, pour que tous ceux qui entrent ici sachent que nous respectons le Seigneur. Vieille pute, a sifflé Coley quand elle est retournée boulanger son pain azyne. Et soudain j'ai perçu sa beauté, au moment où ces sombres sentiments de colère et de frustration donnaient un relief inhabituel à sa mâchoire anguleuse et à ses yeux étincelants. J'ai toujours eu besoin d'un choc pour prendre conscience des choses.

Bobby a été la première personne à me rappeler Coley. Comme lui, il ne parlait pas de la même façon que les gars du coin. Il se mêlait à eux mais n'appartenait pas vraiment à la troupe des bourriques. Hi-han, matez un peu ces nichons ! Hi-han, les mecs, je l'ai toute rouge à force de baiser ! Hi-han, putain les mecs, elle me donne envie de me branler ! Bobby, lui, ne disait rien. Il était grand, le teint hâlé en été et pâle comme un spectre en hiver. Je l'ai toujours connu, bien avant qu'il m'adresse la parole au bar du Cave, planté sur le plancher poisseux. Son air tendu me dérangeait. Je pensais toujours qu'il se jugeait trop cool pour daigner nous parler. Et puis, brusquement, j'ai remarqué toutes ces choses qui se cachaient dans son regard : la peur, les doutes, la timidité, la tristesse. Dès cette minute, j'ai été conquise ; plus jamais je n'ai posé les yeux sur un autre. À cette époque, les portables étaient encore une nouveauté. Pokey Burke a dû être l'un des premiers à se faire larguer par texto.

Bernadette faisait frire des morceaux de poulet dans leur jus, accompagnés de petits pois bouillis et de pain azyne. Quand mes parents s'absentaient et qu'elle me gardait chez elle, je participais à chaque repas à la Communion des fidèles. Bernadette n'assistait jamais à la messe. Elle, elle était chrétienne fondamentaliste. Maman répétait toujours qu'elle se servait de la religion pour étayer sa folie. Elle aurait tout aussi bien pu être musulmane ou bouddhiste, ou pratiquer la magie blanche.

Elle traînait en ville avec une clique de fanatiques. Ils se réunissaient dans un appartement délabré et humide pour lire tous les meilleurs passages, de la Genèse à l'Apocalypse, avec un petit essoufflement au niveau du Lévitique. Bernadette utilisait les Écritures pour persécuter Coley, tout comme Frank torturait Bobby avec ses répliques fielleuses. Coley n'a pas survécu à l'emprise terrible qu'a eue Bernadette sur son enfance. Le garçon sensible et dégingandé qu'il était à quatorze ans s'est pendu à un sureau du jardin, à une branche qui semblait presque trop frêle pour soutenir son poids. Bobby a résisté à Frank de justesse. Chaque fois que j'allais chez lui, je croyais flairer une odeur fantôme de pain azyne en train de cuire ; il me semblait même sentir dans ma bouche la pâte mince et sèche. Devant la maison, il y avait un cœur fixé au portail qui tournait dans le vent. Un symbole plein d'ironie, la croix sans ornement de Bobby.

Si Bobby ne ramenait plus jamais un sou à la maison, ça me serait parfaitement égal. Un peu plus tôt dans l'été, quand le bruit a couru au village qu'il couchait avec la fille qui vit dans le lotissement-fantôme de Pokey, ça ne m'a pas touchée le moins du monde. Parce que je sais bien que jamais, jamais, Bobby ne me tromperait. Mais quand il a refusé de me parler en sortant de prison, j'ai eu envie de le tuer. Je lui ai hurlé dessus sans répit pour qu'il me dise quelque chose, Parle-moi, je t'en prie. Je me moque qu'il ait tué Frank. Je ne l'en aimerai pas moins. Pour lui, je me parjurerais sans le moindre état d'âme. Je pourrais raconter un mensonge tout en jurant sur la Bible. Pourquoi pas ? Je m'appuierais sur ce même Livre Saint dont se servait Bernadette pour meurtrir l'âme du pauvre Coley.

Bobby haïssait son père, il ne s'est jamais remis de ce qui est arrivé

à sa mère, et il se reproche de ne pas avoir su la protéger des propos cruels de son mari. Ses humiliations incessantes l'ont menée à la tombe. Il m'a fallu trois ans pour obtenir cet aveu de Bobby. Je l'avais déjà questionné sur sa brouille avec sa mère, et il m'avait expliqué qu'ils avaient cessé de se parler pour ne pas attirer l'attention du père, et que les choses étaient restées comme ça. Restées comme ça ? Mais c'est absurde, lui ai-je dit sur le moment. Il m'a répondu qu'il était d'accord, et il n'a rien ajouté. Bobby se met à chuchoter quand ce qu'il raconte lui fait de la peine, et puis il se tait. J'ai vite compris. Avant cette histoire avec Frank, je ne l'ai jamais harcelé pour qu'il se livre. Pendant toutes nos années de vie commune, je ne l'ai jamais bousculé, je lui signifiais simplement que j'étais au courant de sa souffrance, que je ne demandais qu'à l'aider et que rien ne pressait, qu'il se confierait quand il le souhaiterait. Il possédait les mots pour le dire, j'en étais certaine. Bobby a toujours beaucoup lu.

De temps à autre, sans que je sache ce qui déclenchait le processus, Bobby me racontait certaines choses. Plusieurs fois, il a commencé à parler alors que je somnolais déjà, dans ces moments où l'on s'assoupit et où l'on se met à rêver sans perdre vraiment conscience, un livre encore à la main. Bobby a beau avoir la voix douce, j'étais perturbée de l'entendre résonner soudain dans le silence de la chambre, et je m'appliquais à ne pas bouger de peur de le troubler. Le moindre tressaillement, un mouvement trop brusque pour s'asseoir, ma main tendue vers lui ou un mot d'encouragement suffisaient à l'arracher à cette espèce de transe qui le submergeait, et qui lui permettait de me confier ces choses que je brûlais d'entendre. Quand je repense à mon immobilité absolue, à ma façon de retenir mon souffle pendant qu'il parlait, ça me rappelle ces animaux sauvages qui venaient rôder dans le jardin, et que je m'efforçais de ne pas effaroucher. C'était sans doute mon seul moyen de l'aider à surmonter sa douleur. Rester allongée en silence, les muscles pétrifiés.

Pourtant, il ne rapportait rien de franchement atroce pour une oreille étrangère. Frank ne les a jamais touchés, sa mère et lui. Il s'agissait plutôt de ce froid terrible qui enveloppait leur vie, leurs aspirations à la joie constamment piétinées, un quotidien sombre et angoissant que ponctuaient les crises de rage du père, des jours et des nuits passés à dévaster la maison, jusqu'à ce que sa mère s'enfuit entraînant Bobby, de peur que Frank ne perde complètement la tête et

ne se contente plus de briser les meubles et la vaisselle. Tout cela était si profondément enfoui en Bobby que ça le blessait et le déchirait en remontant à la surface. Je me dis parfois qu'il s'obligeait à l'évoquer uniquement pour me faire plaisir, et qu'il s'imposait à cause de moi la souffrance de faire revivre cette tristesse et ces regrets aux arêtes si vives, en se figurant que je croyais aux vertus thérapeutiques et rédemptrices de la parole. Et moi je ne pouvais rien faire de plus que l'écouter, couchée dans mon lit, tout en songeant : C'est Bobby. C'est mon mari.

J'ai un souvenir de Frank qui ne s'effacera jamais de ma mémoire, même quand tous les autres se réduiront à des images floues, comme ces impressions de lecture qui s'estompent avec le temps, si prenant qu'ait été le livre – un de ces romans qu'on ne lâche pas avant la dernière page, quitte à ne pas dormir. Je veux parler de la cérémonie de remise des trophées, l'année où nos garçons se sont fait souffler la victoire aux championnats. Un des piliers du pub de Ciss Brien avait écrit des kyrielles de vers pour une chanson qui s'appelait « La Ballade de Bobby Mahon ». C'était trois fois rien, bien sûr, une blague pour remonter le moral des troupes, quelque chose qui s'était produit des milliers de fois en l'honneur de mille héros de village. Il chantait les paroles sur l'air de « The Wearing of the Green ». Quand Bobby a eu reçu le bouclier récompensant le meilleur joueur de l'année, et qu'il a eu marmonné au micro à quel point il se sentait fier et désolé – désolé, vous vous rendez compte – sur le petit podium dressé devant le mur du Munster, les formules qu'il avait préparées noyées par les hourras de ses concitoyens, l'auteur de la chanson et quelques musiciens ont repris le morceau. Je voyais bien l'embarras de Bobby, il ne savait plus où poser les yeux. Mais je devinais à son sourire, à l'expression de son regard, combien tout cela le rendait heureux, comme s'il venait juste de réaliser qu'il était vraiment apprécié, que personne ne lui en voulait d'avoir perdu la finale, et que cette foule turbulente qui l'acclamait et applaudissait savait bien que pour eux, il avait sué sang et eau sans s'économiser, encore plus que tous les autres. Et là, son regard s'est promené à travers la salle bondée de buveurs bruyants et à moitié ivres, et quelque chose a changé sur son visage, que j'étais la seule à pouvoir remarquer. J'ai tourné la tête et j'ai vu Frank debout sur le seuil, avec un air de profond mépris sur la figure ; un petit sourire de travers qui voulait dire : idiot. Voici une salle remplie

d'imbéciles, et toi tu es leur roi. Jamais je ne l'ai haï autant qu'à cet instant. Pas même le jour où il s'est penché sur le berceau de notre petit Robert sans prononcer un seul mot. Je n'avais qu'une envie, bondir de ma chaise pour lui sauter dessus et tordre son vieux cou galeux, arracher toute cette noirceur au fond de ses yeux. Après coup, en y réfléchissant, je me suis surtout demandé ce qu'il était venu faire. Qu'est-ce qui l'avait poussé à se planter à l'entrée du Munster pour observer son fils ? Et même si je lui en voulais terriblement d'avoir jeté une ombre sur ce grand moment dans la vie de Bobby, j'ai commencé à soupçonner que Frank abritait autre chose que de la pure méchanceté.

Je tâchais de m'en empêcher, mais je ne cessais de comparer Frank à mon propre père, et je ressentais alors comme un vide et une amertume terribles en pensant que Frank vivait toujours, qu'il ruminait sa rancœur au fond de sa maison toute noire et qu'il persistait à tourmenter Bobby, après toutes ces années passées ensemble, toutes ces paroles et ces non-dits. Bobby fait partie de ces gens qui assument les douleurs des autres, alors qu'eux ne voient que leurs propres ennuis. Ce n'est pas embêtant, tout de même, que chacun se préoccupe exclusivement de ses problèmes personnels ? À partir du jour où il est tombé gravement malade, mon père n'a eu de cesse de se soucier de ma mère et de moi-même, est-ce que j'arriverais à travailler en poursuivant mes études, est-ce que je m'inquiétais beaucoup pour lui, il ne fallait pas se tracasser à son sujet, tout allait bien, est-ce que Joe Brien avait livré les parpaings, assure-toi que ta mère le paie bien avec l'argent qui est dans le tiroir fermé à clé, sur le côté gauche du bureau, la clé est dans un coin du tiroir de droite, dis-lui bien de ne pas payer de sa poche, vérifie-t-elle les relevés mensuels pour voir si la ESB me vire bien ma retraite, et si les remboursements médicaux sont toujours versés automatiquement ? Il s'inquiétait en permanence, mais jamais pour lui-même. Dieu merci je suis tombée amoureuse de Bobby, et pas d'un homme qui aurait aggravé ses soucis. Tous les deux, ils pouvaient s'asseoir devant un match sans se sentir obligés de parler, sinon pour commenter l'action de temps en temps. Ils n'ont jamais éprouvé le besoin de bavarder pour ne rien dire, juste pour faire la conversation. Bobby aimait sa compagnie, ça lui suffisait. Je crois qu'ils tiraient du réconfort l'un de l'autre.

Un jour, peu avant sa mort, mon père m'a avoué qu'il n'arrivait plus

à tenir le compte des jours qui passaient. C'est la première fois où j'ai eu réellement peur pour lui, où j'ai anticipé ce qui l'attendait. Bobby et moi étions mariés depuis peu. Mon père était allé voir une nouvelle généraliste au village, et elle lui avait conseillé de se faire plaisir avant tout, de manger ce qu'il aimait sans penser à sa santé et de s'autoriser un verre s'il en avait envie. Elle lui disait ça gentiment, avec un sourire, en lui tapotant doucement la main, mais elle a réussi à le terroriser beaucoup plus sûrement que tous les discours des médecins de l'hôpital sur le développement des tumeurs et la pression exercée sur les organes, et que leurs explications sur le fonctionnement de l'appareil dans lequel il était allongé, les paupières serrées, les poings contractés pour lutter contre la peur qu'il ressentait à l'intérieur de ce tunnel, quasiment nu et entièrement seul, enfermé de tous les côtés.

Je suis cuit, a-t-il déclaré sur le chemin du retour, en regardant par la vitre côté passager les monts Arra et cette vallée dans laquelle il avait passé sa vie. Ho, là ! Et il s'est mis à rire sans bruit. Voilà tout ce qu'il a exprimé de ses frayeurs et de sa peine. Je n'osais pas ouvrir la bouche. J'aurais dû lui répondre, Arrête, papa, tu es encore plein de force, tu as de longues années devant toi, s'il te plaît, n'abandonne pas ! Mais ces mots n'auraient rassuré que moi-même. Cette fois, je n'ai rien trouvé à dire.

Aux obsèques de papa, Frank m'a serré la main en me regardant dans les yeux, et il m'a présenté ses plus sincères condoléances. Il m'a même adressé un vague sourire. Je n'ai pas été capable de le remercier – Dieu me pardonne, je n'avais qu'une phrase en tête : pourquoi vous n'êtes pas mort à sa place, Frank ?

Bobby ne s'est jamais rendu compte de l'effet qu'il produit sur les gens. Les autres ont toujours perçu en lui ce qui les arrangeait. Lui, il n'a jamais pris conscience des réactions qu'il provoquait. L'adoration des jeunes, le respect des promoteurs, la dévotion de ces vieux bonhommes aux yeux embués qui s'égosillaient au bord du terrain pendant qu'il entraînait sur les sentiers de la gloire son équipe de losers motivés. Mais il y a autre chose, au-delà des chansons et des pintes, des félicitations, des laïus et des claques dans le dos d'après-match : certains vous détesteront toujours pour vos qualités. Ils se réjouiront invariablement de vos déboires. Ils seront comblés par la nouvelle de votre faillite. Et cet été, j'ai eu l'impression que c'était bel et bien ce qu'éprouvaient les gens. Pas une once de bienveillance. Un

jour que je faisais la queue au bureau de poste, Robert n'arrêtait pas de gigoter et de pleurnicher, je n'avais pas pris ma douche, mes racines étaient épouvantables, et ces ragots sur la liaison de Bobby planaient autour de moi comme une corneille battant de l'aile. Là, j'ai surpris une des « talibanes à la théière » en train de me dévisager d'un air ravi.

J'entends dire ici ou là, Nous autres on n'a pas à se plaindre, pensez à cette pauvre fille dont le petit a disparu. Ou encore : Ne doit-on pas remercier Dieu d'avoir au moins la santé ? Ils disent aussi : Regardez la femme à Bobby Mahon, la pauvre, il couche avec une autre, il assassine son père, et encore elle reste avec lui. Celle avec qui il l'a trompée, c'est la fille qui a eu son enfant kidnappé. Dans le fond, combien d'entre eux se souciaient vraiment de ce petit garçon ? Ce n'est que le bâtard du fils Shanahan, finalement. Et la mère est une nouvelle venue, qui a tout l'air d'une petite allumeuse. L'enfant était au cœur des conversations, ils ont prié pour lui pendant la messe d'un air triste et solennel, ils ont participé aux recherches, préparé des sandwichs et pris des mines affligées en se demandant comment Dieu possible cette pauvre fille pouvait faire face, mais je sais que tout au fond d'eux-mêmes, certains se préoccupaient davantage de leur retraite et de leur carte de Sécu, de leur salaire, de leurs profits et de leurs remboursements maladie, ou de savoir si le voisin avait plus qu'eux et qui prétendait à quoi, et combien d'immigrés avaient été accueillis dans ce pays, d'après moi il faut mettre une limite ; quand le porte-monnaie va tout va, etc. Par ici, l'atmosphère est saturée de banalités. On va se serrer les coudes, nous sommes une communauté soudée. Nous nous soutiendrons mutuellement. Ah, oui ? Première nouvelle.

Les « talibanes à la théière » se sont régalingées de ces racontars sur Bobby et la fille. Et en plus Seanie Shanahan était le père de son fils ! Quel triangle ! À moins qu'ils fassent un truc à quatre ? Ha, ha, ha ! À la mort de Frank, je suppose qu'elles ont failli exploser de joie. Mais c'est une brute ! Qui aurait pensé qu'il tomberait si bas ? Ils ont ça dans le sang, le père était un sacré drôle de zèbre – paix à son âme. Un pur scandale, presque trop consistant pour leur sang fluidifié par les médicaments. Je parie qu'elles ont frôlé l'embolie. Dans la file d'attente du bureau de poste, leurs yeux brillaient de contentement. Elles chuchotaient entre elles en faisant un tas de mimiques et en

récitant leur chapelet. Elles se demandaient si Bobby n'était pas le père de l'enfant, et même s'il ne l'avait pas enlevé. Elles s'étonnaient de ne jamais s'être aperçues qu'il était détraqué. Pauvre Triona, disaient-elles, embringuée là-dedans. Elles faisaient semblant de me prendre en pitié, mais en leur for intérieur elles exultaient de voir ce qui m'arrivait, moi qui vivais dans une belle villa avec mezzanine sur ce joli terrain que Bobby avait acheté aux Burke pour une bouchée de pain, moi qui paradais dans ma grosse voiture toute neuve. Ma toux allait beaucoup mieux, j'étais en voie de guérison. Contrairement à ce qu'ils prétendaient tous, la disparition de ce petit ne les amenait pas à relativiser, elle clôturait juste la longue liste des choses qui les persuadaient que tout était pourri, que le pays était totalement ravagé et que les épreuves n'avaient pas de fin, et puis tout ce cirque au village, avec ces caméras de télévision et cette armée de policiers. Mince, je crois que je me suis laissé emporter. Les gens ont peur, voilà tout. Je le sais bien.

Quand on a retrouvé l'enfant, il y a quelques jours, son petit corps était recouvert de signes bizarres : pentagrammes, croix, extraits de poèmes et personnages nus, le tout tracé au feutre indélébile, comme des tatouages encrés par un dément. Il portait un pyjama Spiderman. On lui avait rasé le crâne, si bien qu'il ressemblait à un petit réfugié sorti d'un camp de concentration. Vu que Mary Gildea connaissait toute l'histoire, elle a fait le tour du village en l'espace d'une heure. C'est Jim, son mari, qui a découvert le petit. Il avait flairé quelque chose chez un des types qui s'étaient joints aux recherches. Impossible de définir quoi, mais il s'est fié à son instinct. Un témoignage de Timmy Hanrahan est venu confirmer ses intuitions. Notre Timmy, si c'est pas incroyable ! Jim a filé le bonhomme, qui l'a conduit jusqu'à un appartement en ville. Jim n'a pas réclamé de renforts, il l'a simplement suivi chez lui, et là il a trouvé le petit Dylan installé sur un pouf, devant un épisode de *Bob le Bricoleur*. À côté de lui, il y avait ce gros tas d'institut qui lui faisait manger une glace. Jim a attrapé le petit avant de reculer vers la porte, et les deux détraqués n'ont pas fait un geste pour l'en empêcher. Mis à part le crâne rasé et les marques sur son corps, l'enfant est sain et sauf. Les traces finiront par s'effacer,

les cheveux repousseront et il oubliera toute cette aventure. Pauvre petit bout, je lui souhaite tout le bonheur du monde.

Lorsque j'ai annoncé à Bobby que le petit garçon était indemne, il ne m'a rien répondu. Il était à la fenêtre en train de regarder notre petit Robert, qui hurlait de joie dans le jardin en essayant d'attraper le pigeon dodu qui battait follement des ailes dans le bassin aux oiseaux. Des larmes coulaient sur les joues de Bobby. Mon chéri, lui ai-je dit, qu'est-ce qui nous importe à présent ?

Qu'est-ce qui nous importe, sinon l'amour ?

REMERCIEMENTS

Je tiens à remercier : Antony Farrell et toute l'équipe de Lilliput Press, en particulier Sarah Davis-Goff et Daniel Caffrey. Brian Langan, Eoin McHugh et tous leurs collaborateurs chez Doubleday Irlande. Marianne O'Connor. Mes premiers lecteurs, Frances Kelly, Dermot Dinan, Brian Treacy, Paul Fenton, Shauna Nugent, Conor McAllister, Brendan Ryan, Carmel O'Reilly, Helena Enright, Bríd Enright, Mary Cremin et Kathryn McDermott. Conor Cremin et Garry Browne, pour leur amitié et leur soutien sans faille. Mes parents, Anne et Donie Ryan – merci pour tout. Ma sœur Mary, qui a été ma première lectrice et la plus fervente de mes supportrices. Mon frère John et mon neveu Christopher, dont je suis incroyablement fier. Mes merveilleux enfants, Thomas et Lucy, qui m'ont donné le courage de persévérer. Et Anne Marie, l'amour de ma vie.